Le Livre Populaire

HENRI CONSCIENCE

LA GUERRE DES PAYSANS

Premiere Edition



C. E. BEAUCHESNE & CIE

EDITEURS

1610 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

LA
GUERRE DES PAYSANS

LA LITTERATURE MODERNE

HENRI CONSCIENCE

LA
GUERRE des PAYSANS



C. E. BEAUCHESNE & CIE
EDITEURS-PROPRIETAIRES
1610 Rue Notre-Dame, Montréal

1905

LA GUERRE DES PAYSANS

SCENES HISTORIQUES

Du XVIIIe siècle

PROLOGUE

1793

La Belgique est le pays natal de la liberté; quelque profond que soit le regard que nous nous efforcions de jeter dans notre histoire, nous trouvons toujours, même dans les temps les plus éloignés de nous, les habitants des villes belges jouissant de larges libertés. Ces libertés dérivaient d'un droit populaire, droit faisant partie des moeurs et de la législation de nos ancêtres, dès avant leur venue sur le sol de notre patrie.

Grâce au progrès rapide de la civilisation chez les peuples de la race germanique, les communes du plat pays acquirent aussi, peu à peu, la consécration légale de leur indépendance. A la fin du moyen âge, alors qu'en beaucoup de pays plus grands, alors qu'en France surtout on était encore trop accoutumé à la servitude pour pouvoir songer à la liberté,—les rapports entre le

prince et le peuple s'appuyaient chez nous sur de s
des fondements, et les devoirs et les droits de chac
étaient réglés par des lois écrites.

Que la passion du libre développement et de l'in
pendance constitue un élément essentiel du sang q
nous ont transmis nos aieux, c'est ce qu'atteste inco
testablement la destinée même qui est tombée en p
tage à la Belgique depuis qu'elle existe. Quelle a é
en effet, la vie de notre nation depuis son origine ju
qu'à nos jours? Ne fut-ce pas un combat, une lut
non interrompue, une continuelle effusion de sang, u
gigantesque deploiement d'efforts pour la défense de
liberté?

Malgré tous les malheurs que leurs ancêtres avaie
eu à supporter pendant tant de siècles, et bien que plu
éprouvés que tout autre peuple au monde, les Belge
avaient, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, gardé intact
leur indépendance civique. La Joyeuse entrée, loi fon
damentale du pays, fixait encore, à cette époque, les de
voirs et les droits du prince et du peuple, et, à chaqu
avénement au trône, elle était, selon la coutume anti
que, solennellement jurée sous le ciel bleu.

A la même époque, se préparait sur le sol françai
une tempête qui devait ébranler l'Europe entière jus-
qu'en ses derniers fondements.

L'immoralité publique et l'iniquité déhontée de ceux
qui, en France, à titre de chefs légitimes du peuple
devaient servir d'exemple à celui-ci, avaient, dans ce
grand pays, rendu les esprits mûrs pour recevoir une
doctrine qui niait toute autorité et par suite semblait
devoir anéantir à jamais la source de l'arbitraire et de
scandaleux déportements.

D'orgueilleux esprits, armés de toutes les ressources
de la science et de l'art, versaient lentement et avec une
ferveur calculée, le poison du doute dans le sein du
peuple. Ils proclamaient l'homme Dieu de la création

et niaient le Dieu du ciel; ils allumaient dans toutes les âmes le sentiment des droits de l'homme et étouffaient jusqu'à la dernière étincelle du sentiment du devoir.

Pleins de haine contre tout ce que leurs pères avaient édifié ou vénéré, ils jetaient la raillerie à pleine mains sur la religion et la moralité, sur toute espérance, sur toute foi;—trop ardents à l'oeuvre et trop superbes pour nettoyer le champ envahi par l'ivraie, ils préféraint bouleverser le sol de fond en comble afin de pouvoir interroger un stérile désert et voir ce qui surgirait de son sein dévasté. En un mot, ils appelaient la malédiction et l'anéantissement sur tout ce qui existait, et entraînèrent le peuple français dans une voie qui n'avait pour jalons que les ruines éparses d'une société qui n'était plus.

Bientôt, lorsqu'il ne demeura plus rien dans les coeurs que la haine et l'incroyance, que la soif de la vengeance et l'aveugle désir de l'inconnu, — les fruits de l'arbre du doute se manifestèrent.

Paris, comme si l'enfer même eût été couvé sous son sol depuis des siècles, Paris entra en éruption et éclata en une inconcevable furie... Ce volcan, gros de toutes les passions humaines, versa sa lave en torrents furieux jusqu'au-delà des frontières de la France...

L'étranger qui s'érigea sur-le-champ en réformateur du monde, nous offrit sa liberté à la condition que nous accepterions les chaînes de l'esclavage en France.

Nous qui étions nés avec la liberté et qui l'avions possédée pendant tant de siècles, nous ne reconnûmes pas cet héritage de nos aieux dans la repoussante image de l'esprit de doute, du meurtre, de la dévastation et de la violence. L'indépendance de notre pays nous était toujours chère par-dessus tout.. Nous refusâmes et fûmes écrasés sous la brutale supériorité du nombre.

En novembre 1792, la bataille de Jemmapes livra

notre patrie, sans défense et abandonnée de tous, plus terrible oppression.

Les émissaires des clubs parisiens, où Danton, M et Robespierre trônaient comme des dieux du néan répandirent sur la Belgique comme un nuée de beaux avides de curée.

Pour cette fois ils ne demeurèrent que quatre dans notre pays; et cependant ce court laps de te leur suffit pour mettre au pillage nos plus belles ég pour entasser les vases sacrés dans des tonneaux et conduire en France, pour frapper les communes de c tributions militaries, pour faire vider aux bourgeois aux paysans leurs boutiques et leurs granges en éch ge d'un papier-monnaie sans valeur, et emmener ai sur d'innombrables chariots l'or et les richesses de Belgique vers leurs antres insatiables, vers Paris in dé de sang.

Se courbant sous la formidable puissance de la ré lution, le peuple belge vit, avec une muette stupe l'anéantissement de ses libertés, de son bien-être, de religion, de ses moeurs; et s'il resta encore une étincel d'espoir dans quelques coeurs, ce ne fut que grâce une inébranlable confiance en la toute-puissance d -Dieu et en l'assistance du ciel. Tout secours humai semblait vain et impuissant contre l'innombrable mul titude des envahisseurs.

Et pourtant il vint un jour de délivrance: les Au trichiens battirent l'armée française à Neerwinden l 18 mars 1793.—L'étranger quitta notre sol.

Alors notre patrie, délivrée de l'amère oppression, reprit haleine. Lois, moeurs, langage, religion, tout retrouva sa première forme; chacun envisagea l'avenir avec confiance, le commerce reprit immédiatement; les champs dévastés ou abandonnés reçurent à la hâte de nouvelles semences; les signes de la domination étrangère furent arrachés; les églises furent ornées de nou-

eau ;—et partout, aussi bien sur les visages que dans s coeurs, rayonna la joie de se sentir libre et la reconaissance envers Dieu pour cette délivrance inespérée.

Ce que nous allons raconter s'est passé dans un villge de la Campine brabançonne, que, pour certains mofs graves, nous désignerons par le pseudonyme de Valdeghem.

Ce village était situé à quelques portées d'arbalète une grande chaussée de terre ; l'endroit où se trouvait on humble petite église apparaissait de loin comme un arc de majestueux tilleuls au-dessus desquels s'éleait seule la croix du clocher, comme pour indiquer u'une association humaine habitait en ce lieu à l'omre du temple de Dieu.

De plus près, Waldeghem offrait un aspect riant et ai : les toits de ses chaumières étaient couverts de nousse, les façades tapissées de vignes ou à demi enevelies sous le paisible ombrage de larges noyers. Mais n y remarquait aussi quelques maisons de plus haute pparence : le presbytère, reconnaissable à la clochette d'alarme, était situé près du cimetière ; non loin de là, a demeure moins élevée mais cependant gentille du sacristain—maître d'école ; plus avant dans le village, la elle maison du notaire, et au-delà encore la vaste braserie avec ses étables et ses dépendances.

Entre les maisons et les chaumières qui semblaient emées au hasard des deux côtés du chemin, demeuraient des espaces vides à travers lesquels le regard pouvait errer sur des champs fertiles et de grasses prairies et s'élevait enfin jusqu'à une ceinture de bois impénétrables qui entouraient le village de toutes parts et le faisaient ressembler à une délicieuse vallée encadrée de hautes montagnes.

Un jour d'été de l'an 1793, c'était kermesse à Waldeghem.

Devant l'église, sous les hauts tilleuls s'élevaient tou-

tes sortes d'échoppes couvertes de toile tendue; ma
qui s'y vendait on ne pouvait le voir, car les b
quiers, les bras croisés sur la poitrine ou assis sur
caisse ou un banc, semblaient attendre paisiblemen
près de leurs boutiques fermées.

Devant quelques cabarets on avait dressés des te
de toile à voiles évidemment destinées à être off
comme salles de danse aux villageois. Dans ces te
aussi tout était calme et silencieux.

A voir le chemin du village, on eût pensé qu
kermesse avait fini la veille, et que la population f
guée, par paresse, n'avait pas encore enlevé les ind
de ses réjouissances.

Ce calme universel eût pu sembler étonnant, ca
était à peine trois heures de l'après-midi, si en jet
un regard à travers les espaces vides qui séparaient
chaumières, on n'eût trouvé le mot de l'énigme.

Le long des sentiers qui, sortent des bois touf
serpentaient vers l'église à travers les prairies et
champs, s'avançaient de nombreuses familles: homm
femmes, enfants, portaient en main un livre de pr
res, un chapelet, ou l'un et l'autre à la fois.

Comme ces étroits sentiers ne pouvaient livrer pa
sage qu'à une seule personne, ces gens s'acheminaie
un à un en file pressée. De loin leur marche para
sait très lente; et n'eût été que la toilette des femme
émaillée de rouge vif, de vert, de jaune, de blanc, o
doyait sur le bleu sombre du costume des hommes
trahissait le mouvement, on eût cru souvent que ces l
gnes de peuple se tenaient tout à fait immobiles dan
la campagne.

Ainsi les habitants de la commune de Waldeghem s
rendaient de toutes parts à l'église pour assister a
salut solennel qui devait bientôt commencer.

Si l'on n'apercevait pas encore le même mouvemen
au centre du village, cela provenait d'une habitude cal

culée des paysans qui quittent la maison d'autant plus tard qu'ils habitent plus près de l'église: de là vient que le mouvement commence aux extrémités de la commune et s'étend par degrés de proche en proche jusqu'à ce que le son de la cloche fasse accourir du cabaret les retardataires pour ne pas manquer le commencement de l'office.

Et vraiment personne n'eût voulu s'y exposer ce jour-là. Il devait se passer dans ce salut quelque chose de particulier qui piquait la curiosité de tous.

Bruno, le fils du notaire, qui faisait ses études à l'école latine des Augustins à Anvers, était en congé pour passer au village les jours de la kermesse. Il avait une voix merveilleusement belle et était très habile musicien. C'est pourquoi le sacristain avait depuis longtemps, et non sans grande peine, fait apprendre aux chanteurs de la confrérie de Ste-Cécile un salut solennel dans lequel se trouvaient de nombreux solos. Bruno devait chanter ces solos.

Depuis trois mois, les familles des confrères de Ste-Cécile n'avaient entendu parler que de ce salut et de la belle voix de Bruno; et cette longue attente avait tellement mis leur curiosité en éveil qu'ils gagnaient en toute hâte l'église, comme s'il devait s'y passer un événement de grande importance.

Peu d'instants avant que la cloche sonnât trois heures l'église était pleine de monde: les femmes et les filles se trouvaient sous la nef gauche; les petites filles du même côté, au milieu de l'église et vis-à-vis des petits garçons dont un passage libre les séparait; les hommes étaient rangés sous la nef droite. De cette façon un côté de l'église brillait, souriant et frais, de flots de dentelles blanches comme neige et de parures hautes en couleur, tandis que le côté opposé semblait s'assombrir sous la teinte monotone du costume bleu des paysans.

Les hommes eux-mêmes étaient disposés d'une f
particulière selon le rang et l'âge. Tandis que les
âgés étaient éparpillés comme indifféremment au mi
de la nef, les jeunes gens et ceux qui touchaient
l'âge mûr se tenaient plus avant, près de l'autel de s
Sébastien, le patron de la confrérie des Archers.
tous les jeunes paysans non mariés il n'y manquait
les membres de Ste-Cécile qui avaient déjà pris au j
leur place accoutumée.

Près de l'autel de St-Sébastien se tenait un jeu
homme à l'air hautain, le coude appuyé sur la table
d'un prie-Dieu et le visage à demi tourné vers l'ima
du saint. Son attitude avait quelque chose de déd
gneux, sa physionomie une expression dure et raille
es; on eût dit qu'il ne songeait guère qu'il se trouv
dans la maison de Dieu. Il lui échappait même
temps en temps des paroles moqueuses sur le comp
de Bruno et du salut promis. Ces plaisanteries s'adre
saient à un homme déjà vieux, au dos voûté, au visag
ridé, qui était agenouillé, deux pas plus loin, devan
un pilier.

Ce qu'il disait, devait grandement irriter le vieil
lard, car celui-ci serra les dents avec colère et lui di
avec l'expression du plus profond mépris:

—Tais-toi, impie vaurien! tu n'es pas même digne
de nouer les souliers de Bruno!

Les regards des voisins prouvèrent suffisamment
qu'ils donnaient raison au vieillard; quelques-uns même s'éloignèrent avec dégoût de l'insolent jeune homme. Celui-ci s'en apercevant, eut un rire moqueur et haussa les épaules. Il songeait sans doute à tourmenter de nouveau le vieillard lorsque la petite porte latérale de l'église s'ouvrit tout à coup et que l'attention générale se dirigea vers ce point.

—Bruno! dit le vieillard avec joie.

—Geneviève! grommela le railleur, l'oeil étincelant de rage.

En effet, un jeune homme à la taille svelte, aux traits purs, à la physionomie modeste comme celle d'une jeune fille, entra dans l'église, un gros bouquet de fleurs à la main; avec lui avait paru une toute jeune fille, à peine sortie de l'enfance, mais ayant déjà les gracieux dehors de la femme, et d'une physionomie si régulière, si régulière, si délicate, si noble, que son aspect fascinait et faisait rêver.

C'était Geneviève, la fille unique du sacristain maître d'école, qui avait répandu sur son enfant adorée tout l'amour que contenait son âme sensible, et dès l'âge le plus tendre, lui avait donné une instruction qui, parmi les villageois, la faisait passer pour une merveille.

La jeune fille, qui tenait aussi un bouquet à la main, prit de même celui de son compagnon.

Elle traversa lentement le choeur, monta les marches de l'autel, enleva les fleurs à demi flétries et mit à la place, en l'honneur de Dieu, son offrande fraîche et parfumée auprès du tabernacle. Puis elle revint sur ses pas et prit la chaise que Bruno tenait prête pour elle.

Le jeune homme, pour se rendre au jubé où déjà le sacristain faisait résonner l'orgue, traversa lentement l'église.

Sur son passage le silence fut troublé par le mouvement des chaises; chacun se haussait pour voir le bel étudiant qui allait chanter le solennel salut; qu'il fût le bienvenu parmi ses compatriotes, c'est ce qu'on voyait assez au sourire approbateur et bienveillant qui rayonnait sur tous les visages à son adresse. Lui, ému par ces hommages, courba la tête comme s'il en eût été confus, pressa le pas, et atteignit sa place au jubé au moment même où le sacristain ouvrait tous les tuyaux de l'orgue et annonçait par là la venue du curé.

Le curé entrait en effet par une porte voisine de l'au-

tel. Il était impossible de voir un homme qui inspirâ respect plus que ce prêtre. Bien qu'il fût âgé de xante-dix ans au moins et qu'il fût de haute taille, marchait encore droit, comme si le sentiment de majesté de sa mission eût aussi imprimé de la maje à ses allures et à son maintien. Des cheveux blan brillant comme la neige au soleil, ceignaient son fro et descendaint sur ses épaules dans une opulence nat relle et sans recherche. De profondes rides sillo naient son visage calme et doux; ses yeux étaient e core pleins de vie et attestaient par la placidité du r gard la charitable bonté du coeur.

A son entrée, au moment où il promena un long r gard sur ses paroissiens, un céleste sourire sembla illu miner ses traits, et on eût dit que l'émotion humectai ses yeux. Il s'arrêta un instant près de la porte, et comme ravi dans un songe bienheureux, il contempla l foule entassée dans l'église jusqu'à y étouffer.

Sauf bien peu, il avait baptisé tous ces gens-là; i les avait initiés tous à la doctrine du Christ; il les avait consolés dans leurs maladies, assistés dans leurs misères; il leur avait montré le ciel comme suprême espoir, alors que l'enfer en révolte avait vomi sur la patrie la persécution, le meurtre et le pillage. Il avait pas dans leurs coeurs de repli, si profond qu'il fût, dont l'oeil du vieux prêtre n'eût pénétré le secret.

Ce peuple était pour lui plus qu'une réunion de frères, c'était sa lignée spirituelle, la propriété bien-aimée de son coeur; il vivait pour ces braves gens et les aimait comme un tendre père aime ses enfants.

Mais aussi combien ne le vénéraient-ils pas! Quel amour ils avaient tous voué à celui qui, image de Dieu même, se trouvait au milieu d'eux, pour soulager, consoler et bénir à chaque événement qui venait se poser comme un jalon dans leur monotone chemin à travers le monde!

Comme un fugitif rayon de la pensée, cette contemplation traversa le coeur paternel du prêtre, et il se sentit pris d'une grande joie en revoyant heureuse sa famille chérie, après les amères et désespérantes persécutions qu'elle avait eu à endurer.

Encore tout obsorbé par cette douce préoccupation, il se tourna vers l'autel pour commencer le salut. Le frais parfum des fleurs s'exhala vers lui en odorante effluve. Un regard de reconnaissance s'échappa de ses yeux, tandis, qu'en passant, il adressait à la jeune Geneviève un affectueux sourire.

Le salut commença. Les membres de Ste-Cécile se trouvaient là au grand complet, et comme ils avaient été instruits par le sacristain avec une extrême sollicitude, ils chantèrent avec beaucoup plus d'ensemble que d'habitude; mais, dans la conviction qu'ils étaient bien dressés, ils criaient d'autant plus fort, et cherchaient à faire dominer leur chant sur les sons tonnants de l'orgue, comme s'ils eussent disputé le prix, dans un concours, au puissant instrument.

Cela dura ainsi quelque temps, jusqu'à ce que Bruno, après un intermède de l'orgue, dut reprendre l'hymne en solo.

D'une voix posée, douce, à peine entendue, mais si pure et si nette qu'elle allait droit à l'âme, Bruno entonna le cantique de louange:

Ave maris stella...

Et puis, élevant peu à peu le ton, et imprimant à son chant par le tremblement des notes un caractère de plus en plus touchant, il atteignit la stophe:

Monstra te esse matrem...

qu'il soupira d'abord d'une voix basse et comprimée, et

qu'il lança ensuite vers le ciel comme un cri de détr
comme une plaintive supplication.

Il continua ainsi l'hymne, conduisant sa merveill
voix de ténor avec une aisance, une facilité de mou
ments, une liberté qui faisait oublier la musique, c
me si le rhythme et le chant étaient le langage de
me humaine.

Et il faut bien que tout ce qui est vrai et beau r
contre dans tout coeur, quelque humble qu'il soit,
cordes qui résonnent et vibrent à l'unisson, car il
gnait dans l'église un calme aussi profond que si t
les villageois avaient été changés en statues.

Un seul homme frottait de temps en temps les pi
sur le sol et toussait avec force; c'était le railleur q
nous avons vu près de l'autel de St-Sébastien.

Bien que ce bruit indignât de nombreux assistan
il ne put cependant troubler l'émotion des autres;
belle voix de Bruno les tenait plongés dans l'oubli d
monde entier; il leur semblait que leur âme monta
aussi, quand les sons, conduits avec art et sentime
depuis les notes basses, s'élançaient enfin vers le ci
de la puissante poitrine de Bruno et, retombant e
pluie mélodieuse, remplissaient toute l'église.

On dit que la musique est une langue obscure. Quan
elle est mal parlée ou qu'elle force la nature à des ef
fets bizarres et recherchés, oui, sans doute; mais la vé
ritable musique est le langage de l'âme, et quand ell
parle du coeur au coeur, l'enfant qui bégaie comprend,
ou plutôt sent lui-même ses moindres accords.

Les paroles que chantait Bruno appartenaient à la
langue latine: la forme matérielle n'avait par consé-
quent rien d'intelligible pour ceux qui l'écoutaient,—
et cependant ils recevaient et partageaient l'impres-
sion de chaque parole. Ils comprenaient bien que c'é-
tait une prière, une prière si solennelle, si ardente, si
entraînante, qu'ils n'en avaient jamais entendu une

semblable; une prière dont les accents tristes et profonds oppressaient leur sein ému, qui les faisait regarder le ciel en frémissant quand elle s'élevait, suppliante, vers Dieu, qui les faisait trembler et les forçait à courber la tête quand les notes douces, traînantes, animées par un craintif tremblement de la voix, leur faisaient sentir que le chanteur s'humiliait devant le Tout-Puissant; une prière enfin qui gonfla tout à coup leur poitrine, et les ravit en extase quand le beau chanteur entonna le *Magnificat,* et que la strophe:

Magnificat anima mea Dominum...

jaillit de la poitrine de Bruno et alla comme le son éclatant d'une trompette frapper les voûtes de l'église.

Le salut continua, mêlé de rentrées du choeur, de prières du prêtre et de solos de Bruno, jusqu'au moment où l'office étant fini, chacun se leva pour quitter l'église.

Bruno descendit du jubé et fendit le flot du peuple qui sortait pour rejoindre son père et Geneviève assis près de l'autel.

Le jeune homme semblait en extase et souriait radieusement; une vive couleur colorait ses joues, et il jetait sur la foule un regard amical comme s'il eût voulu demander ce qu'on pensait de son chant. Toutefois personne, ni homme, ni femme, ne répondit à son sourire: tous s'éloignèrent de lui avec un muet respect pour lui faire un large passage, et s'arrêtèrent à le regarder d'un air stupéfait come si un prodige eût passé sous leurs yeux.

En réalité, ces gens simples étaient encore tout à fait sous l'impression de sa voix enchanteresse; leurs coeurs palpitaient encore d'émotion; il leur semblait impossible que ce jeune homme pût posséder une pareille puissance, et que ce fût lui qui avait versé dans

leur sein le sentiment, incompris jusque-là, de propre dignité et de la grandeur de la vie; lui qu avait fait sentir qu'il y avait en eux, sous la rud veloppe de l'homme, un être d'une nature plus h un être sensible et poétique.

Voilà pourquoi ils contemplaient, avec une recon sante admiration, Bruno, qui se dirigeait vers le de l'église.

Le vieillard que nous avons montré près de l'a de St-Sébastien pleurait tellement, appuyé contre pilier, que ses larmes mouillaient le pavé de l'églis

Le jeune homme s'en aperçut, courut à lui, et lui manda avec intérêt la cause de sa tristesse:

—Bruno, mon cher Bruno, dit le vieillard en so rant, tandis que l'égarement de la joie se peignait ses traits,—maintenant... maintenant j'ai assez v Que Dieu vous récompense pour le bonheur que v avez donné à votre pauvre Jean. Je suis tout hors moi; c'est comme si je sortais du Paradis!

—Je crois bien, il est ivre ou fou! dit d'un t railleur l'insolent jeune homme dont le coude s'app yait sur le prie-Dieu de l'autel St-Sébastien.

Le vieillard se retourna et répondit avec un entho siasme étrange:

—Ah! moque-toi de moi, appelle-moi Jean le fo mais vois-tu, insensé Simon, j'ai porté cet enfant da mes bras quand il était tout petit; je l'ai élevé, je l ai donné toutes mes prières; Dieu m'a exaucé, voi Bruno!

—Joli blanc-bec! dit l'autre en ricanant, qui se m là à piailler comme une fille. Il faudrait lui mettre u cotillon et un bonnet, à votre Bruno!...

—Allons, viens, Jean! dit le jeune homme en tiran le vieillard par la main, laisse là Simon et viens ave nous à la kermesse; mon père me l'a permis.

A cet instant l'église était à peu près vide; les per-

sonnes qui s'y trouvaient encore la quittèrent de même.

Au dehors tout était changé comme par un coup de baguette magique. Déjà l'on entendait au loin les sons séducteurs du violon, et de la basse percer les bruits tumultueux de la kermesse.

Quelques vieilles gens étaient cependant restés au cimetière pour s'enquérir des nouvelles, si tant était que quelqu'un en connût. On parlait de la république française, des jacobins, de la mort de Marat, et de l'empereur d'Autriche; on s'applaudissait de la belle moisson de l'année et l'on exprimait l'heureux espoir qu'à l'avenir Dieu préserverait le pays du pillage et de la dévastation.

Là se trouvait aussi l'impudent jeune homme qui, pendant le salut, avait appuyé son bras sur le prie-Dieu de St-Sébastien. C'était Simon, le fils du brasseur, à qui la mort prématurée de sa mère avait permis de prendre le mors aux dents, et qui même pendant les premiers mois de la domination française courut à Bruxelles sans que personne sût ce qu'il avait fait dans la capitale. [illegible]n était revenu avec de mauvaises idées, et s'en [illegible]sez pour faire penser aux paysans qu'il n'y avait pas fréquenté bonne compagnie.

Quoi qu'il en fût, personne ne l'aimait dans le village, dont il scandalisait les paisibles habitants par son inconduite et ses rudes et grossiers propos. Seulement on trouvait toujours autour de lui quelques jeunes paysans d'entre les plus pauvres et qui l'accompagnaient partout pour vider les pintes de bière qu'il avait coutume de leur payer dans tous les cabarets.

C'était dommage pourtant: en vérité, Simon pouvait passer pour un beau garçon. Il était de haute taille, ses traits étaient réguliers, et il avait passablement d'instruction; mais son attitude était hautaine, sa physionomie dure et son sourire habituel amer et dédai-

gneux. Un oeil expérimenté eût découvert de
abord que ce jeune homme, bien qui'l eût vingt-c
ans à peine, était déjà dégoûté de la vie, parce qu
même avait corrompu cette vie par son orgueil e
inconduite.

Il paraissait ne plus rien subsister en Simon
l'égoïsme et le désir de dominer les autres, afin
venger ainsi du mépris général.

Il avait d'ailleurs une haute et flatteuse idée d
qualités personnelles: pour chanter, danser, s'incl
se montrer gracieux et poli, personne ne s'y enten
comme lui; esprit, facilité d'expression, savoir i
personne ne possédait tout cela plus que lui. Ses c
patriotes, disait-il, étaient un tas de rustres imbéc
qui se laissaient chasser dans leur lit par le curé a
du portrait du diable, et passaient des nuits entière
rêver de l'enfer et du purgatoire...

En ce moment, Simon était à l'entrée du cimeti
avec cinq ou six jeunes paysans mal vêtus qui lui ra
pelaient qu'il avait promis de payer vingt pintes
bière dès que le salut serait fini; mais Simon ne
écoutait pas et était occupé à donner à sa toilette
air dégagé et galant, comme s'il eût attendu quelqu'
sur qui les grâces de sa personne devaient faire i
pression.

En effet, cinq ou six personnes sortirent en cet in
tant par la porte latérale de l'église.

C'était le notaire, sa femme, son fils Bruno, et so
vieux domestique Jean, et avec eux le sacristain ma
tre d'école et sa fille Geneviève.

Les deux familles s'avançaient lentement au milie
des villageois causeurs, qui se rangeaient de côté ave
respect et fixaient sur Bruno et Geneviève un regar
flatteur et admiratif. Sur le visage d'un grand nombr
et dans les regards significatifs qui s'échangeaient, i

était facile de voir que les paysans se disaient en eux-mêmes:

—Ils sont nés l'un pour l'autre. Il n'y a pas de plus beau couple au monde!

Cette conviction était empreinte plus profondément encore sur les traits du notaire et du sacristain; leurs yeux rayonnaient d'orgueil et de joie.

Mais celui qui semblait heureux jusqu'à en perdre la tête, c'était le vieux domestique Jean. Il s'efforçait de redresser son dos voûté, tournait la tête de tous côtés, et contemplait les gens d'un oeil fier, comme s'il eût voulu dire:

—C'est moi qui l'ai élevé!

A l'entrée du cimetière, il leur fallut passer tous devant Simon, qui, le visage irrité et envieux, frémit de jalousie en voyant Bruno et Geneviève s'avancer vers lui, la main dans la main.

Le fils du brasseur lança à la jeune fille un coup d'oeil si dur qu'elle baissa la tête et tira sa main de celle de Bruno; puis il jeta sur le jeune étudiant un regard fixe et perçant comme une provocation. Cependant, quand Geneviève passa devant lui, il se montra de nouveau aimable, sourit gracieusement, et dit; bonjour! d'une voix douce; mais la jeune fille, confuse ou troublée, détourna la vue et courut vers son père, qui se trouvait déjà sur le chemin du cillage.

Le vieux domestique avait remarqué tout cela avec colère; il vint se placer devant Simon, le menaça du poing et dit:

—Encore une fois! impudent ivrogne!

Simon, les yeux baissés, était appuyé contre le mur de l'église. Des paroles confuses de rage et de vengeance s'échappaient de sa bouche. Il n'entendit pas le domestique.

Il demeura ainsi quelques instants absorbé par son dépit; soudain il se redressa, et cria à ses compagnons:

—Allons, il faut se monter aujourd'hui! Vous rez vous boirez autant que vous voudrez. La kerm n'est pas encore finie; nous verrons encore de sing res choses!

Suivi de ses compagnons, il s'élança, comme un rieux, à travers la foule, et se précipita, en crian tempêtant, dans une tente où l'on dansait.

Sur le marché, centre de la kermesse, il se fai un tel tapage, il y avait une telle foule, qu'au mi de cette formidable cohue un spectateur paisible pu facilement perdre la tête ou devenir sourd.

Les clameurs des charlatans, des boutiquiers et escamoteurs, le roulement des tambours, l'appel éc tant des cornets et des trompettes, le son aigu des v lons, le plaintif grognement des porcs qui se trouvaie par centaines sur la place, le chant à pleine voix jeunes gens, et bien d'autre bruits retentissants, confondaient en un bourdonnement croissant, qu' aurait pu prendre, à quelque distance, pour le murm re d'une ruche gigantesque.

La foule ondoyait sur le marché comme un fleuve on se heurtait, on s'écrasait, on se marchait sur le pieds.. mais sur tous les visages on lisait la gaieté une joie débordante et expansive.

D'un côté, celui où la place monte vers l'église, s déployaient de nombreuses boutiques offrant en vente friandises, jouets, ustensiles de ménage, étoffes ou vête ments tout confectionnés. Ce côté était calme et pai- sible en comparaison de l'autre; là on ne remarquait ni tumulte ni hâte, sauf parfois qu'un paysan ou l'au- tre manquait de tomber à la renverse sous le choc d'un gigantesque morceau de pain d'épice qu'on poussait vers lui d'une boutique pour le décider à l'acheter.

Les parents de Bruno et de Geneviève avaient dirigé leurs pas vers ces boutiques; ils s'y arrêtèrent quelque temps, jusqu'à ce que le jeune homme eût acheté un

magnifique livre de prières à fermoirs d'argent, cadeau de kermesse offert par lui à son amie.

Ils voulurent alors parcourir aussi l'autre côté du marché, afin de voir ce qu'annonçaient le joyeux vacarme, les sauts, les grimaces et les grands gestes à tour de bras des charlatans et des escamoteurs.

Il régnait là une animation extraordinaire, on eût dit qu'une armée entière de criailleurs et de bouffons s'y était donné rendez-vous.

Quelque part que parussent Bruno et Geneviève, on leur faisait place sur-le-champ, soit par respect, soit par affection; et bien que les deux familles se tinssent à distance des bateleurs, ils pouvaient néanmoins tout entendre et voir.

Au coin qui avoisine l'auberge du *Lion* se tenait un charlatan étrangement vêtu et portant au cou une chaîne formée de dents humaines. Son paillasse jouait de la trompette et racontait, en termes pompeux, les merveilles inouïes que son maître avait opérées dans tous les pays du monde. A titre de preuves, il montrait des parchemins garnis de sceaux rouges, et sur lesquels était écrite la confirmation de ses paroles en langues étrangères, que naturellement personne ne pouvait lire ni comprendre.

A peine le bouffon était-il à la moitié de sa harangue, qu'il s'avança un paysan dont la joue gonflée laissait assez voir quel mal le tourmentait.

—Eh bien, Sus, que vas-tu faire? demanda le notaire. Le gaillard va te martyriser.

—Peu importe! grommela Sus, je ne puis plus le supporter. Quand il devrait m'arracher la tête du corps il faut que cette dent sorte!

Le charlatan, remarquant cette proie, se mit à se frotter les mains, fit taire le paillasse; il saisit par l'épaule le paysan souffrant et l'attira à lui, en disant à la foule avec une majestueuse gravité:

—Vous allez voir, honorables auditeurs, que je suis pas venu ici comme tant d'autres charlatans, pecteurs d'urines, arracheurs de dents et enlevers cors aux pieds, qui n'ont jamais étudié, et vous a chent souvent la moitié de la mâchoire avec la de Non, non, faites attention, vous allez voir comm maître Nicophorus entend son art!

Il releva sa manche droite, fit claquer ses doi comme un escamoteur, fit asseoir le paysan la t renversée contre une chaise, et saisit une pince de f après quoi il s'écria:

—Voyez, cette pince n'est ni fer ni acier; c'est u légère plume qui, bien loin de vous faire mal, vous ch touille les gencives, comme si une mouche vous passa sur les lèvres, ni plus ni moins! Admirez l'adresse d maître Nicophorus! Sept *stuivers* par dent! sept stu vers, rien que cela! Ça y est, attention, ça y est! Un deux, trois, pst!!

Et le charlatan éleva la pince en l'air avec ce qu'i avait arraché.

Le paysan était tombé sur le sol en hurlant, et bien qu'il criât comme si on l'assassinait, le paillasse sonnait de la trompette encore plus fort, tandis que maître Nicophorus, triomphant, montrait aux assistants l'objet extrait, et s' criait au milieu des éclats de la trompette:

—Sans douleur! sans la moindre douleur!

Pendant ce temps, le paysan se roulait à terre et appelait au secours; les spectateurs, croyant sans doute qu'il agissait ainsi par plaisanterie, ne faisaient qu'en rire.

Cependant le paillasse, voyant que le paysan saignait abondamment, et craignant quelque mauvaise affaire, se mit à gourmander le patient avec colère, tandis que son maître adressait au peuple un triomphal discours:

—Tu n'es pas honteux, grand gaillard, dit le bouffon, de pleurnicher là, à terre, comme un enfant! Tu t'imagines que cela fait mal? Ce n'est pas vrai!

Le paysan, les yeux pleins de larmes et le visage grimaçant de douleur, leva deux doigts en l'air et murmura:

—Deux! ô mon Dieu! ô mon Dieu, deux! une mauvaise et une bonne!

—Comment, deux! riposta le paillasse. File bien vite! Chaque dent coûte sept stuivers; mon maître va te faire donner quatorze stuivers; le roi fût-il là. File donc! je lui dirai que tu m'as payé.

Le paysan ne se le fit pas dire deux fois; il s'enfuit la main sur la bouche, fendit la foule, et disparut derrière l'église.

—Voyez, voyez, s'écria maître Nicophorus en jubilation, le voilà qui de joie court comme un lièvre! Je n'ai fait que le toucher, que dis-je? je n'ai fait que porter le doigt vers sa bouche, et, au même moment, la douleur a disparu!

Bientôt après, maître et valet, remontés sur leurs chaises, débitaient mille choses surprenantes; cependant,à l'exception de quelques poudres de longue vie dont la dose se vendait quatre liards, le dentiste nomade ne semblait pas avoir grande clientèle, et bientôt la majeure partie de l'assistance le quitta pour courir un peu plus loin vers un autre tréteau où sans doute on était sur le point de se battre, à en juger par les exclamations irritées qui s'y faisaient entendre.

Les deux familles suivirent le torrent des curieux.

Derrière une table se tenait un escamoteur. Après avoir exécuté quelques tours avec les noix muscades et les gobelets, il avait demandé un escalin, à quelqu'un des spectateurs.

Un garçon, qui sans doute se l'était procuré par de longues épargnes, et qui était fier de montrer qu'il

était riche d'une pièce d'argent, avait donné au
leur l'escalin demandé.

Cependant le faiseur de tours avait avalé l'es
et maintenant il assurait qu'il se trouvait dans le
du paysan. Celui-ci s'était pincé le nez à plus
reprises, mais après l'avoir fait en vain pendant
quart d'heure, il s'effraya à la pensée que son
lin pourrait bien lui être escamoté pour toujours,
tra tout à coup en fureur, frappa du poing sur la
ble et traita l'escamoteur de fripon et pis encore.

Le sacristain, qui connaissait ce paysan, voulut
paiser et lui faire entendre qu'à la kermesse tout é
plaisanterie; mais la colère s'était allumée dans
homme simple, et à peine pouvait-on l'empêcher d
venir aux coups.

Aussitôt que l'escamoteur vit beaucoup de mon
rassemblé, il fit rester immobile le paysan courrou
et lui tira avec un grand effort l'escalin du nez.

Tandis que le lourdaud stupéfait considérait
pièce d'argent d'un oeil fixe et ébahi, et semblait dout
si c'était le sien, un gamin circulait avec une boîte
fer-blanc parmi les paysans égayés et recueillait nom
bre de liards qu'on n'eût pas lâchés sans ce tour pla
sant.

Du reste, la récolte de l'escamoteur ne dura pas long
temps. Il se fit une nouvelle ondulation dans la foule
quelques voix criaient joyeusement:

—Jean de Lierre! chansons nouvelles!

Un peu plus loin, en dehors de la presse, un homm
qui n'avait qu'un bras était occupé à planter une per
che, devant laquelle il déroula bientôt une grande toile
où étaient peintes, en tableaux carrés, des scènes de
toute sorte. Cela devait représenter quelque chose d'é-
pouvantable, car sur la plupart des tableaux on voyait
des soldats armés d'épées, des cadavres sanglants, et
pour conclusion l'affreuse guillotine.

Le chanteur était un vieux soldat de l'époque des premiers patriotes, renommé dans les villages pour les nouvelles et belles chansons qu'il composait lui-même. Il avait laissé son bras droit à la dernière bataille livrée par les patriotes sur la montagne de Huy. Il se servait pourtant encore du moignon qui lui restait, et auquel était fixé un anneau de fer destiné à recevoir la longue baguette blanch avec laquelle il désignait les tableaux tout en chantant.

Sa main gauche avait assez de besogne à battre d'un petit tambour suspendu en travers sur son ventre.

De l'autre côté de la toile, se tenait une femme avec un violon.

La foule afflua en cet endroit; Simon, le fils du brasseur, s'y trouvait aussi avec ses compagnons; et soit qu'ils eussent déjà beaucoup bu, soit qu'ils voulussent troubler le chanteur, ils faisaient un tapage tel qu'on eût cru que le village n'appartenait qu'à eux seuls.

Dès que tout fut prêt, le vieux soldat frappa quelques coups sur son tambour pour faire taire les braillards. Puis, de sa longue baguette, il indiqua successivement chaque scène, et cela en parlant et en chantant tour à tour, si bien qu'il fallait qu'il fût parfaitement maître de l'air de sa chanson pour ne pas s'y perdre cent fois.

Il débuta *ex abrupto* en ces termes:

—Paysans, bourgeois et autres gens, approchez! Jean de Lierre est de retour pour votre plaisir; il va vous chanter de surprenantes choses; ouvrez l'oreille et la bouche; c'est le moyen pour vous d'entendre, pour lui de vendre!

Ecoutez ma chanson, amis!
Cela s'est passé dans Paris;
Ce sont de terribles nouvelles
Que je vais vous communiquer...

Ne tremblez pas, bourgeois et paysans, vou
tant que vous êtes, Jean de Lierre sait bien
vous apporte; c'est effrayant, il est vrai, mai
tourne bien pourtant, comme vous l'entendrez
l'heure:

Ce sont de terribles nouvelles
Que je viens vous communiquer:
Dieu punit les grands criminels
Quand on peut le moins y songer...
Des sans-culott' chef inhumain,
Raillant la justice divine,
Marat versait le sang humain
Par l'exécrable guillotine...

Oui, hommes et paysans, vous voyez ici com
Marat est nourri dans une forêt par une sorcière
le lait d'une louve. Vous le voyez là, courant,
d'un couteau, après son propre père. Iici vous l
yez à Paris, avec les jacobins furieux, massacrant
les prisonniers; voyez, le scélérat est dans le sang
qu'aux genoux, et il crie toujours: Encore! encore

—Ah! brrr! un tas de mensonges! dit Simon
ton railleur; vous venez encore conter des fariboles
paysans, comme s'ils avaient déjà trop d'esprit!

—Qui ne veut pas entendre peut s'en aller! s'
le chanteur.

—Comment! des sorcières? du lait de louve?
le sang jusqu'aux genoux? C'est merveille que le di
n'en soit pas aussi. Farces, farces que tout cela!
cria Simon.

Le chanteur montra une feuille de chansons et
d'un ton solennel:

—C'est imprimé!

Et comme s'il n'y avait rien à répliquer à cet arg
ment péremptoire, il reprit:

Marat, cet infernal tyran
Devenu maître de la France,
Faisait, hélas! mourir les gens
Par l'eau, le feu et la potence...

—Vous voyez ici le scélérat avec Robespierre...

En entendant ce nom redouté, la plupart des spectateurs firent le signe de la croix.

—Vous voyez ici le scélérat avec Robespierre; il lui demande avec colère pourquoi, ce matin-là, la guillotine a chômé une heure.

Au démon Robespierre il dit:
La guillotin' se ralentit...
Je veux voir, tout à l'heure, prêtes
Pour le bourreau cent mille têtes,
Sans quoi je ne suis pas content...

—Mensonges! mensonges! s'écria Simon.

—Ah çà, allez-vous vous tenir tranquille là-bas, sans-culotte manqué? riposta le chanteur, ou je vais vous débiter votre litanie.

Voyez, bourgeois, et paysans, voyez, Robespierre lui-même tremble; Marat dit: Tuons tous les hommes, excepté nous deux; alors nous serons bien sûr les maîtres pour toujours!

Sans quoi je ne suis pas content.
Faut que le monde aille à néant!
Mais une fill' douce et jolie,
Que Dieu couronne son martyr!
Prête à donner sa jeune vie,
Pour son pays s'en va mourir...

Vous voyez là la jeune fille assise auprès d'un couteau; un grand couteau est à ses pieds; ici vous voyez

comment elle a caché le couteau sous son mo
comment, prête à partir avec un paquet, elle p
gé de ses parents attristés.

Prête à donner sa jeune vie
Pour son pays, s'en va mourir.
Elle entreprend le long voyage
De Paris, avec le couteau.

Elle frappe à la porte de Marat, comme v
vez l'apercevoir ici...

Voyant un visage nouveau,
La servant' dit:—Votre message
Et votre nom?—Charlott' Corday,
Au grand Marat je veux parler,
Et votre maître attend mon aide...

Marat, le cruel assassin,
Se trouvait alors dans un bain
De sang humain, affreux remède!
Pour guérir d'une maladie.
Charlotte vient. Marat lui dit:
—Pourquoi me troublez-vous si tôt;
Ne craignez-vous pas l'échafaud?

C'est ainsi que la jeune fille est introduite au
Marat, qui se baignait à cette heure dans le sa
main; alors, pour bien préparer son coup, elle
qu'elle est venue pour se plaindre à lui des ha
de sa ville, à quoi Marat lui répond que toute l
doit mourir.

Elle dit:—Je viens dénoncer
Ma ville insultant ciel et terre!
Lui répond, sans se retourner,
Guillotinons la ville entière.

La jeune fille ne pouvant supporter cela... Elle [ti]re son couteau comme vous le voyez ici... Elle dit:

—Comment, brigand, la ville entière?
Meurs dans ton bain, chien sanguinaire!
Sans plus dire un mot, au bourreau
Elle plonge au coeur le couteau
Il tombe; en mourant il appelle
Robespierre et l'enfer contre elle;
Il crie et des dents grince en vain,
Sur son âme Satan met la main.

Pour lors les jacobins sont accourus au bruit; ils ont [v]oulu mettre la jeune fille en pièces; mais sur l'avis [d]e Robespierre, ils l'ont garrottée et traînée en prison... [V]oyez comme ils maltraitent la pauvre fille!

—Bravo! c'est bien fait! s'écria joyeusement Simon. [C]'est du beau! une je ne sais quoi qui va assassiner [le]s gens chez eux!

—Qu'est-ce? qu'osez-vous dire de cette honorable de[m]oiselle? s'écria le chanteur indigné.

—Je ne veux pas dire ce qu'elle est, répliqua Simon; [l]e mot est beaucoup trop laid!

—Oui, oui, reprit le vieux soldat: si je venais ici [c]hanter les louanges de Robespierre et des jacobins, [c]ela vous irait mieux, n'est-ce pas? Mais les trois mois [q]ue vous avez passés, avec un bonnet rouge sur la tête [a]u club des sans-culottes à Bruxelles, ce temps-là n'est [p]lus, mon gaillard.

Cette révélation parut abattre le fils du brasseur, [d]'autant plus que tous les paysans s'éloignèrent de lui [c]omme s'il eût été atteint d'une maladie contagieuse.

—Et laissez-le chanter en paix, reprit le vieux soldat, [c]ar il en sait plus long que vous ne pensez, et vous

pourriez vous repentir de ne pas le laiss
son pain tranquillement.

Simon grommela quelques mots entre les d
ça au chanteur un regard furibond, et dit
vers lui son poing serré:

—Je te retrouverai, Normand!

Après avoir proféré cette menace, il s'acho
tement et avec une démarche hautaine vers
du *Lion*.

Le chanteur reprit comme si rien ne s'éta

Le peuple furieux garrotte
Alors la vaillante Charlotte
Et la jette en un noir cachot!
Puis on vient crier aussitôt:
" A mort! à mort!" Pauvre victime
Comme un malfaiteur plein de crim
On la lia sur le tombereau...

Voici le tribunal où Robespierre rend la s
voici la charrette du bourreau avec la pauvre fi
la guillotine [illegible]tée par Lucifer en personne
lotte y monte, les yeux levés au ciel:

Elle monte sur l'échafaud,
Son doux regard à Dieu s'adresse.
Le couteau tombe et se redresse...

La courageuse fille est morte, morte, oui,
monde, mais espérons, chers auditeurs, qu'el
éternellement là-haut!

Le couteau tombe et se redresse...
Mais ne déplorons pas son sort;
Charlotte a sauvé sa patrie,
Si la guillotine est rougie,
Charlotte vit, Marat est mort!

La complainte qui venait de finir parut avoir fait une profonde impression sur l'âme de Geneviève; déjà elle se promenait loin de là devant les boutiques de gâteaux et de friandises, et elle semblait encore pensive et distraite. Tout à coup elle s'adressa à son compagnon:

—Bruno, dit-elle, cette Charlotte Corday a-t-elle bien ou mal agi?

—C'est la question que je me fais moi-même! répondit l'étudiant.

—Et quel est votre avis?

—Verser le sang est bien cruel, Geneviève. Peut-être a-t-elle encouru la colère de Dieu.

Cette réponse ne plut pas à Geneviève; elle secoua la tête d'un air de doute et de mécontentement, et dit toute rêveuse:

—C'est possible... mais cependant Charlotte Corday est une héroïne, et si elle a péché, Dieu le lui pardonnera, Bruno. Dans le fait, elle est morte pour sa foi et pour sa patrie, et, faible femme, elle a osé entreprendre de punir un monstre devant lequel tremblaient tous les hommes de France, et même tous les hommes d'Europe...

Le jeune homme fit presser le pas à Geneviève pour rejoindre leurs parents qui avaient pris l'avance, et, chemin faisant, il dit:

—Geneviève, ce sont là des questions périlleuses; taisons-nous là-dessus. Dieu lui-même décidera. La pensée d'un meurtre, fût-il même juste, me fait frémir... Allons, nos parents entrent au *Lion;* on y danse.

En traversant l'auberge pour gagner la tente élevée au fond de la cour, ils virent Simon chantant et tapageant comme un véritable ivrogne, au milieu de ses compagnons de débauche. Tout en proférant de grossières paroles, il frappait du poing sur la table avec

tant de force, que les cruches dansaient et
la bière à flots sur le sol.

Le fils du brasseur eut à peine aperçu
qu'il se leva brusquement, s'efforça de se d
air gracieux, s'approcha tout en chancelant d
fille, et dit, avec force salutations et révérenc

—Aurai-je l'honneur de danser avec la j
Geneviève?

La jeune fille, tout irritée de cet excès d'a
détourna en répondant:

—Laissez-moi tranquille; je ne danse pas.

—Allons, allons, s'écria Simon, vive la joi

Et il saisit la jeune fille par la main, et vo
traîner de force vers la tente.

Geneviève regarda Bruno d'un air de re
d'interrogation, comme pour lui dire:

—Vous permettez cela? N'osez-vous pas r
dre?

L'oeil de Bruno, ordinairement si calme et
s'enflamma soudain; il bondit, arracha la j
aux mains de Simon, et lui porta un tel cou
poitrine que le fils du brasseur recula de que
en chancelant et s'affaissa contre le mur.

Le jeune étudiant, surpris de sa propre a
mit à trembler comme un roseau; Simon, r
comme un taureau, se précipita sur Bruno et
coup sûr lui porter un mauvais coup, mais en
tant même parurent le notaire et le sacrist
menaçants, devant lui se placèrent.

Pendant ce temps, Bruno et Geneviève dis
sous la tente.

Soit que la boisson n'eût pas encore ent
aveuglé le fils du brasseur, soit qu'il se promît
geance ultérieure, il se contenta d'éclater en v
tes injures contre Bruno, alla se rasseoir tout

étant, et frappa violemment la table de son pot à bière en criant:

—De la bière, de la bière, par doubles pots!

Peu après, les parents de Bruno, le père de Geneviève et le vieux domestique Jean étaient assis sur un banc dans la tente, et se réjouissaient de voir comme leurs enfants prenaient plaisir à la danse, et comme chacun rivalisait pour faire leur éloge ou leur adresser d'aimables paroles.

Dans leur tranquille joie, ils eussent sans doute oublié le misérable Simon, si les éclats sauvages qui retentissaient dans l'auberge ne fussent venus de temps en temps leur rappeler qu'il y poursuivait ses scandaleux excès.

Ils s'entretinrent par conséquent de Simon, et plaignirent sincèrement le pauvre vieux brasseur qui n'osait même pas venir à la kermesse pour n'être pas témoin des audacieuses débauches de son fils. On se souvient aussi des paroles du chanteur sur le séjour de Simon à Bruxelles, et cette considération ne pouvait assurément exciter beaucoup de sympathie pour lui.

Le vieux domestique était surtout monté contre Simon, et parlait avec tant d'irritation de l'ivrogne, comme il l'appelait, que le notaire dut l'arrêter deux ou trois fois.

Déjà ils avaient passé près de deux heures sous la tente; Bruno et Geneviève dansaient sans interruption, et semblaient jouir du plus beau jour de leur vie. Le notaire parlait de rentrer au logis...

Soudain on entend dans l'auberge un vacarme confus; on dirait de gens qui se battent et frappent à coups de chaises; des malédictions et d'affreuses paroles dominent les voix confuses de ceux qui veulent séparer les lutteurs... les tables se renversent, les pots se brisent...

Dans la tente, la musique et la danse continuent tou-

jours; mais les simples spectateurs se lèvent s
prise pour regarder vers l'auberge.

Avant qu'on puisse se rendre compte de c
passe, le flot des disputeurs s'écoule en désord
place découverte qui sépare la tente de la ma
jeune homme, brandissant à la main une c
pierre, s'élance plein de rage au milieu du gro
te à terre trois ou quatre personnes, et, l'écu
bouche, fait irruption dans la tente, où il profè
voix tonnante ces terribles paroles:

—Il faut qu'il meure! Je lui casserai la tê
hypocrite rat d'église!

Elevant la cruche au-dessus de sa tête, il co
autour des danseurs qui fuient, et pousse, en
vant sa victime, un cri de vengeance.

Chacun est comme pétrifié, tant cela s'est p
pidement; le vieux domestique seul pousse un
goisse, et, les mains levées, se jette devant Br

La cruche, dirigée contre Bruno, s'abat; le
domestique reçoit le coup sur la tête, et tombe
et privé de sentiment aux pieds de son jeune m

Vingt paysans s'élancent à la fois sur Simon
terrasse; il frappe, il mord, il égratigne; mais
avec des cordes, et bientôt on l'entraîne vers l
du village.

En même temps on relève le domestique, on
sur une chaise et on le porte dans l'auberge
qu'on s'efforçait d'arrêter le sang qui coulait de
sure, Bruno pleurait et gémissait à côté de lui
s'il eût déploré la mort d'un père ou d'un frère
viève, assise, sanglotait en tenant son mouchoir
ses yeux.

Au bout de quelque temps, le domestique revi
et ouvrit les yeux. Son premier regard tom
Bruno, dont il saisit la main d'une ardente étr
murmurant quelques mots de reconnaissance.

Tous avaient hâte de quitter cet endroit fatal et de rentrer au logis. Jean fut placé sur une civière et on l'emporta de l'auberge. Le notaire et sa famille suivirent le blessé.

Sur leur chemin, ils devaient passer devant la prison qui était ménagée dans une chambre d'une vieille maison en briques.

Ils aperçurent tout àcoup derrière les barreaux de fer de la fenêtre, la figure de Simon ivre qui leur faisait d'affreuses grimaces, leur lançait d'épouvantables cris de vengeance, et les menaçait du poing à travers la grille.

. . . .

Le lendemain, le bailli arriva avec quelques gens de justice, à Waldeghem pour faire une enquête sur ce qui s'était passé.

Mais lorsqu'il fit ouvrir la prison, on n'y trouva plus Simon.

Quelques recherches qu'on fit par la suite, même pendant des mois et des années, on n'apprit plus rien de Simon. . . . .

. . . .

Peu de temps après les Français gagnèrent la fatale bataille de Fleurus, et s'emparèrent pour la seconde fois de notre pays.

LA GUERRE DES PAYS

1798

I

Au bord du grand chemin de terre qui pass
que distance du village de Waldeghem, et le
communication avec les communes plus impo
enfin avec la ville elle-même, se trouvait u
ayant pour enseigne: A l'aigle.

Là demeurait baes Cuylen, le meunier. S
était situé dans le voisinage, sur une hauteur
dinaire; et cela parce que, du côté de l'est, l'
l'Aigle touchait à un grand bois qui s'étendai
te direction à une distance de quelques lie
de pouvoir prendre le vent de ce côté autant
ble, le grand-père de baes Cuylen avait fait
son moulin à une grande élévation.

Un dimanche matin, au mois d'octobre
1798, baes Cuylen sortit de chez lui pour all
lin; son domestique Sus qui le suivait par
mécontent et murmurait à part lui de façon
l'entendit.

Le meunier se retourna et dit d'un air fâc

—Sus, mon garçon, je ne comprends pa
tu peux être ainsi! Dans le malheureux tem
vivons ne consens-tu pas à prendre volont
de peine?

—Peu de peine! grommela le domestique; tandis
ue les autres sont assis au cabaret, je suis moi, tout le
manche, à sécher là-haut au moulin, pour voir s'il ne
le ni corbeaux ni sans-culottes. Laissez au moins le
oulin en paix le décadi.

Le dimanche républicain? s'écria baes Cuylen avec
rreur. Si tu n'étais pas si vieux, Sus, je dirais que
as envie d'entrer en accointance avec cette canaille
pie.

—Je voudrais que le dernier sans-culotte fût pendu
a potence! s'écria le domestique; je pourrais alors,
moins, marcher le dimanche sur la terre ferme, au
n d'être toujours planté là-haut sur le moulin.

Allons, Sus, dit le baes avec bonté, ne t'épargne pas
e si petite peine. Souviens-toi que chacun, en ce
nps-ci, a une lourde croix à porter. Vois les malheu-
x serviteurs de Dieu, vois nos prêtres, comme ils sont
ursuivis et emprisonnés, parce qu'ils ne veulent pas
ier la foi; vois comme ils sont emmenés sur des îles
de la mer, où ils doivent être mis en pièce par les
s sauvages si Dieu ne les assiste. Vois nos pauvres
scrits qui se cachent, pendant des semaines entières,
s les bois et dans les cavernes, et qui, la mort dans
ne craignent à tout instant d'être trahis et jetés en
on...

—Mais je n'y comprends rien, baes. Il n'y a du
ns pas une âme dans le village qui voudrait leur
e du mal.

—Et le bourgmestre et les échevins?

—Les gens de la municipalité voulez-vous dire? Bah!
x-là n'en feraient rien non plus; leurs propres fils
caché dans le hameau derrière le Vinkenbosch.
s il me semble, baes, que plustôt que de craindre et
trembler sans cesse, sans espoir d'échapper, je me
is soldat.

Ils étaient arrivés au moulin et gravissa
lier.

Baes Cuylen répondit tout en montant:

—Tu te ferais soldat, Sus! Ainsi tu prend
mes pour arrêter les prêtres sur l'ordre de
sans-culottes, pour piller les églises, dépouill
vres paysans, brûler les villages et verser le
ceent des martyrs?

Le domestique fit le signe de la croix et d
gnant le haut de l'escalier et en entrant dans

—Je n'y avais pas regardé de si près, b
Notre-Seigneur m'en préserve, j'aimerais m
rir....

—Ainsi tu resteras encore, ce dimanche
moulin, et tu guetteras attentivement?

—Oui, baes, mais...

—Tu ne refuses pas, au moins?

—Non, non, ce n'est pas cela que je veux
sûr que je suis prêt à tout, excepté à rester
le dimanche. C'est toujours la même chose
moi une fois dans l'eau jusqu'au cou, je n'y
rien à redire: ce sera du moins du nouveau.

—Je le crois, Sus; mais personne ne voit
que toi...

—Il n'est pas toujours avantageux d'avoir
vue, baes; j'en suis un exemple. Si j'étais
aveugle je serais assis, à l'heure qu'il est, au
une pinte de bière en main... Enfin, pour l
Dieu, je demeurerai encore là-haut jusqu'à
guetter pour la patrie... Donnez-moi le dra

Le baes ouvrit un coffre et sortit un peti
partagé en trois bandes de couleur bleu, blanc
il tendit cet emblême à Sus qui était déjà g
qu'au sommet du moulin.

Au faîte du moulin on avait percé, des qu
quelques petits trous presque imperceptibles

Avant d'arborer le drapeau le domestique se glissa
ıt autour et appliqua l'oeil à chaque ouverture.
Parvenu au côté de l'ouest il s'arrêta longtemps im-
obile devant l'une d'elles.

—Vois-tu quelque chose? demanda le baes avec an-
sse.

—Pst! répondit mystérieusement le domestique.

—Qu'y a-t-il, Sus? demanda de nouveau le baes
s un instant d'attente.

—La poussière vole au bout du chemin: il vient quel-
chose.

—Ce sera un chariot, Sus.

—Non, non, quelque chose brille et reluit à travers
poussière; cela ressemble à des sabres nus ou à des
ls...

—Descends, descends, dit le baes tremblant.—Dieu
si nous ne sommes pas trahis. Jette en bas le dra-
ı!

Mais le domestique resta encore un moment à re-
ler par le trou et dit ensuite:

—Je vois maintenant ce que c'est... une voiture de
ıage qui revient de la ville; ce sont des clous de cui-
des harnais qui brillent ainsi.

—Sus, Sus, comme tu m'as fait peur! dit le baes avec
soupir et en respirant longuement.

Le domestique arbora le drapeau sur le moulin et
ndit:

—Baes, savez-vous que nous jouons notre tête à ce
là? Si nous étions jamais trahis, je crois que ces
dits sans-culottes nous feraient fumer une bien
vaise pipe. Vous savez que la guillotine est à An-
aussi, maintenant?

—Ne parle pas de cette infernale machine, Sus. Tous
jacobins ardents n'arborent-ils pas un petit drapeau
lore, le dimanche?

—Le décadi, baes.

—Bah! bah! cela n'y fait rien; les étrange
sent ici me donnent la réputation d'un terril
cain.

—S'ils savaient jamais ce qui en est, hei

—Oui, Sus, s'ils le savaient, mon garçon;
y avisera. Maintenant veille bien jusqu'à r
ken t'apportera à dîner et je ferai mettre av
ble pot de bière.

A peine le drapeau avait-il paru sur le m
vit successivement quelques têtes surgir du
vironnant et regarder de tous côtés avec dé
jeunes gens gagnèrent en rampant le gra
jusqu'aux deux extrémités, et entrèrent en
l'auberge.

C'étaient les conscrits réfractaires qui,
frappés par la conscription, refusaient de
armes comme soldats dans les armées fran

Jusque là il n'y avait jamais eu de loi e
qui pût forcer personne à être soldat: les arm
toujours été formées de volontaires. Aussi
coups portés par l'étranger à notre indépend
en avait aucun qui blessât et irritât nos pèr
la conscription.

A coup sûr, elle parut aux Belges une tyra
et dépassant toute limite, la loi qui, à tout in
vait les arracher à leur demeure pour aller
sang au bénéfice de ceux-là même qui les
comme des esclaves et anéantissaient tout
était cher.

Pour eux, dont la piété, dont l'attacheme
de leurs aieux avait grandi en raison de la
même, le martyre était moins terrible que
de prêter quelque secours que ce fût à ceu
considéraient pas seulement comme les e
leur patrie, mais encore comme les suppôts
et les précurseurs de l'affreux Antechrist.

Bien que dans la plupart des villages voisins des vil-
es, des soldats fussent venus pour rechercher et saisir
es réfractaires et qu'on en eût déjà emmené un grand
ombre, à Waldeghem il n'avait pas encore paru de
roupes. Les bruits qui se transmettaient d'un village
l'autre faisaient cependant pressentir que la paisible
ommune, quelque éloignée qu'elle fût des grandes rou-
s, finirait aussi par être visitée à l'improviste par ces
asseurs d'hommes.

C'est pourquoi la plupart des conscrits se tenaient
chés. Les plus craintifs demeuraient au plus pro-
nd des bois, où lorsqu'il se faisait nuit leurs parents
ur portaient à manger et à boire; d'autres, plus con-
ants dans la destinée, avaient des retraites secrètes
x environs de leurs demeures, dans des caves, des éta-
es, des granges.

Chaque dimanche, quand il n'était pas arrivé de nou-
lles menaçantes, et que par conséquent le drapeau
it arboré sur le moulin, les conscrits se rassemblaient
l'auberge de l'Aigle, quelque temps avant que la
and'messe commençât, afin d'apprendre, soit les uns
s autres, soit de leurs amis du village, ce qu'ils avaient
craindre ou à espérer.

Si les nouvelles étaient bonnes, la plupart d'entre
x assistaient à la gren'messe, parce que dans d'autres
llages, dans ceux du moins où les églises n'étaient pas
core fermées, les conscrits avaient été plusieurs fois
rpris et arrêtés à la première messe.

Dans une pièce retirée de l'auberge, se trouvaient
jà réunis une vingtaine de personnes, tous conscrits
gitifs à l'exception de trois ou quatre hommes plus
és venus du village pour voir et entretenir leurs fils
en même temps pour apprendre ce qu'il y avait de
uveau.

Une grande joie régnait dans cette pièce; on parlait
ec jubilation et à pleine voix d'une nouvelle. Peu à

peu cependant tout redevint tranquille,
interrogea les preuves de la vérité de cett
s'aperçut que tout reposait sur un simple

Le vieux brasseur, assis dans un coin,
cette nouvelle ne pouvait être fondée, vu
mestique était allé en ville trois jours
n'en avait rien entendu.

—Ah! voilà Bruno! s'écrièrent presqu
temps tous les assistants, celui-là saura b
est!

En effet, Bruno entra d'un pas lent d
serra la main de chacun d'une étreinte am
sur une chaise.

—Ne savez-vous rien? Est-il vrai que
s'en va? que les puissances sont tombées s

Ces demandes arrivaient de toutes par
venu.

Bruno regarda ses amis avec tristesse,
et dit d'un ton mélancolique:

—La république française a des centa
soldats; ses généraux font trembler toute
ces, et maintenant qu'ils ont conquis l'It
n'y a plus assez de place en Europe pour l
ils ont attaqué l'Asie elle-même... Ne vo
aveugler par de vaines espérances, camara
haut seulement peut venir le secours; sur
pour nous est menaçant et sans espoir!

—Mais, Bruno, êtes-vous bien sûr de c
tes? demanda l'un des jeunes gens. Hier
rière le Vinkenbosch, un marchand de
raconté et positivement assuré que les Ang
siens, les Autrichiens, que tous les pays
sont mis ensemble contre la France; qu
battu les armées de la république françai
tière, et que le nouveau roi de France es

—Vaines paroles! dit Bruno en soupi

rien. Notre situation n'a pas changé; notre malheureuse patrie est dans l'esclavage, les autels de notre Dieu gisent renversés à terre... Pas d'issue, pas d'aide humaine qui soit efficace.

—Que conseilles-tu donc? demanda le fils de l'aubergiste du Lion, qui paraissait plus déterminé que les autres.

Bruno resta muet, le regard fixé sur le sol.

—Cela ne peut pourtant pas continuer ainsi ,reprit l'autre; nous ne pouvons rester cachés toute notre vie; avant peu on nous donnera la chasse comme on l'a fait dans les autres communes. Nous serons pris et condamnés à mort; ou, ce qui est pis encore, traînés à l'armée et condamnés à combattre pour cette cruelle race qui foule aux pieds notre pays, comme si nous étions le bétail de ce peuple sans Dieu!

Ces paroles prononcées avec énergie, frappèrent profondément Bruno; il se leva, posa la main du courageux jeune homme sur son coeur, et répondit:

—Là aussi couve le désir de la lutte et de la vengeance, mais à quoi bon, Karel? La terre est ivre du sang qu'elle a bu. Pourquoi, par une nouvelle collision sanglante, livrer nos parents, nos amis à la persécution, à la mort même? Attendons... attendons et prions!

—Mais ne sais-tu donc pas que les bois sont pleins de fugitifs qui ne désirent rien tant que de se lever contre les Français?

—Je sais cela, dit Bruno en soupirant; mais je prie Dieu tous les jours, et de toutes les forces de mon âme, qu'il préserve mes compatriotes d'une si fatale insurrection. Ils nous écraseraient, nous anéantiraient en quelques jours!...

Karel se rapprocha de lui, et lui dit à l'oreille en plaisantant:

—Bruno, mon cher ami, n'est-ce pas la peur de perdre Geneviève qui te rend si timide?

Les joues de Bruno se colorèrent d'u
il allait répondre, lorsqu'un nouveau
s'écria avec la joie la plus exaltée:

—Dieu soit loué, la Flandre est sou
monde, les paysans ont attaqué les Fra
mée et les ont vaincus; tout le pays de
mes! Les sans-culottes d'Anvers se son
de l'Escaut avec leurs canons. Cette
vrai!

Cette nouvelle produisit une impres
ble. On battit des mains, on s'embrass
tres avec une joyeuse effusion, on ch
des cris d'allégresse, on versa des larme

Bruno seul demeurait impassible et c
une sorte de pitié le tableau de l'effer
le.

—Eh bien! lui cria Karel, voilà le je
ce! Ne crois-tu pas non plus à cette no

—Il n'en connaît que la moitié, répo
ne voix navrée. Le même soir, les pa
Rupelmonde ont été acculés dans une
combattant; les sans-culottes y ont mis l
vres frères ont été tous réduits en cendr
ment, tout le pays de Waes est couvert
çais....

A ces mots chacun pâlit; aux transpo
céda brusquement le plus amer désappoi
penchèrent la tête sur la poitrine, et d
instant muets.

—Savez-vous ce que le voiturier de Gie
hier au fermier Woens? demanda un con
que si notre curé voulait prêter serment
serait tous en paix.

—Et nous ne devrions plus être sold
un jeune paysan assis dans un coin, et qu
effrayé que les autres.

-Non. C'est du moins ce que dit le voiturier de e...

—Eh bien! pourquoi donc le curé ne prête-t-il pas ent? reprit le premier; alors nous serions déli-...

-Oui, pourquoi ne prête-t-il pas serment? s'écriè- les autres. Après tout ce n'est pas si terrible.

—Amis, dit Bruno, vous ne savez pas ce que vous di- On demande aux prêtres qu'ils jurent haine éter- à tous les rois et fidélité à la république française. prêtre peut-il faire un pareil serment? N'est-ce pas ouver d'avance tout ce que les Jacobins peuvent nter à Paris, même l'anéantissement de la religion? qu'il en soit, le clergé belge s'y est refusé. Plus ix cents prêtres ont déjà été emmenés dans les îles aines; les autres sont tous condamnés au même ba- ment. Notre vieux curé aux cheveux blancs est nominativement condamné. Et soyez sûrs que premiers soldats qui paraîtront dans le village nous cheront notre pasteur et fermeront notre église. me cela est arrivé presque partout. En tous cas, êtes dans l'erreur: le serment des prêtres n'a rien ommun avec la conscription.

-Pourquoi ne fuit-il pas?

-Où cela, fuir? Et puis il ne le veut pas. Il dit l restera avec nous aussi longtemps qu'il le pourra; i Dieu veut lui accorder la mort des martyrs, il ne soustraira pas.

-On sonne pour la grand'messe, dit l'un des assis- s. Qui s'en ira le premier? Bruno, dites comment s devons sortir, sans quoi nous allons encore une partir tous ensemble.

Tandis que le fils du notaire était occupé à satisfaire ette prière et indiquait à chacun son tour, baes Cuy- qui, pendant tout ce temps, était resté sur la porte xer sur le drapeau un regard immobile, baes Cuylen,

disons-nous, entra et fit signe au brasseur
lui.

Dehors se trouvait un domestique qui
pier au brasseur en lui disant:

—Baes, le messager a apporté cela pou
très pressé.

Après ces mots il salua son maître et re
tion du village.

La suscription de cette lettre dut faire u
impression sur le brasseur, car le vieillar
mit à trembler comme un roseau, en tenant
tachés fixement sur les lettres.

Comme s'il eut craint d'être surpris dan
se retira un peu plus loin derrière un tail
et lut, plongé dans une profonde préoccupa

—Le... le... ci... le citoyen Meulem
écriture! C'est de mon fils! Ah! merci, m
Dieu, de ce que mon unique enfant est en
et de ce qu'il revient à moi!

Il ouvrit la lettre avec une fièvreuse émo
força d'en lire la première ligne. Il s'y trou
té, égalité, fraternité ou la mort! Au citoye
mes jours! Mais bien que le brasseur lut,
prit pas. La signature était bien celle de so
la forme nouvelle de cette signature suscitai
multitude de réflexions inquiètes. Quelque
surajouté au nom de baptême de son fils: il
Simon Brutus.

—Le brasseur, après avoir considéré la le
tant encore, la cacha tout à coup sous son
dirigea vers le village en s'écriant:

—Le curé m'expliquera cela. — O mon D
ce que cela peut signifier?

Le prêtre octogénaire allait se rendre à l'
que le brasseur fut introduit dans sa cham
montrant la lettre lui dit:

Monsieur le curé, pour l'amour de Dieu, lisez-moi
ettre avant d'aller dire la messe. Elle brûle mes
; c'est comme s'il devait en sortir un grand mal-
C'est de mon fils Simon!

e votre fils Simon? s'écria le curé avec une joy-
urprise. Il a erré, ami Meulemans; mais je me
que Dieu ait épargné votre enfant. Voyons ce
it!

uré s'approcha de la fenêtre pour mettre mieux le
en lumière, et lut à demi-voix ce qui suit:

Liberté, Egalité, Fraternité ou la Mort.

u citoyen auteur de mes jours.

-ci sert pour vous informer que votre fils, délé-
r l'administration centrale du département des
Nèthes, se rendra dans trois ou quatre jours dans
age natal, pour y assurer l'entière exécution des
la république et délivrer ses anciennes connais-
des chaînes du despotisme et de tous les suppôts
atisme infernal, de ces hypocrites maudits qui,
masque du sacerdoce, vous tiennent courbés dans
e de l'abrutissement.

dez grâce à la république française; si vous êtes
dignes du titre d'homme, si le servilisme et l'i-
ce n'ont pas éteint jusqu'aux dernières facultés
au milieu desquels j'ai reçu la lumière, un beau
luire pour Waldeghem.

ous apporte la liberté, et, avec elle, la protection
ui de cette sublime République française, qui,
n amour infini, embrasse d'une même et géné-
treinte tous les peuples de la terre, et me charge
digne, de vous porter l'ineffable bonheur d'être
au nombre de ses enfants!

ontre mon attente, je trouvais les habitants de

Waldeghem encore croupissants dans l
des vieilles momeries, je saurais faire
devoir en vrai républicain.

Ayez la complaisance de faire dire
len que je compte loger chez lui pour
la grand'route.

Votr

Tout à coup le brasseur s'épouvant
larmes tomber des yeux du prêtre et
—Ciel! qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il.
cette malheureuse lettre?

Le curé s'approcha de lui, et, lui pre
avec compassion:

—J'ai pitié de vous, mon pauvre am

—Quoi! qu'aije à craindre? s'écria
frayé. Voilà qu'on sonne déjà le d
messe va commencer. Pour l'amour
sieur le curé, dites-moi ce qu'il y a dan

—Eh bien, dit le curé en soupirant,
Votre fils vous annonce que dans trois
il viendra ici, à Waldeghem, pour faire
de la République française, et pour cha
pôts de la tyrannie et du fanatisme,
religion. Il nous promet la protection
nous nous rendons dignes de ce bienfa
sion et l'obéissance. Bref, il vous donn
dra arrêter votre vieux pasteur, ainsi
conscrits.

—Dieu! Dieu! mon fils! dit le bra
tant et en portant les mains à ses yeux
reau qui nous est envoyé!...

—Consolez-vous, cependant, mon n
lui dit le curé. Il n'y a pas de votre fa

es-nous pas dans un temps d'épreuve? Songez
Dieu nous tiendra compte là-haut de toutes ces dou-
... Je dois sortir; l'heure a déjà sonné. Peut-
st-ce le dernier sacrifice que mes mains offriront
Seigneur dans notre humble église... Je ne vois
de date sur cette lettre: on l'a oubliée... Il se
qu'elle soit restée en route deux ou trois jours;
tre demain ou après demain votre fils sera-t-il
ci... Modérez votre douleur; calmez votre coeur
retournez chez vous: j'irai vous voir après la mes-
A bientôt donc...

curé pressa encore une fois la main du brasseur
sespoir, et gagna l'église en traversant le cime-

Pour consoler maître Meulemans, il avait compri-
propre tristesse· mais, à cette heure, son coeur
mplissait peu à peu d'une profonde douleur en
érant les malheurs qui allaient fondre sur ... in-
s paroissiens.

squ'il entra dans l'église, et qu'avec un long re-
il dit adieu dans le fond de son âme affligée à tout
'il vit, le vieux prêtre à cheveux blancs chancela,
a vers le ciel un oeil suppliant!

endant il trouva la force de dissimuler son émo-
revêtit les habits sacerdotaux et monta les mar-
e l'autel.

messe se continua lentement. Malgré les chants
le calme de la mort semblait régner dans l'é-
Quatre voix seulement se faisaient entendre au
les autres membres de SainteCécile, atteints par
scription, s'étaient enfuis dans les bois. Mais en
ment, la plupart d'entre eux se groupaient autour
utel de Saint Sébastien.

chant était si triste et si languissant, l'orgue si
colique; les têtes de la foule en prière s'incli-
t si profondément, tous les coeurs étaient si pleins

d'anxiété et de douleur, que la vue de cett
tristesse d'une commune entière eût sans
étranger d'une inexplicable angoisse...

Lorsque le prêtre se retourna pour bén
et que chacun eut relevé la tête, deux lar
coulèrent sur les joues du vénérable paste

Cette vue excita chez les assistants une
tion. Un frisson les saisit; les femmes et
les s'inclinèrent en pleurant silencieusem
mes se regardèrent les uns les autres avec
inquiétude, comme pour se demander
l'explieation de cette terrible énigme.

Pendant ce temps, le prêtre s'était retou
tel!...

Soudain à la porte de l'église retentit u
une voix formidable, qui emplit toute l'
une roeulement de tonnerre, prononce ce

—Au nom de la loi, que personne ne b
mez toutes les issues!

Et une cinquantaine de voix sauvages
par d'enthousiastes exclamations:

—Vive la République française! Libert
ternité ou la mort!

Dans les circonstances présentes, les s
gue française, quoiqu'ils pussent signif
suffisaient pour frapper la malheureuse c
inexprimable épouvante.

Chacun s'élança en poussant des cris
tations, et voulut s'enfuir; mais la gran
déjà fermée et occupée par des soldats.
au désespoir se précipita comme un torre
tite porte latérale qui semblait encore ouv
crasait, on se blessait, afin de pouvoir
premiers; mais la vue d'une dizaine de b
fermaient cette issue de leurs pointes n

ière cette haie de fer les visages farouches des sol-
, refoulèrent le peuple tremblant dans le temple.
a multitude oscilla un instant encore d'un côté à
re avec des clameurs de détresse, jusqu'à ce que
mouvement cessât enfin, et que la plupart, en proie
plus extrême désespoir, se laissèrent tomber sur les
ses et sur les bancs.
e curé était agenouillé devant l'autel, et ne bou-
t pas plus que s'il eût été changé en statue.
on loin de la grande porte d'entrée, sous le jubé, un
me tempêtait et criait; jusque-là on n'avait pas
ndu ce qu'il voulait, parce que les cris de détresse
ent dominé sa voix.
'était assurément le chef des soldats. Du moins
blaient-ils obéir à ses ordres.
'était un homme d'environ trente ans, de belle tail-
nais d'une physionomie extrêmement dure et cruel-
D'épaisses moustaches lui descendaient jusqu'au
on; ses cheveux flottaient en partie sur ses joues,
ndant aussi en désordre sur ses épaules. Il por-
sur la tête un chapeau galonné et surmonté d'un
che ondoyant; son habit, boutonné presque jus-
u cou, était serré autour des reins par une écharpe
lore, dans laquelle taient passés deux grands pis-
s. Ses bottes étaient à découvert, et leur revers en
jaune et luisant était rabattu sur la jambe. Un
d sabre à fourreau de fer traînait derrière lui.
s soldats qui l'accompagnaient semblaient choisis
mille pour inspirer de l'effroi aux gens des cam-
es, et sans doute ils durent apparaître aux villa-
assez osés pour jeter sur eux un furtif regard, com
ne bande de démons vomis par l'enfer pour tour-
ter et martyriser l'humanité.
ous étaient des hommes déjà d'un certain âge, ru-
de physionomie et d'allures, le teint bruni par les
urs du soleil, l'oeil étincelant, la face rébarbative,

les cheveux en désordre, les lèvres cachées
ses moustaches.

Leurs vêtementes étaient en mauvais é
malpropres; seuls, leurs sabre et leurs fusil
gneusement polis, et brillaient comme de

Dès que l'homme à l'écharpe tricolore et
s'aperçut que le tumulte avait diminué pou
tre de parler à la foule de façon à être ente
na à voix basse un ordre aux soldats, parut
et les ranger, et s'écria ensuite de toute la
sa voix:

—Portez armes! En avant, marche!

Une dizaine de soldats quittèrent la gra
le suivirent jusqu'au milieu de l'église.

Une nouvelle ondulation pleine d'anxiété
ta parmi les villageois effrayés. Comme
vaient deviner ce que signifiaient ces ordre
s'imaginaient sans doute que leur dernière
venue. Cependant leur inquiétude commen
ner lorsqu'ils virent les soldats s'arrêter
sous la chaire.

L'officier parut vouloir monter dans ce
une porte légère placée devnat l'escalier,
fermée l'arrêta.

Il fit du doigt un signe au soldat qui se
plus près de lui. Le soldat leva la crosse d
un coup violent retentit dans l'église, la p
en pièces, et l'officier apparut dans la chai

Il tira de son habit un paquet de papiers
la, suspendit son chapeau au bras du cru
trouvait devant lui sur le bord de la chaire,
ça l'allocution suivante, qu'il accompagna
sauvages et exaltés:

—Habitants de la commune de Waldeghe
je me trompe, des esclaves ne peuvent con
noble langage des peuples libres! Hé bien,

bitants de la commune de Waldeghem, vous voyez ma personne une de vos vieilles connaissances; je celui qui, en ces lieux a porté avec vous les chaînes l'esclavage et de la stupidité sous le nom de Simon ulemans; mais aujourd'hui, allaité par le sein de la lime mère de l'univers, par le sein de la République nçaise, j'ai été trouvé digne, avec mille autres, d'al- comme apôtre de l'affranchissement, annoncer la rté aux peuples jusqu'aux confins les plus reculés la terre!

Lorsque le nom de Simon Meulemans vint frapper eille des villageois, tous levèrent les yeux en trem- nt; un cri étouffé d'angoisse échappa même à cer- ns d'entre eux. L'officier poursuivait:

—L'administration centrale du département des deux thes, comme il appert de l'écrit que je vous exhibe, chargé de faire exécuter à Waldeghem les lois et décrets de la République, et de punir sans miséricor- fût-ce même de la mort, ceux qui voudraient s'op- er à la volonté souveraine du peuple.

Bien qu'un franc républicain ne connaisse qu'une pa- e, le monde même; bien qu'il n'ait d'autre famille e l'humanité seule, je regretterais cependant de de- r recourir à la force dans le village où le hasard m'a t naître. C'est pourquoi habitants de Waldeghem, utez bien mes paroles, et élevez vos esprits appesan- à la hauteur des destinées auxquelles la généreuse publique française vous appelle par ma voix.

Jusqu'à ce jour, pas un rayon de lumière de raison pénétré dans vos coeurs; comme des brutes sans in- igence, vous avez croupi dans la fange de l'ignoran- et dans les ténèbres du fanatisme; comme un vil trou u, vous vous êtes laissé guider par la verge de fer despotisme; vous vous êtes laissé atteler à la char- e de l'esclavage, et, vils serfs que vous êtes, vous avez

baisé la main de ceux qui, dans leur égoïst
vous tenaient courbés dans la boue!

Ah! le jour est enfin venu! la lumière d
vous; accueillez-la de bonne volonté. Reni
sérables qui vous apprennent que le droit
donné de vous retenir dans une servitude ét
niez ceux qui, pour flatter leur propre orgue
faire leurs caprices, vous maintiennent dans
nelle enfance. Oui, rejetez tous les liens q
présent vous ont empêchés de partager ce s
sor dont la glorieuse République française a
signal, et qui bientôt portera l'humanité si
dans sa toute-puissance, elle prendra la pl
Dieu même avec le nom duquel on vous a
chassés au lit!...

Ces affreux blasphèmes tombaient comme
de foudre dans l'oreille des villageois. L'ex
terreur paraissait les avoir privés du sentime
istence; seulement à chaque nouveau blas
pouvait voir un frémissement général agite
La plupart, affaissés sur eux-mêmes, la tête
les mains, se fermaient les oreilles autant q
pour ne pas entendre ce langage qui leur pa
nir de l'enfer lui-même.

Ce ne fut que du côté de l'autel de StSéb
quelques murmures se firent entendre, mais
qui s'approcha de ce côté et jeta sur les je
réunis un menaçant regard, étouffa cette
protestation.

Aux dernières paroles de l'orateur le prêtre
bras au ciel. L'officier remarqua ce mouvem
ironiquement en indiquant l'autel par un g
soire, mais, sans interrompre sa harangue, il
en ces termes:

—Jurez haine et éternelle inimitié aux r
tyrans, aux barons et comtes, aux seigneurs

Devenez libres de coeur et d'âme! Alors seulement vous serez mûrs pour de plus hautes destinées, alors seulement vous serez dignes de prendre place au banquet des peuples, alors seulement vous deviendrez hommes, de brutes sans raison que vous êtes...

Oui, habitants de Waldeghem, je vous apporte la liberté. Choisissez l'esclavage avec la haine de la République française, ou la liberté, la grandeur et l'indépendance avec l'amitié du peuple français. Le choix est encore libre pour vous aujourd'hui: demain il sera trop tard!

L'orateur se tut un instant pour chercher dans ses papiers, puis reprit:

—C'en est assez pour cette fois; quiconque n'est pas aveuglé par le plus honteux fanatisme ou par la plus vile servitude me prêtera la main, à moi délégué du comité central, pour l'accomplissement de ma mission. Ecoutez-bien ce que je vais vous dire!

Aussi longtemps que le peuple de Waldeghem n'aura pas été appelé à exprimer sa volonté souveraine par l'élection d'une nouvelle municipalité, moi Simon Brutus, ci-devant Simon Meulemans, je réunirai en moi seul tout le pouvoir exécutif, et quiconque me résis...a, à moi envoyé de la République, sera immédiatement appréhendé et puni, selon la sentence qu'il me semblera bon de prononcer sur lui.

Et s'il arrivait qu'un soldat de la République fût blessé ou tué par quelqu'un, on fusillerait à l'instant le coupable et ses complices, et l'on brûlerait sa maison jusqu'aux fondements. Que s'il échappait à notre jus- ...vengeance, ses parents, ses frères et soeurs, tous ses proches demeureraient responsables de son crime.

Pour commencer par ce qui m'a été expressément prescrit par l'administration centrale, j'ordonne qu'avant que personne quitte l'église, il soit procédé à l'arrestation: premièrement, de tous les jeunes gens qui,

tombés à la conscription, se sont faits réfr
me de lâches poltrons; en second lieu, de
minique Torfs, prêtre et curé à Waldegh
refusé de prêter le serment de fidélité, et
été condamné à la déportation dans l'île d
nom de la République française, je somm
assistants d'aider à l'exécution de ces ordr
pour les récalcitrants d'être punis comme
dire... Maintenant à l'oeuvre! et attentio
git pas de rire; un républicain ne rit jan

Pendant la lecture de ces ordres, Bruno
vait auprès de l'autel de St-Sébastien,
ché avec précaution de chacun des conscri
encore et leur avait parlé mystérieusement.
s'en aperçut, ils s'étaient massés en grou
et tout frémissants, ils regardaient fixemen
priait encore agenouillé devant l'autel.

Simon Brutus ne voyant rien bouger dan
tourna vers ses hommes et renouvela ses or
çais. Il leur ordonna de procéder immé
l'arrestation du prêtre.

Quelques soldats quittèrent la porte de
se diriger vers l'autel; mais au même ins
remarquer quelque chose d'étrange auprès
St-Sébastien.

Une quarantaine d'hommes, Bruno en
rent lentement les marches de l'autel. Ils
ment pressés les uns contre les autres que c
si un impénétrable mur se fût placé devan

Sans proférer un mot et avec un calme
l'une des extrémités de cette troupe se po
petite porte latérale. Pendant ce temps B
tait le curé à s'enfuir; et comme le vieill
de quitter sa place et déclarait vouloir mo
le souleva de terre par force et l'entraîna.

…non Brutus, qui devina ce qui se passait sans qu'il …e voir, cria à ses soldats :

…Courez, courez ; au nom de la loi, arrêtez ces bri…s !

…ais avant que les soldats eussent pu atteindre l'au…es premiers paysans, avec une calme et froide ré…ion, avaient avancé leur poitrine contre les baïon…s qui masquaient la porte latérale, et soit que les …ts du dehors fussent surpris d'un pareil sang…, soit qu'ils ne pussent se résoudre à massacrer ces …mes sans défense, ils firent quelques pas en arriè… L'issue était libre ; les trente hommes, toujours si…eux et calmes, se trouvèrent tous ensemble dans le …tière et fermèrent aux soldats stupéfaits l'accès de …rte.

…udain parut Bruno, fuyant avec le curé qu'il avait …hé de l'autel !

…ors les soldats s'aperçurent de ce qui se passait ; …ues-uns tirèrent sur le prêtre et sur son compa… ; d'autres plongèrent leurs baïonnettes au milieu …villageois, tuèrent un jeune paysan, et en blessèrent

…ais tout cela s'était fait avec la vitesse de l'éclair, …ut aussi vite la foule enfermée dans l'église avait …é que la porte latérale était libre.

…e acclamation où la joie se mêlait à l'anxiété re… dans le temple ; hommes, femmes enfants, tous …récipitèrent en même temps d'un mouvement fé… vers l'autel, et s'engouffrèrent comme un torrent … la porte latérale. Les soldats et Simon Brutus …ême qui était accouru en entendant les coups de …, furent irrésistiblement poussés en avant par la …e qui, aveugle et sans conscience de la situation, …blait ne point prendre garde aux armes et ne pas …raindre.

…ientôt il n'y eut plus un être vivant dans l'église.

Dans le cimetière, Simon Brutus, le
était furieux de dépit et de rage, et n
fusiller le caporal chargé de garder la

Dans le lointain, on voyait encore fu
mes et quelques enfants; les hommes a
paru dans les bois.

On voyait aussi une troupe de soldat
sens autour d'une maison voisine de
chant à un petit bois de chênes. Ils che
qui avait disparu en cet endroit avec so

Enfin, lorsque ces perquisitions eu
longtemps, Simon Brutus envoya un
ses camarades.

Ils rapportèrent la chasuble, l'étole et
mais le prêtre lui-même ils ne l'avaient

L'officier, toujours armé de son pisto
de nouveau en menaces, éclata en violent
contre les soldats coupables et déplora
l'occasion de s'emparer du prêtre non as
conscrits réfractaires, fût manquée.

Mais sa colère diminua peu à peu. I

—Hé bien nous verrons si vous sau
malheur par plus de courage et de vig
hommes de bonne volonté! Qu'on aill
chariot, une couple de chevaux, quelqu
quelques sacs. Allez! que les autres m

Les quatre hommes désignés se diri
village; les autres entrèrent dans l'église

Une heure après, un chariot attelé de
se trouvait devant la grande porte du t
dats étaient occupés à entasser dans des
fourrer dans des sacs, pour les charger
voiture, les ostensoirs, les calices, les vas
liers, tous les objets en argent ou en a
qui par conséquent avaient une valeur

Quand cette opération fut terminée,

re un cierge à l'autel et apposa sur la grande por-
sur la porte latérale deux sceaux, au-dessus des-
il écrivit lui-même en flamand, avec un morceau
aie :

Vive la république française!
Défense d'ouvrir sous peine de mort.

eta le cierge à terre et dit à ses soldats :
u'on me suive avec le chariot ; nous allons à
auberge et nous nous reposerons un peu avant de
venger de la stupide audace de ces brigands.
quittèrent le cimetière et traversèrent une partie
lage, avant de prendre le chemin qui conduisait
ulin.
un être vivant ne se montra sur leur passage ;
dit que le lugubre cortège cheminait à travers
mense nécropole.

II

Vers la tombée de la nuit, Simon Br
avec une dizaine de ses hommes da
chambre de l'auberge de l'*Aigle*.

Les autres soldats s'étaient installés d
et du chemin même on pouvait entendr
chansons et leurs confuses exclamations

L'un d'eux, le fusil au bras, se promen
bas devant la porte de l'auberge; son v
rouge, et il était facile de voir qu'il cha
jambes; néanmoins il conservait une at
farouche, et regardait de tous les côté
gestes, comme s'il eût craint une surpri

En ce moment, un paysan apparut, s
conduisait au village. La sentinelle fixa
celants sur cet homme qui s'avançait à p
mena son fusil devant la poitrine comm
le chien et se préparer à faire feu.

Le villageois, qui marchait d'un air di
berge, ne paraissait, en tout cas, pouvoir
mauvais dessein; il était vieux et courbé
et marchait d'un pas aussi traînant et a
que s'il n'eût rien su de ce qui s'était
là à Waldeghem.

—*Qui vive?* lui cria la sentinelle.

Le vieillard ôta son bonnet, s'inclina
prises et salua le soldat avec toutes s
d'humilité.

—*Qui vive?* cria-il une seconde fois.

e suis un bon camarade, répondit le villageois en çant toujours d'un pas tardif vers l'*Aigle.*

soldat grommela entre ses dents, mais il laissa nt le vieux paysan s'approcher. Lorsque celui-lut passer pour entrer dans l'auberge, la senti-'arrêta, leva sa blouse et le tâta sur tout le corps; ne découvrant rien qui pût donner lieu à soup-l jeta un long éclat de rire en voyant la mine sin- et les gestes embarrassés du paysan, et il le dans l'auberge en disant:

asse, passe, imbécile, tu ferais rire une sentinelle république française.

paysan entra dans l'auberge, demanda une pinte re, alla s'asseoir auprès du foyer et chargea sa vec autant d'indifférence apparente que s'il eût nu à la famille du meunier.

Cuylen prit les pincettes et se mit à arranger le se penchant pour ce travail, il approcha sa tête du vieux paysan, et lui demanda à voix basse:

an, notre curé est-il parti et sauvé?

rfaitement! murmura l'autre.

Bruno? C'est contre lui qu'on est le plus monté.

rfaitement!

aes posa les pincettes contre la cheminée et s'é- du villageois.

la grande salle voisine où Simon Brutus se t avec ses compagnons, il régnait beaucoup plus e que dans la grange. A certains signes dis- que portait l'habit des soldats assis autour grande table, on pouvait voir que Simon Brutus admis auprès de lui que les chefs, y compris poraux.

le sol, le long du mur, étaient étendues quelques . mêlées de bottes de paille; aux murailles t suspendus des fusils, des sabres et des gibernes. on Brutus, un bonnet rouge sur la tête, était as-

sis au haut bout de la table; il avait de
pier et des plumes, et paraissait écrire.

Les autres, attablés devant un énorm
de la bière d'orge dans des pintes de
fois qu'ils remplissaient leur pinte à
versaient. d'une bouteille ordinaire, un
vie. Bien qu'il parût à leurs murmu
vaient encore cette boisson fade et ma
vait lire sur leurs faces empourprées et
égarés qu'ils avaient déjà mis à sec pl
bière et plus d'une bouteille d'eau-de-vi

On n'entendait naturellement que le
l'exception de Simon Brutus, tous les
des étrangers et ne comprenaient pas
mand.

En ce moment un sergent disait en s
Simon Brutus:

—Ah çà, citoyen commissaire, tu av
pays natal est un maudit pays, qui n'est
a recevoir une colonie de mendiants f
ment! nous arrivons ici pour délivrer
claves de ses tyrans; nous leur apporto
nous nous sacrifions pour leur donner l
et pour récompense ils nous remplisser
pommes de terre et de lait caillé! Croi
les soldats de la République française
ou la jaunisse? Ce stupide aubergiste r
ne savait rien de notre arrivée... ma
yen commissaire? Toi qui connais la la
sérable pays, tu veilleras sans doute à
dats de la République française ne soi
de s'aller coucher comme des enfants, a
de bouillie dans le ventre?

—J'y songeais précisément, répondit
en souriant, mais il est déjà tard; il n'
cher dans le village...

h bien, fais des *bons*, dit un autre, et si l'auber-
e marche pas droit, le plat de mon sabre lui ap-
a à le faire.

'est là la moindre chose, reprit Simon Brutus; il
ue nos hommes aient à manger aussi, et ej pense
expédieraient bien une couple de moutons; mais
tuera et les préparera?

'est-ce que cela? s'écria un caporal. Le vieux
Scévola, qui est là-bas dans la grange, a été
r dans le temps. En deux heures, il aurait abat-
les animaux du village; mais avec ta permission,
commissaire, je ne crois pas qu'à l'exception
béciles qui l'habitent il puisse y avoir beaucoup
il dans ce chien de pays.

nous, mangerons-nous quelques poulets? de-
Simon Brutus.

jambon ne serait pas mauvais non plus, re-
le sergent.

y a-t-il pas de cochons de lait dans cette com-
demanda un autre.

st bien, dit Simon Brutus, je vais soigner cela.
caporal, appelle l'aubergiste.

es soldats présents se leva, ouvrit la porte de la
revint avec le meunier.

Cuylen s'arrêta muet sur le seuil, le bonnet de
la main, et avec la physionomie niaise d'un

n Brutus qui, sur ces entrefaites, avait encore
elques lignes, prit deux morceaux de papier sur
et demanda au baes:

citoyen Verloons vit-il encore?

fermier Claes, voulez-vous dire? Oui, il vit en-
onsieur le commissaire.

onsieur, monsieur! s'écria l'officier avec une vi-
ation, que je n'entende plus ce mot d'escla-

ves! Nous sommes tous *citouyens*
française.

—Je voulais dire qu'il vit encore,
le baes.

—A-t-il encore des moutons?

—Hier, il en avait encore au moins
sieur le *chitouyen*..

—Encore! s'écria Simon Brutus
poing sur la table, si fort que le b
ment peur et se prit à trembler visib

—Avec ta permission, citoyen com
cet imbécile? demanda un sergent.

—Il a l'audace ou plutôt la bêtis
monsieur, moi commissaire de l'admin

Le sergent alla au mur, tira son gra
reau, vint se placer à côté du baes et

—Citoyen commissaire, fais-lui un
dans son baragouin du diable, que j
sabre sur la nuque à chaque *monsoe*
core de sa bouche.

—Non, non, va t'asseoir, citoyen
cier; le souper est, pour le moment,

Et se tournant vers le baes, il di

—Ecoute ce qu'il y a sur ce papi

"Le citoyen Verloons est requis
livrer deux moutons pour le service
française.

"Le fondé de pouvoir du

Simon Brutus

—Comprends-tu cela?

—Oui, mon... certainement, *chit*

—Nous procureras-tu ces moutons

—Pour quand, *chitoyen?*

—Tout de suite, à l'instant même
mangés ce soir

demanderai à Jean du notaire qu'il aille les
r.

oi? qui? Jean du notaire? Le fou Jean? vit-il

n'est pas mort du coup que vous lui avez don-
la tête il y a cinq ou six ans, monsieur,—non,
itoyen, veux-je dire,—car il est assis dans l'au-
mbre à fumer sa pipe auprès du feu.
mment ose-t-il venir à l'*Aigle?* C'est peut-être
n.

es porta le doigt à son front et répondit avec
ire:

pauvre homme est innocent: il ne sait ce qu'il

t bien, dit l'officier; je désire que toi-même,
rd, tu ailles chercher les moutons. Voici en-
on de réquisition pour quatre poulets; tu peux
toi-même.

chitoyen, balbutia le baes, mais les *chitouyens*
occupés là-bas dans la grange à plumer mes
le coq avec.

ce cas, cherche-les où tu pourras les trouver il
faut. Va, et attention à toi.
s fit un demi-tour de conversion et sortit de la

Brutus tomba pendant quelque temps dans
onde méditation, le regard immobile et fixé sur

araît que le citoyen commissaire est distrait,
un sergent, tandis qu'il remplissait toutes les
ajoutait à chacune une bonne rasade d'eau-
Comme nous ne savons pas ce que l'hôte lui a
son infernal jargon, ce n'est du moins pas un
ur nous laisser dessécher le gosier. A la santé
publique française!
arades, dit Simon Brutus, il m'est arrivé ici

il y a cinq ans une étrange aventure
relle, dans une lutte avec de lâches fa
par mégarde avec un pot de grès la t
mestique idiot; je m'échappai la nuit
courus à Paris mettre mon sang et m
vice de la république française. Eh
la chambre voisine un homme qui f
au coin du feu... Qui croyez-vous qu

Tous le regardèrent avec curiosité,
répondit:

—C'est le domestique même que je
Et je vous avoue, citoyens camarades
plaisir d'apprendre qu'il s'était guér
nocent dans l'affaire. C'est tout aut
à un suppôt des tyrans la punition q
casser la tête à un pauvre diable à de

—Sans doute, sans doute, tu as r
les autres; un républicain ne verse
cent.

—Si nous offrions une pinte de b
ressuscité? demanda un caporal. J
voir.

—Va l'appeler, dit l'officier. Il
auprès du feu.

Un instant après, le caporal amen
personnage demandé.

Jean, le vieux domestique du nota
voûté que d'habitude, et il n'eût pas
bât beaucoup plus pour pouvoir to
des mains. Il ne paraissait nulleme
rit d'un air aussi ouvert que s'il co
depuis longtemps. Il tenait son bo
s'inclinait et saluait à profusion de to

—Bonjour, Simon Meulemans!
beau! je suis charmé de vous revoi
Bonjour, soldats, bonjour tout le m

Brutus et ses compagnons poussèrent un long rire. Entre temps le domestique prit une chai-t, aspira quelques bouffées de sa petite pipe, et

c votre permission, Simon! j'aime autant être debout... Qu'y a-t-il à votre service?
l'air encore plus stupide que les autres, mur-soldat, mais c'est un bon diable pourtant.
ez-moi lui parler, dit l'officier, il faut que je nde quelque chose... Jean, approche-toi un oi... Bien, bien, c'est assez près... Tu as e été bien irrité contre moi?
mal au commencement, oui, oui, Simon; mais 'ai été guéri, je me suis dit: cela vient de la e qu'on vend au *Lion*,—et puis j'ai oublié Un mauvais coup est bien vite donné; et, que je suis, je regarde parfois trop souvent ond d'une pinte... Un cheval, ça ne vas pas , mais les hommes, c'est leur défaut à eux...
it-il donc qui te fait rire ainsi, citoyen com-demanda le sergent.
h, répondit Simon, il assure que les chevaux as au cabaret.
vécu soixante ans pour faire cette découver-i en fais mon compliment! dit le sergent d'un r.

z-moi causer avec lui, dit Simon Brutus en pant, et ne me troublez pas, je vous en prie. prendra peut-être des choses qui peuvent nous ... Jean, demeures-tu encore chez le no-

doute, Simon; où irais-je demeurer ailleurs? p vieux et trop cassé pour travailler encore

mment va Bruno? Il est tombé à la conscrip-ce pas?

Le domestique hocha affirmativeme

—Et il s'est enfui sans doute?

Même réponse à cette question.

—Où est-il maintenant?

—Ah! son père lui-même n'en sait vé avec le curé. Le berger du ferm qu'il avait vu passer une voiture à de gué, mais si vite que l'eau sautait p jusque dans la prairie.

Cette nouvelle déplut à l'officier; de dépit lui parcourut le corps, et il à ses compagnons:

—Voyez-vous bien? Le curé et le gands se sont enfuis dans une voi beau chercher demain matin: les oi volés, le nid est vide. Caporal Hor de ta négligence.

—Bah, bah, remarqua un sergen tout de m.ne pas échapper à la ve publique française: le monde est tro

Simon Brutus demeura un instant vant lui, puis adressa de nouveau la tique qui continuait toujours de fum

—Et comment va Geneviève?

—Elle est belle comme une image coquette, un peu fière, mais du r femme.

—N'est-elle pas encore mariée?

—Elle devait se marier dans six trat est signé. Mais voilà le mariag que vous vous en alliez, vous autres.

—Et avec qui doit-elle se marier?

—Allons donc, quelle question! Vo bien que moi? Avec quel autre se ma mon jeune maître Bruno?—à moins ne veniez encore vous mettre à l'enc

Brutus, en proie à une profonde préoccupa-
it laissé tomber sa tête; il semblait ému et

u dis qu'elle est encore aussi belle que lorsque
village?

belle, beaucoup plus belle; alors ce n'était
fant, aujourd'hui c'est une femme comme une

timent étrange s'éleva dans le coeur de Simon;
x souvenirs des jours d'autrefois passèrent ra-
dans son âme; il était profondément ému, et
main sur son front comme pour chasser les
i l'assaillaient, pour comprimer les mouve-
sionnés qui l'agitaient.

il hocha la tête, sourit amèrement, saisit sa
endit au domestique, et dit:

, bois, et à ta santé!

, à notre santé à tous! dit le domestique, et il
artie de la bière, après quoi il reposa la pinte
le et, en faisant d'étranges grimaces, dit mys-
ent à l'officier:

Simon, mon garçon, il y a du genièvre dans

d'autant plus fort, Jean. Bois toujours,
eut pas te faire de mal. Maintenant, retour-
et dis qu'on te donne un pot de bière pour
te.

i, Simon, grand merci! dit le domestique qui
la chambre en prodiguant des salutations
son entrée.

Brutus, comme poursuivi par un cuisant sou-
de sa pinte sur la table, se leva brusquement
:

aysan a raison: cette bière est une boisson de
me brûle le gosier comme du feu. Je veux
uand il viendrait de l'enfer.

—Bien dit, répondit le sergent
trouver? Au presbytère il n'y a rien
sans ont tout enlevé... Notre hôte
vin... mais demain j' n déterrerai
tez-y.

—Il est facile de trouver du vin
il faudrait l'aller chercher au vi
qui se moqueraient d'un *bon* ou d
ne voyaient briller des sabres à
trop fatigués, et il st trop tard.

—Laissez-moi faire, s'écria le
l'hôte me donne un panier, et si j
plein de bouteilles, dites que depu
changé en âne ou que j'ai la cerve
yen commissaire, combien un homm
il porter de bouteilles?

—Vingt... ce serait assez...

—Eh bien, fais un bon pour vi

Simon Brutus prit la plume e
mandé.

Le caporal se leva pour aller pre
il chancela ou fit un faux pas, car
sur la table.

—Ah çà, citoyen Horace, dit le
paraît que la boisson de chien c
dans les jambes.

—Quelle idée as-tu là? répond
sant ses longues moustaches; ces
aussi l'air de ne pas s'entendre b
cains; elles étendent leurs pattes
quoi s'y casser le cou.... Mais,
trouverai-je la maison où l'on peu

—Voici! dit Simon Brutus en
écrit; c'est chez le notaire. Je t
le domestique même du notaire.

vers la porte, appela le vieillard et lui deman-
entrée dans la chambre.
ton maître a toujours beaucoup de vin dans

le sais pas trop, Simon, mais je crois bien

tu rendre un service à la République?
uoi pas? autant à la République qu'à un

is ce caporal au village, dans la maison de
; il va y prendre vingt bouteilles de vin...
stique frissonna à cet ordre et parut anéan-

-tu que le notaire ne refuse le vin?
n! répondit le domestique encore tout trou-
Simon, ce camarade-là qu'il me faut con-
ir si méchant...
e fera pas de mal; c'est un brave garçon.
râce de Dieu donc!
caporal par la manche, le tira vers la porte
bre en lui disant.
camarade, je vous montrerai le chemin.
eux quittèrent l'auberge et s'acheminèrent
age en suivant la chaussée de terre.
presque nuit. Dans les chemins ouverts on
core y voir passablement, mais dans les tail-
res étaient déjà épaisses et impénétrables.
ral grommelait ou se parlait à lui-même;
comme Jean ne le comprenait pas, le soldat
tôt. Ils continuèrent à marcher en silence.
s eurent fait deux cents pas environ dans le
menait au village. Jean prit un autre che-
eu plus loin encore il traversa un taillis et
caporal murmurant qu'un sentier courait
arbrisseaux. Ils atteignirent à des prairies
arécageuses et y marchèrent pendant quelque

temps jusqu'à ce qu'ils rencontras
terrain boisé, et poursuivirent leur
ruisseau.

Ils allaient ainsi par toutes sort
sentiers, à travers de hauts taillis,
prairies, sans arriver au village.

Ce voyage durait déjà depuis un
et cela commençait à fatiguer le c
que, dans l'obscurité, il faisait à
faux pas ou trébuchait dans les in
Déjà à plusieurs reprises il avait
mots, son mécontentement de cett
menade, lorsqu'en voyant de nouve
dresser devant lui il entra en ple
domestique. Celui-ci parut s'en én
signa du doigt le bois, et dit:

—Par là... toujours, l'église, le

Mais le caporal le saisit au collet,

—Maudit paysan d'enfer, tu as
les caporaux de la République fra
droit au village ou je te tue!

—Comprends pas... niks de f
vieux domestique.

—Mais comment est-il possible
ignore la langue française! dit le
pir de découragement.

Il poussa le paysan en avant et

Tout à coup, au milieu du boi
dans une fosse profonde.

Le domestique, qui avait sauté
trouvait sur l'autre bord, lui cria:

—Hé! faites attention, camarade

Après avoir pataugé pendant qu
poral sortit du bourbier; il tira s
en l'air en tempêtant et songeait

pauvre domestique. Toutefois il s'arrêta dans
itude, et dit d'un ton irrité:

! le fils de Satan, il est parti! Il m'a égaré! Je
perai bien demain, et si je ne le fends pas en
morceaux, ce sera en baucoup plus!... Cama-
toyen! Bah! oui, pas plus de citoyen que sur
n! Que faire maintenant? Cela va de soi; re-
là d'où je viens. Je suis trempé, et il faut que
se encor une fois ce diable de fossé...

endit [illegible] effet dans le fossé, gagna l'autre bord,
pas [illegible] chancelant, s'engagea dans
ar [illegible] nait de suivre un instant
[illegible] e
[illegible] ait de grommeler, de se
[illegible] en imprécations; plus d'une
ore [illegible] contre des obstacles de toute
mba [illegible] ou des fossés, jusqu'à ce
enfin [illegible] dans le lointain une petite lu-

Ah! s'écria-t-il, une lumière dans cet affreux pays
ges! Ces gens-là vont me conduire chez le
je leur mets la main au collet et le sabre dans
, et je les fais marcher jusqu'à ce que je sois
ois être.

ança, à travers champs, vers une métairie iso-
ière la fenêtre de laquelle scintillait la petite

es entrefaites, Jean le domestique avait couru
ge par un autre chemin, et déjà il frappait à la
son maître.

quelques questions faites de l'intérieur pour
que c'était bien lui et que personne ne l'ac-
nait, on tira les verroux avec précaution, et,
rant à peine la porte, on le laissa entrer.

otaire était assis à une table avec sa femme et
Bruno. Le domestique dit en toute hâte.

—Vite, Bruno, cachez-vous. Un sans-culo
chercher du vin ici. Afin de pouvoir vous a
l'ai conduit derrière le Moerbosch dans le rui
n'en arrivera pas moins; ces gens-là ne se la
rêter par rien. Je ne puis rester ici non plu
tuerait, bien sûr... Vite, sauvez-vous... Je co
me cacher dans l'Elsbosch.

Bruno s'approcha de sa mère toute trembla
brassa tendrement, serra la main à son père
rut avec le domestique.

Le notaire alla verrouiller la porte, revint
auprès de sa femme, et dit en soupirant:

—Ne t'émeus pas tant, Maria; c'est du vi
veulent; je leur donnerai tout ce qu'ils d
Bruno est caché; ce soldat seul ne peut veni
prendre, et d'ailleurs il ne le découvrirait pa
ne peux demeurer ici, toi, Maria; va là-haut et
rien; si je donne au soldat le vin qu'il vient
il sera satisfait. Cela n'ira pas au-delà de quel
mots et d'un peu de bruit qui ne doivent pas
ter.

La femme ne répondit pas et demeura assis
appuyée dans les mains.

—Si tu ne veux pas encore aller dans ta
Maria, reste un instant; mais dès qu'on frap
tire-toi du moins sans tarder.

Bien que le notaire s'efforçât de consoler s
lui aussi n'était pas sans inquiétude.

Tous deux n'échangèrent plus que de rare
en attendant le soldat annoncé.

Déjà il s'était écoulé un certain temps, et
mençaient à espérer que la visite redoutée n'a
lieu, lorsqu'un coup pesant frappé à la porte e
d'un sabre les fit bondir.

La femme, toute tremblante, monta rapider
calier.

e notaire s'approcha de la porte, et demanda en çais:

—Qui est là?

—Caporal de la République française, répondit-on.

e notaire tira les verroux et ouvrit la porte.

n soldat, le sabre au poing, s'élança dans l'intérieur, brandissant son arme au-dessus de sa tête, courut autour de la chambre sans faire attention au note.

—Où est le scélérat? cria-t-il... que je le fende en x, le traître! Quoi! conduire à une lieue de son che- un soldat de la République française... le faire ber dans un fossé d'eau puante! Où est-il le scélé- le brigand?

—Que désirez-vous, monsieur? demanda le notaire ublé.

—Monsieur! monsieur! s'écria le caporal; si tu ne x pas faire connaissance avec mon sabre, appelle-moi oyen, comme il convient à des hommes libres.

—Eh bien, citoyen, puis-je savoir ce que vous dési-? Je suis à votre service.

—Celui-ci du moins parle français, murmura le sol- en regardant toujours autour de lui, les yeux écar-llés, les dents serrées, comme s'il voulait dévorer lqu'un.

Enfin il se tourna vers le notaire et reprit:

—Ce que je désire? je veux savoir où est ton domes-ue, un scélérat qui marche comme une tortue, égare gens dans les bois et veut apprendre à nager aux lats de la République française... Où est-il? parle ! mon sang bout; il faut que je le tue; pas de grâce r lui!

—Le domestique n'est pas ici, répondit le notaire, il pris la fuite à la sortie de l'église. Je ne l'ai pas en-e vu depuis ce matin.

—Ah! si tu osais me tromper! s'écria le soldat en

brandissant son sabre, je pourrais me s
taines lois de la République rendent
ponsables des méfaits de leurs dom
fais attention!

—La recherche de mon domestique
cause de votre venue?

—T'imagines-tu, citoyen, qu'un sol
blique française irait perdre son temp
une pareille canaille? Non, non, je vi
tre chose. Tu as sans doute du vin da

—En effet, citoyen, répondit le nota

—Beaucoup?

—Assez, je pense.

Le caporal plongea la main dans sa
quelque temps en vain, et dit ensuite:

—J'avais un bon de réquisition; n
au fond de l'eau. Si tu revois encore
en vie, il sait où est le billet et peut l'

—Un bon de réquisition n'est nulle
remarqua le notaire; si c'est du vin qu
vous en donnerai. k

Ces paroles, dites d'un ton calme et
rent apaiser le caporal; il remit son sab
reau, saisit la main du notaire, la secou
et dit:

—Tu as l'air d'un brave homme; e
français; il y a du moins moyen de no
lons, donne-moi une vingtaine de boute
bon, bien entendu, et qui ait de la b
France... et tout sera dit! Tu vois bi
blicains ne sont pas si terribles qu'on
espèce de lions apprivoisés qui ne mor
on les vexe...

Cependant le notaire avait pris la l
posait à quitter la chambre. S'aperceva

le suivre, il l'arrêta en lui disant:
te ici, citoyen; j'irai te chercher le vin.
us sommes bons amis, répondit le soldat, et j'ai confiance en ta bonne volonté; mais que cela te u non, citoyen, je te suis comme ton ombre jusque je voie et palpe les bouteilles... Tu com- je ne tiens pas à rester seul jusqu'à demain e maison abandonnée.
t, suivez-moi: je voulais vous épargner cette

—Brave homme, vraiment! marmotta le soldat en ant à la cave à la suite du notaire.
é au bas, le soldat jeta des regards étonnés au- la cave, et dit au notaire en riant et en lui t sur l'épaule:
—Tu es notaire, je crois?
effet.
parierais, citoyen notaire, que tu as porté les dans le temps.
mais, citoyen.
—On le dirait pourtant. Ces bouteilles-là me pa- connaître crânement leur exercice; on les pren- n vérité pour des bataillons en ordre de bataille. qui sont couchées là-bas dans le coin sont les Au- s; ils sont morts... Mais, dis-moi un peu com- 'appellent toutes ces troupes, pour que je puisse

otaire se prêta avec un sang-froid parfait à tou- plaisanteries du caporal, et lui indiqua succes- t les divers tonneaux. Le premier qu'il lui renfermait du vin du Rhin.
! vin d'Allemand! s'écria le caporal... du pe- !
—Voici quelques bouteilles de vin d'Espagne.
iqueur d'apothicaire! c'est bon pour des mala- murmura le soldat.

—Celles-ci sont des bouteilles de
—Ah! bon! nous approchons de
—Du vin de Tours, du vin blanc
—Bon pour les enfants et les fem
—La plus grande pièce contient
naire...

—Nous y sommes. Et le bourgog
—Le voilà à côté.

Le caporal s'approcha de ce compar
bouteille, saisit un tire-bouchon sur le
depuis quelque temps déjà, et reprit:

—Ah çà, citoyen notaire, je vais t
velles. Tu vois en ma personne un
de Tonnerre, où le vin de Bourgogne
boisson des dieux...

En disant ces mots, il déboucha la
versa au moins la moitié dans la bouc
instant haleine, remua les lèvres pou
le vin, tout en marmottant de temps e
très bon... excellent!" et vida la b
fond.

—Cela fait du bien, dit-il; cette n
vait gelé; ce coup de bon vin me réch

Déjà auparavant le notaire avait re
une certaine inquiétude, que le sold
moins pris de boisson. Mais en le vo
seul coup une bouteille de fort bourg
trembler, dans la conviction qu'il sera
fait ivre. C'est pourquoi il s'empressa
nier et demanda:

—Eh bien, citoyen, est-ce du borde
gogne que vous souhaitez?

—Moitié de chacun! répondit l'autr

—Vous avez dit vingt bouteilles?

—Vingt et une, citoyen! une pour
teur.

n instant les bouteilles furent installées dans le
Le notaire donna la lumière au caporal et por-
-même le panier jusqu'en haut, où il le tendit
oral en disant:

oilà. Je vous souhaite que cela vous fasse du

le caporal s'assit sur une chaise auprès de la
tirant une bouteille du panier:

veux me reposer un peu, dit-il, je suis fatigué.
ne pas m'ennuyer je vais toujours entamer la
e du porteur... Je boirai le reste en route.

otaire s'aperçut avec effroi que les yeux du sol-
llumaient et que sa langue ne se mouvait plus
nt:

oyen, dit le pauvre homme tout inquiet, j'ai
comme un ami à votre désir...

s doute, sans doute, citoyen notaire! balbutia

bien, rendez-moi un service aussi, comme ami!

t ce que tu voudras.

suis aussi très fatigué et j'irais volontiers me
vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez me
e de gagner mon lit...

veux dire que je devrais m'en aller? ah, oui!
ment, je m'en vais tout de suite.

e leva pas pourtant, et son regard s'arrêta fixe-
r la table comme s'il était en proie à une sé-
réoccupation.

taire, s'imaginant qu'il avait envie de s'endor-
dit, après un certain temps, en élevant la voix:

yen, vos camarades s'inquièteront de votre
absence. Ne vaudrait-il pas mieux les rejoin-

poral releva la tête avec un sourire étrange.

oyen notaire, tu as certainement de l'argent?
-t-il.

—De l'argent? répéta le notaire é
—Oui, oui, tu dois avoir de l'argen
toujours de l'argent...

—Mais pourquoi demandez-vous ce
j'aurais de l'argent, je ne le donner
sans réquisition légale...

—Donner, donner! grommela le
donc qu'un soldat de la République
de ton argent? T'imagines-tu que
mendiants ou des voleurs?

—Oh! pas le moins du monde, ré
je suis loin de croire cela...

—Je veux dire autre chose! dit l
terrompant brusquement, en relevan
et en jetant sur le notaire un men
en était autrement nous ne demeur
amis, et...

—Pensez donc à vos camarades,
ront qu'il vous est arrivé malheur.

Mais le caporal ne parut pas ente
vation; il ôta son chapeau et le ten
disant:

—Il ne pèse pas plus qu'un autre
pas? Pourtant, tu le croiras ou non,
ques milliers de livres...

Le notaire ne répondit pas.

—Voici l'affaire, dit le caporal e
chapeau d'où il tira un paquet passa
éparpilla ensuite sur la table tout un
piers imprimés, et poursuivit d'une v

—Vois-tu çà, citoyen notaire, c'est
République française: mais dans ce pa
sauvages on ne veut pas de la monnai
et c'est comme si je ne possédais pas
tant c'est un butin honorablement gag
dans un couvent... Eh bien, si tu veu

au bout tu me donneras de l'or en échange de

—Mais je n'ai pas d'or! balbutia le notaire dans la grande consternation.

caporal se leva brusquement; il avait peine à ir debout et chancelait sur ses jambes.

—Ah çà, citoyen notaire, s'écria-t-il, si tu crois met- dans un serviteur de la République française, tu mpes joliment! Tu n'as pas d'or? à d'autres de contes...

—Non, dit le notaire en soupirant, en vérité je n'ai or.

—Eh bien je veux te montrer que je ne suis pas chi- de mon caractère. Tu n'as pas d'or! alors don- de l'argent, je m'en arrangerai.

notaire tremblant regarda le parquet.

—Pour quelques misérables milliers de livres! mur- le soldat.

—Mais, citoyen, dit le notaire, le papier-monnaie ne s. A Paris même, on n'en donne plus dix pour .

—Erreur! dit l'autre d'un ton railleur; c'est une ration d'aristocrates! L'argent de la République t perdre sa valeur!

—Eussé-je l'argent pour vous le donner, vous ne ez porter une pareille somme.

C'est là le moins, citoyen notaire; au besoin je te i cinq ou six bouteilles de vin...

Un instant de silence suivit ces paroles; le caporal ait entrer en grande colère et tenait ses yeux avec une irritation croissante sur le notaire; ce- assis et la tête penchée dans les mains, semblait re avec résignation ce qui allait s'ensuivre.

t à coup le soldat chancelant fit un pas en avant, le notaire au collet, et le secouant avec violence, ria:

—Ah! tu t'endors! c'est ainsi q
citoyen Horace... je vais t'appren
te! tu ne vaux pas mieux que tou
fanatiques... Allons, vite! donne-
ce papier, ou...

En cet instant apparut derrière
nêtre, du côté du jardin, une tête h
jeter dans la chambre un regard e

—Là, parleras-tu? s'écria le s
presque le notaire de sa chaise.

La tête pâlit derrière la fenêtre
retourné il eut à coup sûr cru voir

—Faites de moi ce que vous vo
avec un soupir de résignation; je
votre injuste demande...

—Comment? qu'est-ce? tu ne m
gent? vociféra le caporal. Tron...

Il tira son sabre, jeta le notaire
une brutale violence, lui appuya u
trine et cria:

—Eh bien donneras-tu de l'argen
Vite, vite! ou tu est mort!

Il leva son sabre plus haut et al
fortuné notaire, mais au même inst
rière s'ouvrit brusquement. Un cr
se fit entendre; un jeune homme,
sés, s'élança dans la chambre, soule
ceau de bois et en frappa si rudeme
nuque qu'il tomba en avant en po
étouffée et demeura sans mouveme

Le jeune homme arracha le corps
son père, releva celui-ci, considéra
gard rapide, lui tâta les membres, e
un rocher eût cessé de peser sur son

—Ah, mon père, vous n'êtes pas
Dieu qui m'a inspiré de quitter ma

notaire était tombé sur une chaise presque sans ssance; il paraissait rester indifférent aux caresson fils et tenait son regard opiniâtrement fi soldat. Quand sa poitrine fut un peu moins , il montra tout frémissant le plancher et d :

uno, malheureux enfant, qu'as-tu fait?

tte apostrophe, le jeune homme se tourna pour mière fois vers le corps immobile. Il leva les au ciel, se mit à trembler de tous ses membres si une soudaine convulsion l'eût saisi, et deainsi quelque temps, murmurant en lui-même ne indicible angoisse:

oi! moi! avoir tué un homme? Dieu! mais non, mpossible... non, non, ce n'est pas vrai...

e pencha vers le corps, le souleva, et le traîna sur une chaise. Le corps s'y affaissa inerte et rce.

o ouvrit les habits du soldat, frictionna son glacé et lui pressa les mains comme s'il eût voulu sortir d'un évanouissement.

—on père, s'écria-t-il d'une voix déchirante allez ite chercher le flacon dans la chambre de ma .. vite, oh vite!...

notaire, tout à fait sans conscience de ce qu'il faibéit machinalement, et sortit de la chambre pour r l'escalier. Mais là l'attendait un spectacle qui ua plus profondément encore.

femme gisait étendue dans le corridor; au-dessus tête, sur l'escalier, brûlait la lampe qu'elle y avait . Assurément la pauvre femme avait entendu et is les paroles du soldat, et, longtemps sans doute la fatale issue de la scène, elle avait succombé l'anxiété et s'était évanouie.

s cri d'angoisse, sans plainte le notaire releva sa et l'assit contre le mur du corridor. Il s'assura

que ce n'était qu'une faiblesse, rede
la porte de derrière et siffla sur un
perçant écho en retentit au loin dan
Il entendit Bruno qui criait: de l'e
Il regagna néanmoins l'escalier e
hâte à l'étage supérieur d'où il revi
Sans plus prêter attention aux lamen
de détresse de Bruno, il demeura aupr
s'efforça de la faire sortir de son éva
Le vieux domestique Jean qui, du
te, avait entendu le sifflet connu de
peu d'instants après, dans la maison e
lorsqu'il surprit Bruno tenant dans
français.

—Bruno, Bruno, que se passe-t-il
Le caporal que j'ai conduit dans le r
res, Bruno!

—O Jean, cher Jean, s'écria le jeu
va chercher de l'eau, du vinaigre, l
chambre de ma mère! Pourvu qu'il en
Dieu, mon Dieu!

—Voyons un peu, Bruno: qu'a do
est-il ivre ou évanoui?

Il prit la main du coldat et l'insp
d'oeil rapide; mais il la laissa retombe
cria en reculant tout effrayé.

—Bruno, laissez tomber; c'est un
mort!

—Mort, mort! hurla le jeune hom
glisser le cadavre à bas de ses genoux
répéta-t-il de nouveau avec une inexp
et il cacha son visage dans ses deux ma

—Que signifie donc tout cela, Bru
domestique. Je vois là du vin, une bou
Est-il mort d'ivresse?

—Il voulait tuer mon père! dit Bru

h bien?

l'ai tué...

domestique resta quelque temps muet, comme s'il é subitement pétrifié. La vue des larmes abon- qui coulaient à travers les mains de Bruno sur es firent sortir le vieillard de ses pénibles ré- s. Il dit avec une sang-froid apparent :

llons, Bruno, calmez-vous. Ce que vous avez ous deviez le faire. Mieux vaut que le Français rdu la vie que votre père... Mais savez-vous ce y a de pire en tout ceci? Les soldats qui sont à s'apercevront que leur camarade leur manque, et ûr ils viendront à sa recherche dès cette nuit. Ils que c'est ici qu'il devait venir prendre du vin....

recevant pas de réponse, le domestique alla s'a- iller auprès du cadavre, posa la lampe à terre, npla attentivement le visage inanimé du caporal, 'oreille sur sa poitrine, écouta un instant et se

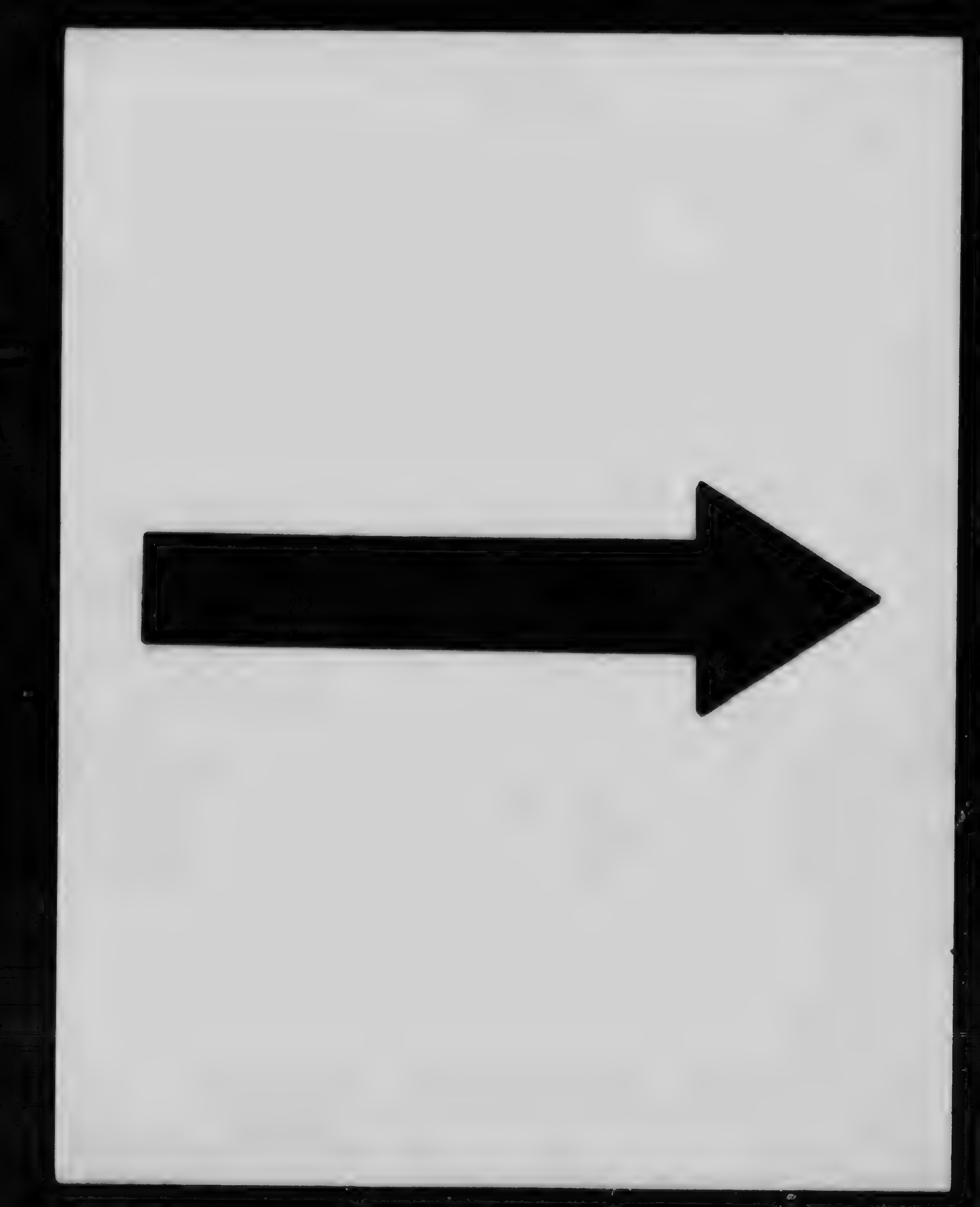
s il s'approcha de son jeune maître, et lui dit accablement :

Bruno, il faut vous arracher à votre désespoir. Ce re doit disparaître immédiatement; il y va de la vos parents et de la vôtre. Si les soldats sor- de l'*Aigle* maintenant pour venir ici, nous n'au- pas le temps de cacher leur camarade mort.

uno laissa tomber les mains de devant ses yeux et npla, avec une affreuse fixité, le cadavre qui gi- ses pieds, étendu sur le dos, et qui, mieux éclairé moment, semblait montrer à son meurtrier son pâle et décoloré.

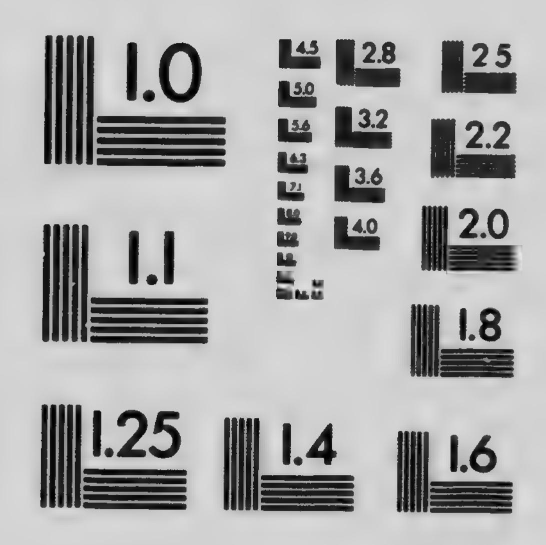
si d'un horrible frisson et absorbé dans la contem- on de la mort, le jeune homme semblait avoir ou- e pressant appel du domestique.

ut à coup un certain bruit retentit, bruit pareil à



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





celui de lointaines voix d'hommes qui s
tendre au-delà du village.

—Ah! Bruno, Bruno, dit le domestic
suppliante, les voilà qui viennent! Vit
votre père, sauvez la vie à votre mère!

—Que faut-il que je fasse? demanda
me en arrêtant sur Jean le regard d'un

—Prenez le cadavre par les épaules;
haut!... Maintenant, suivez-moi!

Bruno obéit sans savoir ce qu'il faisait,
mestique à emporter le cadavre par la
rière. Le jeune homme, consterné, trébu
pas dans l'obscurité comme un homme i

Au bout du jardin, dans un coin reti
un puits profond qui recevait toutes l
maison et des écuries; cet endroit était n
côtés par un épais massif de sureau et d'a

Le domestique prit la direction de ce
sur le bord, il laissa glisser le cadavre a
à voix très basse au jeune homme qui l'
assisté sans proférer un mot:

—Bruno, pauvre garçon, allez-vous-en,
cher, et soyez courageux. Pour défendre
pour sauver son père, on a le droit de tue

—Tuer! J'ai tué un homme! dit Brun
sombre.

—Partez! dit le domestique; laissez-m
rai soin du reste...

Et il poussa son jeune maître avec u
lence loin du cadavre.

Bruno s'éloigna lentement à travers
chemin faisant, il s'arrêta, appuya son
un arbre et réfléchit à ce qu'il avait fait
d'avoir ôté la vie à quelqu'un, qu'il fût
non, faisait éprouver à son âme jeune et
froyables tortures;—il frissonnait parfois

Ses membres grelottaient comme s'il eût eu la fièvre; ce n'était pas de peur, mais bien d'horreur pour son action et pour lui-même.

Enfin il quitta l'arbre et se mit à marcher d'un pas rapide, comme quelqu'un qui vient de prendre une ferme résolution. Il s'approcha d'une petite grange, se coucha à plat sur le sol et se glissa en rampant par une ouverture pratiquée au pied du mur d'argile.

Puis, montant au-dessus d'un tas de fagots, il arriva, sous un toit de joncs, dans un endroit où étaient étendues de nombreuses gerbes de paille.

—Est-ce toi, Jean? demanda une voix faible du plus profond de l'obscurité.

Un léger cri d'angoisse s'échappa du sein de Bruno; un torrent de larmes jaillit de ses yeux, il courut en avant, tomba à genoux dans un coin au fond de la grange, pencha la tête sur la poitrine de celui qui venait de parler, et s'écria d'une voix déchirante et désespérée:

—O mon père, mon vénéré pasteur, j'ai tué un homme!

III

Personne, dans la maison du notai
mir pendant cette affreuse nuit; cela
ment.

Tous étaient affaissés, abattus pa
l'anxiété; le domestique seul avait ga
froid. Il était allé chercher Bruno
venir auprès de ses parents, puis il a
son pour s'aller cacher dans les ta
route du village, afin de surveiller d
min par lequel les soldats logés à l'A
rendre à la demeure de son maître.

La nuit touchait à sa fin; déjà un
apparaissait à l'orien; une demi-he
jour remplacerait les ténèbres.

En ce moment, Bruno était assis, a
mère, dans une chambre du premier
me du notaire avait la tête appuyée s
sait d'abondantes larmes; le notaire
et s'efforçait de la consoler.

Le jeune homme, le dos appuyé
d'un lit, regardait fixement à terre
dans des pensées désespérées. De te
frisson parcourait ses membres; alors
sivement les poings, et l'on entendait

Tout à coup la femme leva la tête
un bruit lointain.

—Les voilà! les voilà! s'écria-t-elle

essus de sa tête. Mon Dieu, mon Dieu, je meurs ouvante...

— Tu te trompes, Maria, tu n'entends rien, dit le ire avec une anxiété mal dissimulée. Espérons en onté de Dieu; peut-être les choses iront-elles mieux nous ne le pensons.

— Tais-toi, tais-toi! tu me fais souffrir horriblet! s'écria la femme au désespoir. Pourquoi me ca-s-tu tes craintes? Ton visage est pâle et défait; tu bles! Bruno s'égare, il est comme fou... Ah! je trop ce qui nous menace!... N'étais-je pas ce ma-à l'église? On nous martyrisera, on nous tuera, on tera notre maison jusqu'aux fondements...

— Maria, dit le notaire en soupirant, pour l'amour de u, je t'en supplie, va-t'en d'ici: il en est temps en-. Fuis vers une autre commune.

— Seule? vous abandonner? et mourir de mille morts s l'ignorance du sort de mon mari, du sort de mon ant? Non, la mort ne m'effraie pas; je souffre et je lis, parce que je suis convaincue que ceux que j'aime t menacés d'un affreux danger. Oh! fuyez tous x avec moi! Livrez notre demeure, livrez tout ce nous possédons à leur rage, à leur vengeance; mais vez votre vie, sauvez votre vie et la mienne!

— Cela ne se peut, Maria, dit le notaire avec abatent. Notre absence nous trahirait; nous n'échapions pas à leur vengeance. Maintenant, du moins, s pouvons encore espérer qu'ils ne découvriront

Tous deux tournèrent la tête épouvantés vers Bruno, t les membres craquaient convulsivement, et de la ge duquel s'échappait un cri rauque et affreux.

e jeune homme alla à la muraille, saisit un fusil de se qui y était suspendu, en arma le chien, et s'apchant de ses parents, il dit d'une voix sombre et il plein d'égarement:

—Ah! leur fureur irait jusqu'à tu
mère? Et moi, par crainte, par horr
fait, je serais assez lâche pour sacrifi
partez tous deux d'ici; fuyez, je le
fronterai leur rage. Je leur dirai: l
moi, moi, Bruno, qui ai brisé la tête
à ces mots, un autre de ces oppresseu
pieds; et, si je dois mourir, ce sera
sang, dans le sang odieux des ennemi

Il était terrible à voir en disant
poing étreignait le fusil avec l'énergi
fièvre; ses yeux semblaient sortir de
sage était pâle, ses joues frémissaient.
pauvre jeune homme venait d'être
démence.

—Par pitié pour nous, Bruno, di
suppliant, n'augmente pas notre d
te arme, reste froid et attends ave
ette malheureuse affaire. Vois ta m
me, tu lui fais souffrir de mortelles d

Muet et tremblant, le jeune homme
bile, l'oeil fixé sur la détente du fusil.
privé de tout sentiment de lui-même,
lieu où il se trouvait et ce qui se passa

La mère, frémissante d'angoisse, s
devant lui en versant un torrent de
les mains vers son fils égaré et dit en

—O Bruno, mon fils, cesse... t
tte arme, je t'en supplie. Tu veux
de sang encore et mourir d'une mort

—Ma mère, ma mère chérie! je v
balbutia-t-il en la relevant avec une

—Me sauver? répéta la pauvre fen
son unique enfant peut-elle sauver u
n'est-elle pas la vie de sa mère? Brun

re, par mon amour pour toi, sois calme, renonce à funeste projet.

— Il nous faudra donc mourir tous de la main de ces reaux! s'écria le jeune homme au désespoir.

— Mieux vaut mourir tous ensemble, reprit la femme, que de voir mon fils mourir seul!

— Pauvre mère, dit Bruno avec un soupir, en l'embrassant et à demi-délivré de sa violente surexcitation euse; pauvre mère, pardonne-moi. Il se passe en une chose terrible: mon sang bout dans mes veines, mon cerveau brûle... le sentiment de notre impuissance est pour moi un enfer...

s'aperçut que l'animation qui passionnait encore aroles faisait trembler sa mère éplorée. Il reprit amertume et désespoir:

— Mais tranquillisez-vous, ma mère, je serai calme; 'il le faut, je dissimulerai, je dissimulerai, je serai le, je ramperai devant eux...

alla vers le mur avec l'intention de remettre le à la place où il l'avait pris, mais au même instant bruit presque imperceptible se fit entendre en bas, porte du jardin.

uno s'arrêta la main sur le fusil suspendu, mais ère bondit vers lui et l'entraîna loin de l'arme remise.

écoutèrent tous trois avec une indicible anxiété, entendirent la porte de derrière s'ouvrir et quelqu'un monter l'escalier.

— Ah! c'est Jean! dit le notaire en poussant un profond soupir.

En effet, le vieux domestique entra dans la chambre. ait affreusement pâle et paraissait trembler de tous membres.

— Ils arrivent! ils arrivent! dit-il d'une voix étouf-

Et courant précipitamment à Br
un coin et lui dit très bas à l'oreill
—Bruno, le moment est venu;
êtes un homme. Les chiens ont rô
ils ont foulé les sureaux et gratté l
le cadavre soit porté plus loin; dan
les sans-culottes seront ici. Vite,
prendrai une bêche, nous l'enterrer

Le jeune homme alla vers sa mè
les embrassa encore une fois tous d
sion extraordinaire, leur dit qu'il
suivit le domestique d'un pas rapide

Ils coururent au puis, en tirèrent
traînèrent précipitamment à travers
sons dans la direction de l'Elsbosch.

Peu d'instants après, on frappai
porte de la maison du notaire; on c
vrir au nom de la loi.

La femme resta dans la chambre
que le notaire descendait pour ouv

Une trentaine de soldats, le sab
dans la salle d'en bas. La soif de l
dans leurs regards, et, dès l'abord,
mille menaces le notaire épouvanté
leur demanda, avec un sang-froid
désiraient.

Simon Brutus imposa silence à
talla sur une chaise et demanda d'u

—Un soldat français n'est-il pas
ou cette nuit?

—Il est, en effet, venu un solda
taire.

—A quelle heure?

—Entre onze heures et minut, à c

—Que venait-il faire ici?

—Il est venu me prier de lui livrer vingt bouteilles in; je les lui ai données.

—Et alors est-il parti?

—Il est parti.

—Qui était avec lui?

—Mon domestique Jean.

—Où est votre domestique?

—Je l'ignore: il est parti avec le soldat.

—C'est là tout ce que vous savez?

—C'est tout.

imon Brutus quitta sa chaise avec un sourire iro-e, et dit:

—Vous êtes bien pâle, citoyen notaire. Quand on a vérité on ne tremble pas ainsi. En tout cas, nous ons bientôt ce qui en est. Vous allez nous suivre; ez vos clefs pour ouvrir toutes les portes.

divisa ses hommes, en envoya environ la moitié s le jardin pour y commencer les recherches, et la l'autre moitié avec lui.

e notaire avait trop espéré de ses forces; sa pré-e d'esprit l'abandonna tout à fait; et lorsque Simon tus le saisit au collet en disant: En avant! il était mort que vif et tremblait horriblement.

éanmoins il obéit aux ordres des soldats, les accom-na dans toute la maison, et ouvrit toutes les portes n lui désigna.

nand on en vint à la chambre où sa femme pleurait ête appuyée sur la table, les soldats se contentèrent aire sur son compte quelques plaisanteries grossiè-puis ils la laissèrent tranquille.

n fouilla la maison de bas en haut; chambres, gre-s, caves, armoires, rien ne fut oublié. Tout fut sens dessus dessous; le linge fut éparpillés sur le ncher, et les objets fragiles furent jetés avec mé-nceté sur le sol, de façon à les mettre en pièces.

n n'avait cependant pas découvert la moindre trace

de ce qu'on cherchait, et déjà
hommes qui l'accompagnaient c
qu'ils s'étaient trompés dans leu

Ils se rendirent au jardin pour
à faire une perquisition dans les
et forcèrent le notaire à les suiv
répit.

Les soldats semblaient furieux
quisitions demeuraient si compl
dans leur dépit, ils accablaient le
d'injures et de menaces.

Peu à peu, une certaine joie
notaire; il lui semblait que sa po
pût respirer plus librement, à m
à espérer avec quelque raison q
découvriraient pas l'objet de leu

Une circonstance l'empêchait p
ner tout à fait à cette douce esp
divers soldats s'éloigner de plus
et se mettre même à continuer le
le bois voisin.

Le notaire n'osa jeter qu'un
ces soldats, de peur que ses reg
craintes; pour ce motif il tourna
avec une apparente indifférence.

Il frémit de joie en entendar
férer les paroles suivantes:

—Citoyen sergent, ne crois-t
mieux réunir maintenant tous l
pouvons continuer toute la jou
même place. Si nous ne trouvon
nous mette sur la trace du capo
d'autres moyens pour découvrir
serait-il pas possible qu'à force c
couché quelque part et fût enco
son panier?

est possible, très possible, citoyen commissaire; ...ait pas la première fois que le caporal Horace ... été mis dedans par le vin...

...insi, tu crois que pour le moment nous pouvons ... recherches?

...pense, citoyen commissaire, que nous sommes trop tôt. Il eût mieux valu attendre le caporal ... une partie de la journée que de se donner tant ... inutilement peut-être. Si, dans une heure ou ... le caporal arrivait à l'*Aigle* avec son panier à ...vidé, il aurait le droit de se moquer de nous... ...ui, mais, s'il ne revient pas du tout? Que faire

... faire, citoyen commissaire! nous fouillons le ... d'un bout à l'autre, nous remuons la terre com...t, nous faisons jeter paille et foin hors des ... des granges; nous empoignons tout ce qui a ... nous retrouvons notre camarade, l'eût--on ... entre deux murs.

... Brutus se tourna vers le notaire:

...-tu remarqué, citoyen, demanda-t-il, que le ca...qui est venu hier soir fût ivre?

... je ne me suis trompé, citoyen commissaire, il ...tre en effet pris de boisson.

... bu du vin ici?

... vidé en ma présence une bouteille de Bour... a laissé entendre qu'il avait l'intention d'en ... seconde en chemin; et c'était pour ce motif, ...u'il me fit donner vingt et une bouteilles.

... nous sommes trop pressés, dit Simon Brutus ...; le gaillard est couché quelque part à dor...

...essant de nouveau au notaire, il lui dit:

... possible qu'un malheur ou un crime soit ... nuit. Tu sais que quiconque aurait insul-

té, blessé ou tué un soldat de la
serait immédiatement fusillé; et
raient les coupables ou ne révélera
vent sur des faits semblables, subi
que les coupables. En conséquen
nom de la République française, d
médiatement de tout ce que tu po
t'ordonne aussi, et cela très expre
chercher ton domestique, et même
en personne, dès que tu saurais où
le moins du monde ces ordres, so
vera mal... Citoyen sergent, rass

Mais le sergent se tournant du
surprise:

—Vois, vois donc, dit-il, ce qu
vola? Un sabre! un chapeau!

Un cri étouffé d'angoisse s'éch
taire. Simon Brutus lui jeta un

—Ah! hypocrite, traître! s'écria
que tu n'en dis!

Le soldat qu'on nommait Muciu
la chambre avec quelques-uns de s
tra à l'officier un sabre et un ch
de l'eau fétide.

—Citoyen commissaire, dit-il,
un sale trou qu'on a creusé là-bas,
din, sous les sureaux.

—Le sabre et le chapeau d'un s
Simon Brutus; le chapeau du cap

Il saisit le notaire à la gorge,
ment que sa tête alla heurter le
rage en le regardant dans les yeux

—Ainsi il a été assassiné? assa
perfide fanatique! Allons, vite, v
vre?

Simon Brutus n'eût pas à den

a terreur eût encore empêché celui-ci de parler. Il tia quelques sons inintelligibles. Tout ce qu'on y ait comprendre c'est qu'il assurait ne pas savoir e signifiaient le sabre et le chapeau.

ucius Scévola s'approcha de l'officier et lui dit:

Ne te donne pas tant de mal, citoyen commissaire; ès du puits, il y a un trou pratiqué dans la haie et part une ligne arrosée d'eau puante. Evidemment d'abord jeté dans le puits le cadavre de notre ca-de, et plus tard on l'a traîné à travers la haie pour le cacher ou l'enterrer quelque part... La trace econnaissable; en la suivant nous trouverons in-blement le corps enlevé.

ces mots les soldats, plus convaincus encore que camarade avait perdu la vie, voulurent saisir le re et levèrent leurs sabres pour lui fendre la tête; un signe impérieux de Simon Brutus arrêta leur r.

Citoyen sergent, dit-il, reste ici avec huit hom-je remets ce brigand entre tes mains, tu en ré-sur ta tête. Que les autres me suivent. En Mucius Scévola! Montre-nous les traces dont tu s...

bout du jardin, ils sondèrent encore quelque le puits avec leurs longs sabres; mais ils n'y èrent plus rien. Alors Simon Brutus marcha en et suivit la trace qu'il était facile de reconnaître à l'eau fétide, qu'aux herbes foulées. De temps temps on pouvait même remarquer que les branches eures des arbrisseaux étaient aplaties ou brisées e si on avait traîné par-dessus un objet pesant.

trace les conduisit d'abord à travers un taillis de , puis dans un vaste terrain cultivé, ensuite au de prairies basses jusqu'au bord d'un bois d'au-devant lequel coulait un petit ruisseau.

était facile de voir en cet endroit qu'on avait fait

de grands efforts pour tirer le cor
porté au-delà du ruisseau; le lit de
piétiné et le gazon des rives était

L'officier présuma qu'il ne pouva
où l'on avait caché le cadavre; il lu
entendu un bruit à peine percepti

C'est pourquoi il posa le doigt s
donna le plus profond silence.

Tous se baissèrent sous les aur
marcher en retenant leur halein
comme des chasseurs aux aguets.

Tout à coup Simon Brutus leur f
montra, à une grande distance à
deux hommes qui, pour autant qu
étaient occupés à creuser une fosse
ses soldats; ceux-ci prirent leur fus
encore quelques pas en rampant, pr
dant ce temps Simon Brutus tenai
les deux hommes qui creusaient.

La cruelle joie de la vengeanc
coeur. Bruno qu'il croyait bien l
raissait avoir échappé à sa haine,
lui, ignorant le danger de mort
soupçonnant pas qu'en ce momen
naient sa poitrine pour point de m

Soudain Bruno cessa de creuser
entendu quelque bruit, car il sem
la direction des soldats.

Simon Brutus, qui s'en aperçut,

—Feu! feu!

Vingt coups de fusil partirent
sifflèrent à travers les arbres et fir
les comme une pluie. En même
dats se précipitèrent en avant avec
leurs balles n'avaient probablemen
deux hommes, car ils virent ceux

une direction différente et disparaître dans les profondeurs du bois.

Bruno avait parfaitement remarqué que Simon Bruno l'avait reconnu; le poing menaçant qu'avait étendu vers lui son ancien ennemi ne lui laissa aucun doute à cet égard.

Déjà l'horrible tâche de traîner le cadavre et les paroles désespérées qu'il avait échangées avec le domestique pendant le trajet avaient jeté son cœur dans une sorte de délire et d'affreux découragement. Maintenant le meurtre était connu de ceux qui devaient le venger; une mort infaillible lui était réservée; et puis que de trésors d'amour et de bonté cette seule nuit n'avait-elle pas arrachés de son coeur! Il était devenu homme, et c'était l'élan du désespoir qui le lui avait révélé.

Il courut par des chemins connus à travers les bois et les taillis, tourna derrière le village, se rapprocha de sa maison du côté de la rue, jeta un coup-d'oeil furtif aux alentours, s'élança dans l'intérieur, franchit l'escalier en courant, saisit le fusil accroché au mur, se suspendit au cou la poire à poudre et la carnassière, saisit sa mère par le bras et l'entraîna vivement en lui disant d'une voix étouffée:

— Vite, ma mère, venez vite! Ils m'ont surpris aux côtés du cadavre, ils vont nous tuer, brûler notre maison. Fuyons; venez; pour l'amour de Dieu fuyons à l'instant.

La pauvre femme, tremblante et tout à fait hors d'elle, fit ce qu'il lui disait et descendit rapidement l'escalier avec lui.

— Mon père! où est mon père? demanda le jeune homme en regardant autour de lui avec la plus vive anxiété.

Mais, avant que sa mère pût lui répondre, il aperçut deux soldats français, le dos appuyé à la fenêtre de leur.

—Venez, venez, dit-il, dans un i
tard.

Il entraîna sa mère, franchit l
route d'un pas rapide et disparut
voisines.

Quand les soldats placés près de
nèrent au bruit, Bruno et sa mère
Simon Brutus et ses hommes av
du caporal Horace gisant près de
voulu l'ensevelir.

Au premier abord, les soldats
cadavre de leur camarade avec
quelques-uns même avaient versé
fortuné. Mais bientôt les expressi
regret s'étaient changées en cris
Auprès du corps même, un cap
—Citoyen commissaire, au non
je demande que ce crime soit ex
coupables. Le vieux fourbe que
de la maison y a évidemment ai
est pas l'auteur principal. Eh
sa mort!

—Il mourra! répondit Simon
Après être resté quelque temps
ditations, il ajouta:

—Je crois cependant que l'ass
Le fils du notaire est indubitablem
ne savez pas, vous autres, comme
se soustraire à notre vengeance, il
ceux qui sont hors de notre port
ne peuvent venir leur opposer u
nous. Aussi vais-je dire au notai
domestique ont été pris et condui
façon nous saurons peut-être ce
est celui qui a osé tremper ses m
sang d'un soldat de la République

Sur ces entrefaites, les soldats avaient formé avec des branches d'aune une sorte de civière et y avaient placé le cadavre. Sur l'ordre de leur chef, quatre des plus vigoureux chargèrent ce fardeau sur leurs épaules et, suivis des autres, se dirigèrent vers la maison du notaire.

En arrivant au jardin, Simon Brutus courut au notaire qui était toujours au milieu de ses gardes auprès de la maison, le saisit au collet, le traîna jusque devant le cadavre, et lui dit en français d'une voix tonnante :

— Assassin, voilà ta victime ! Oserais-tu encore nier maintenant que le pauvre caporal aie perdu la vie ici ? Hypocrite traître ! Mais tu mourras ; toi, ton fils et ton domestique que nous avons surpris cherchant à enfouir dans la terre la terrible preuve de leur abominable forfait !

— Mon fils ? vous avez pris mon fils ? dit en gémissant le notaire tout hors de lui.

— Ton fils et ton domestique sont prisonniers, on les a conduits à l'*Aigle*. Dès que nous y serons de retour, leur arrêt de mort sera prononcé et exécuté. Quant à toi, il ne te reste qu'un moyen d'échapper à une mort certaine. Dis-nous, avec une entière franchise, ce qui s'est passé ici et comment le caporal a reçu le coup fatal. Est-ce ton fils qui le lui a porté ? déclare-le sans crainte. Il n'est pas nécessaire que les innocents portent la peine du crime avec les coupables. Dis-nous qui a commis le meurtre. Celui-là seul mourra ; sinon, trois hommes tomberont sous nos balles aujourd'hui même.

Le notaire ne répondant pas assez vite, Simon Brutus s'écria :

— Sur ta vie, parle ! ou j'envoie sur-le-champ l'ordre de fusiller immédiatement ton fils.

— Je ne puis parler, balbutia le notaire ; l'émotion,

l'effroi, m'ôtent la respiration; j
dez un instant; je vous raconterai
Pendant quelque temps il respi
niblement, et dit ensuite:

—Voici, citoyen commissaire, c
caporal est venu ici; il était ivre
vin en disant qu'il avait perdu la
je lui ai donné le vin; il en a bu
mandé de lui échanger quelques
contre des assignats. J'ai refusé;
m'a terrassé; je me suis relevé; lu
moi et a voulu me tuer. J'ai sai
qui se trouvait sur la table; en
frappé derrière la tête et il est to

Les soldats s'élancèrent en fu
meurs de vengeance, et menacère
champ le notaire en lambeaux.
frappèrent du poing; l'un d'eux
pointe de sa baïonnette dans les
ta immobile, résigné, les yeux fix

—Arrêtez! cria Simon Brutus

—Est-ce bien la vérité que tu
da-t-il au notaire.

—C'est la vérité, dit celui-ci.

—Qui donc ment alors? Qui
per· N'auriez-vous pas plutôt as
vous trois le pauvre caporal?

—Personne autre que moi ne

—Ton fils assure pourtant qu
commis le meurtre.

—Par amour pour moi, cito
amour pour moi; c'est pour me
tandis que de nouvelles larmes
yeux.

—Le domestique dit aussi qu
donné le coup.

C'est par dévouement pour son vieux maître, pour rner de moi votre colère...

Cette déclaration déplut à Simon Brutus, il eût beaucoup mieux aimé apprendre que Bruno s'était rendu coupable du meurtre. De la sorte sa haine contre ce jeune homme eût trouvé dans son coeur une apparence plus sérieuse de justice que le souvenir d'une ancienne jalousie d'amour; et il lui eût été possible de de mort Brùno, bien qu'il dût, comme conscrit, conduit à Anvers.

— Comment expliques-tu la présence de ton fils près du cadavre? demanda-t-il.

— Mon fils était caché aux environs quand le malheur est arrivé, répondit le notaire. J'étais très troublé, hors d'état de me rendre compte de notre situation. Jean est allé appeler mon fils dans sa retraite; eux ont alors emporté le corps, afin de me garder de votre vengeance, si c'était possible.

— Ainsi c'est la vérité?

— C'est la vérité.

— Comprends-tu, citoyen notaire, demanda Simon Brutus, que par cette déclaration tu signes ton propre arrêt de mort?

— Oui! j'ai fait mon devoir, murmura le notaire.

Pour sauver son fils d'une mort certaine, il s'accusait lui-même d'un crime qu'il n'avait pas commis. Le sentiment de l'amour paternel lui inspirait courage et et même ses réponses étaient maintenant si nettes et si assurées que Simon Brutus et ses hommes doutaient plus que les choses ne se fussent passées conformément à son récit.

En conséquence, les soldats se tinrent pour convaincus que le notaire avait vraiment tué le caporal. Aussi réclamèrent-ils avec des cris furieux une expiation immédiate.

— Citoyens camarades, dit le chef, voici un homme

qui a ôté la vie à un soldat de la R
Lui-même l'avoue; le cadavre de no
de porte témoignage contre lui. Cro
viction suffisamment formée sur
constitue en conseil de guerre: déci

—La mort! qu'on le fusille! ré
toutes les voix.

—Eh bien, dit Simon Brutus, d
juge qui prononce une sentence, eh
pouvoirs à moi délégués par l'adm
attendu que le citoyen ici présent e
de meurtre sur la personne du cito
au service de la République françai
du du conseil de guerre par moi in
le coupable à être mis à mort par
donne que la sentence soit exécutée
ce lieu même. J'ordonne de plus
après l'exécution de la peine, le fe
tre coins de la maison du conda
brûlée jusqu'aux fondements avec
qui en dépendent, afin que la déva
porte témoignage de la puissance
française, et de la manière dont ell
fants!

A ces derniers mots, le notaire
horriblement; une pâleur mortelle
et, comme saisi de la fièvre, il se
tite grange qui se trouvait du côté

Tous remarquèrent cette soudain
gardèrent avec étonnement.

—Il y a du louche dans cette ca
sergent.

—Allons, allons, s'écria Simon
die dure depuis assez longtemps. C
hommes, conduis le coupable là-ba
fais-le fusiller, et jette son cadavre

jeté celui de notre camarade. Vite, et que cela fasse!

Le caporal eut bientôt trouvé ses hommes. Il s'approcha du notaire, le saisit au collet, et allait l'entraîner dans la direction indiquée:

—Je souhaite dire un mot encore, un dernier mot citoyen commissaire, dit le notaire.

—Eh bien, qu'est-ce? demanda Simon Brutus en se rapprochant de lui.

—Vous avez dit, citoyen commissaire, que vous feriez brûler ma maison jusqu'aux fondements?

—A l'instant même. Dans une demi-heure, tout pourrait périr dans les flammes...

Alors le notaire, désignant du doigt la petite grange, dit en soupirant:

—Là, sous le toit de joncs, gît un homme caché, il pourrait périr dans les flammes..

—Ah! ah! s'écria Simon Brutus avec joie, à la fin nous trouverons plus que nous ne croyions. Qu'on garde le condamné! Que huit hommes me suivent!

—A côté de la grange, au niveau du sol, il y a une ouverture, dit le notaire.

L'officier courut avec ses compagnons à l'endroit indiqué. Ils hachèrent avec leurs sabres dans l'argile et agrandirent le trou; tous se baissèrent et entrèrent en rampant.

La grange paraissait toute remplie jusque contre la faîte de lourds fagots; mais par derrière un passage était ménagé au milieu. Toutefois, à peine les soldats purent-ils remarquer cette disposition, car toutes les ouvertures qui pouvaient laisser pénétrer quelque lumière étaient fermées: une profonde obscurité régnait dans la grange.

En tâtonnant avec les mains, Simon Brutus sentit que les fagots étaient disposés en escalier.

Il y monta jusqu'au-dessus du
suivirent sur les talons.

Là ils aperçurent, dans le coin
ce à une faible lumière qui semb
quelques fentes, un homme, qui leu
genoux sur la paille et priant.

Comme il ne répondait rien a
ni aux menaces qu'on lui adressa
immobile et agenouillé, on l'arrac
fut traîné jusqu'au bord du tas
chanceté, l'un des soldats le pou
malheureux tomba du haut en bas
ge.

Tous descendirent. Grâce à l
mière qui, à travers l'ouverture,
l'aire, ils reconnurent que l'hon
front, et que le sang coulait sur
blèrent de railleries en guise d
faisant entendre que bientôt il sa
bon.

L'homme ne paraissait pas s'ê
sures, car il s'était relevé sans le
et, toujours silencieux, il se ten
de ses bourreaux.

Sur ces entrefaites, Simon Bru
la grange, cria du dehors qu'on
grand jour.

Cet ordre fut exécuté, et l'on
nouvelle victime à travers le trou

C'était un homme de haute ta
avoir cent ans. Des cheveux bl
front; son visage était serein et
de majestueux y était empreint.

—Le curé! s'écria aussitôt Si
prise et en reculant par un sent
lontaire.

soldats poussèrent des exclamations de joie.

— Ah! le curé! s'écriaient-ils. Bonne capture! cela commence pas mal. Le chef des fanatiques! bonne capture! bonne capture!

Entre temps ils avaient entraîné le curé dans la cour, tout près à l'endroit où se trouvait le notaire au milieu de ses gardes. Dès que celui-ci vit le curé, il cria d'une voix suppliante:

— O mon père, mon père, vite, donnez-moi votre bénédiction! Je vais mourir... Je demande pardon à Dieu pour le mal que j'ai pu faire; je remets avec confiance mon âme entre ses mains. Priez pour ma femme et pour mon enfant! Votre bénédiction! votre bénédiction!

Le prêtre leva la main vers le ciel et prononça avec une inexprimable majesté quelques calmes paroles sur [illegible]ami.

Un long et moqueur éclat de rire s'éleva parmi les soldats.

Simon Brutus qui, en reconnaissant le curé, avait été frappé de stupeur, lutta un instant contre son émotion; mais bientôt il étendit impérieusement la main et dit au caporal qui se tenait auprès du notaire:

— Va! que la sentence soit exécutée!

Et se tournant vers les autres:

— Citoyen sergent, dit-il, je confie le prêtre à ta vigilance. Qu'on me suive dans la maison!

Fatigué, harassé, Simon Brutus se jeta sur une chaise dans la salle du rez-de-chaussée; il fit approcher le prêtre et lui demanda en français, langue qu'il savait que le curé parlait passablement:

— Citoyen Jacques-Dominique Torfs, sais-tu que tu es condamné à être emprisonné et déporté à l'île d'O-

— Je le savais avant que vous, émissaire des enne-

mis de Dieu, vous me l'annonçassiez dans mon église, répondit le curé avec un sang-froid extraordinaire.

—Vraiment! et pourquoi ne t'es-tu pas enfui? dit l'officier d'un ton railleur.

—Le temps est venu où le rocher de Pierre doit être teint encore une fois du sang des martyrs. Si Dieu veut bien accepter le mien, qu'il coule!...

—Il radote, s'écria le sergent; sa cervelle est à l'envers.

En ce moment, on entendit retentir quelques coups de feu, et tandis que cet incident détournait du prêtre l'attention de chacun, le caporal entra, vint se placer devant le chef, porta la main au chapeau et dit d'un ton froid et indifférent:

—Citoyen commissaire, tes ordres sont exécutés; le coupable est parti pour l'autre monde.

Deux larmes brillantes coulèrent des yeux du prêtre, et il courba profondément la tête sur la poitrine. L'annonce de la mort de son malheureux ami avait brisé son coeur et abattu un instant son courage.

Le chef se tourna de nouveau vers lui et lui demanda:

—Qu'as-tu vu ou entendu cette nuit?

—Un bruit confus d'hommes qui traversaient la cour dans l'obscurité.

—Un soldat a été tué ici cette nuit. Le sais-tu?

—Je le sais.

—Quels détails connais-tu sur cet événement?

—Bruneo est venu me trouver dans ma retraite, et m'a raconté comment le soldat avait terrassé son père et voulait le tuer.

—Qui a tué le soldat?

Le prêtre resta muet.

—Tu parleras! hurla Simon Brutus. Tu sais tout. Je te l'ordonne au nom de la République française, déclare ce que tu sais...

Le prêtre continua à garder le silence.

Un soldat, transporté de colère, lui donna un coup de poing dans la figure.

—Paix là! s'écria Simon Brutus; ce prisonnier appartient au comité central... Eh bien, citoyen Torfs, encore une fois, diras-tu ce que tu sais, oui ou non?

Le prêtre releva la tête, fixa sur Simon Brutus des yeux où rayonnait une mystérieuse inspiration, et dit d'un ton solennel:

—Ce que je sais, pécheur égaré? Je sais que, si votre mère vivait encore, elle maudirait l'heure de votre naissance! Je sais qu'elle maudirait le fils qui, envoyé de l'enfer, vient briser les autels de son Dieu et assassiner ses frères sur le sol même où a reposé son berceau! Je sais que le sang innocent des chrétiens pèsera sur vous jusqu'au pied du tribunal de Dieu! Voilà ce que je sais.

Ces paroles, dites comme une lugubre prophétie, firent une profonde impression sur Simon Brutus. Cependant, quelque troublé qu'il fût, il dissimula son émotion sous un amer sourire en disant à ses hommes:

—Assez de ce ridicule sermon! Qu'on me suive à l'Aigle. Caporal, reste ici avec quatre hommes.

—Faut-il mettre le feu à la maison? demanda le caporal.

—Non, pas encore, répondit le chef. Cette aprèsdîner je t'enverrai un ordre. Il doit y avoir ici beaucoup d'argent et d'argenterie. Rassemblez tout cela. Nous l'ajouterons à ce que nous avons déjà pour l'envoyer à Anvers. En attendant, mangez et buvez de tout ce que vous trouverez. Et ne te laisse pas surprendre, caporal. Qu'on emporte le corps de notre pauvre camarade.

Dès que le cadavre, placé sur une civière, fut devant la porte, Simon Brutus quitta la maison du notaire et prit avec ses hommes le chemin du village. Le curé,

tenu par deux soldats, marchait, la tête penchée,
du cadavre.

Sur leur passage, ils n'aperçurent dans le villa
un être vivant; il semblait désert et abandonné, c
si, en une nuit, la peste eût tué tous ses habitant
pendant plusieurs personnes se tenaient toutes
blantes derrière les portes et les fenêtres, et, d'u
plein d'angoisse, épiaient, à travers les fentes et l
vertures la marche du lugubre cortège.

En dehors du village, sur le chemin de l'Aig
coup de feu se fit entendre tout à coup; un des so
atteint à la jambe, tomba sur le sable.

Tous se précipitèrent dans le taillis en poussan
cris de vengeance, et coururent vers l'endroit où
mée du coup de fusil montait encore comme un
nuage vers le ciel.

Quatre hommes restèrent auprès du prêtre, et,
me s'ils eussent cru qu'il était cause de ce qui v
d'arriver, ils le rudoyèrent et le frappèrent cruelle
Il se laissa patiemment maltraiter et pousser d'un
à l'autre de la route: pas un mot, pas une plain
s'échappa de ses lèvres.

Il se passa un temps assez long avant que Simon
tus et ses camarades revinssent du taillis. A leu
parition sur la route, leurs yeux étincelaient de fu
ils poussaient de confuses clameurs de dépit et de
Ils n'avaient trouvé personne.

—En avant! cria le chef; cette après-dînée nous
donnerons leur compte!

Le prêtre fut emmené avec plus de rudesse enc
on emporta le soldat blessé, et le convoi atteignit
l'auberge de l'Aigle.

IV

C'était le même jour, vers trois heures après midi.

Simon Brutus se promenait de haut en bas devant l'auberge de l'Aigle. Il semblait enfoncé dans une profonde rêverie; parfois il s'arrêtait brusquement et portait la main à son front; puis il adressait à la sentinelle postée devant la porte quelques paroles distraites, ou allait se placer sur le chemin du village pour voir si rien n'apparaissait dans le lointain.

Derrière la fenêtre de l'auberge se tenait baes Cuylen qui, impassible en apparence, mais en réalité tremblant et en proie à une vive anxiété, avait l'oeil fixé sur le chef.

Ce matin-là, le meunier avait été témoin de si terribles scènes! On avait apporté chez lui un cadavre; le curé était emprisonné dans son écurie; de toute cette journée il n'avait entendu qu'affreuses clameurs de vengeance et menaces de mort et d'incendie contre le village entier! Saisi d'une profonde terreur, il suivait le chef d'un regard inquiet et craintif; car il était évident pour lui qu'à cette heure Simon Brutus était occupé à machiner dans sa tête des projets de vengeance et de destruction.

Sans aucun doute le meunier se trompait néanmoins. Quelque dure et méchante que fût d'habitude la physionomie de Simon Brutus, en ce moment un fugitif sourire venait par intervalles adoucir la farouche expression de ses traits. L'impatience qui le peoursuivait visiblement attestait que, bien loin de méditer des

actes de violence, il attendait avec émotion une dont il désirait ardemment l'arrivée.

Après quelque temps, il était allé inspecter po quatrième fois la route du village, lorsqu'il vit a raître au loin quelques soldats.

Il revint précipitamment vers la sentinelle et lu d'un ton sévère :

—Voici le sergent : il amène une femme que j'ai arrêter. Fais attention qu'on ne laisse entrer perso qui que ce soit, à l'*Aigle,* tant que je ne serai pas moi-même te donner d'autres ordres. Le sergent mènera cette femme dans la grande salle.

A ces mots il entra dans l'auberge.

Bientôt se montrèrent, à l'extrémité du chemin village, une dizaine de soldats qui conduisaient jeune femme en la tenant par le bras, et la pouss de temps en temps doucement dans le dos pour hâ sa marche.

C'était une jeune fille admirablement belle, à la t le svelte et élancée, aux cheveux noirs comme l'aigle corbeau, à l'eoeil plein de flamme, et dont la physio mie enchanteresse avait une noble et imposante expr sion. Bien que des larmes perlassent dans ses ye elle ne fléchissait pas la tête ; sa démarche, son atti de, attestaient le courage et la fierté.

Les soldats eux-mêmes subissaient l'impression cette virginale majesté ; la paroles qu'ils lui adressaie n'avaient pas leur rudesse accoutumée et semblaie adoucies par un sentiment de respect.

Mais les guides de la jeune fille se montraient d'a tant plus brutaux envers le vieillard qui les suiva avec obstination, bien qu'ils l'eussent mainte fois r poussé rudement en l'accablant d'affreuses menaces.

Cet homme était le sacristain maître d'école ; il cou rait à la suite des soldats avec tous les signes d'un in

exprimable désespoir, s'arrachant les cheveux, déchirant avec ses ongles sa poitrine ensanglantée, versant un torrent de larmes: en un mot, on eût dit que la douleur et le désespoir l'avaient rendu fou.

Par moments aussi sa douleur convulsive semblait s'apaiser; alors il levait les mains et les yeux au ciel et implorait par de navrantes exclamations le secours de Dieu, ou, bravant les menaces des soldats, il se rapprochait davantage du triste cortège, et s'écriait d'une voix entrecoupée de sanglots:

—O Geneviève, mon enfant, ma malheureuse enfant! Toi, qui es tout ce qui me reste sur la terre, inestimable don du Seigneur, mon orgueil, ma joie, toi dans les mains de ces barbares! toi livrée à leur impie perversité! Innocent agneau, que veulent de toi ces scélérats? Mon Dieu, mon Dieu, je meurs d'angoisse et d'effroi!..

Et après avoir, un instant encore, suivi le chemin en chancelant et trébuchant, sans conscience de ce qu'il faisait et comme anéanti, il élevait de nouveau la voix plaintive:

—O Geneviève, chère Geneviève, ne sois pas si désolée; mets ta confiance en Dieu, qui soutient ses martyrs dans leurs douleurs! Ah !songe que toute infamie des bourreaux ne peut souiller l'innocence de la victime....

Comme si ses efforts pour dissimuler son propre désespoir avivaient encore ses souffrances, il se tordit affreusement, se mit à déchirer ses habits, et s'écria en tendant les mains vers le ciel:

—Malheur, malheur à moi, ô mon Dieu, d'être né! Malheur à moi de ce qu'il vous a plu de me donner une enfant, un ange d'amour et de pureté! Malheur! malheur! pour être jetée en pâture à des monstres vomis par l'enfer!...

La jeune fille s'arrêta, quoi qu'on fit pour la pousser

en avant; elle se retourna et cria à son
consolatrice:

—Ah! mon père, ne vous attristez p
voix me perce le coeur. Calmez, calm
supplie votre coeur affligé. Portons a
notre sanglante croix...

—Mon enfant, mon enfant chérie, s'
d'école, tu ne comprends pas toute l'l
sort!

—Je la comprends, répondit la jeune
poussant les soldats loin d'elle, mais je
Dieu m'a donné courage et volonté: il y
de plus puissant que la rage des bourrea

—Oh! non, non! dit le père en gémi
te protéger sinon Dieu?

—Ah! s'écria la jeune fille avec un
vous demandez qui me protégera aujo
l'imminence du danger? La mort!

—La mort! la mort! répéta le père in
tordant dans de neouvelles convulsions;
seul refuge!

Comme la jeune fille repoussait avec h
un visible mépris les soldats qui voula
poursuivre son chemin, le sergent entra
lente colère et ordonna qu'on écartât le v
force et en recourant aux coups au besoin

Un soldat courut, le sabre levé sur le
saisit par le bras et s'efforça de le faire r
min en proférant de terribles menaces;
homme, égaré par son affection, fit rés
gagea et s'élança vers sa fille, qu'on ava
née plus loin.

Furieux, le soldat se précipita à la suite
le saisit pour la seconde fois, le jeta sur
sur sa tête un sabre menaçant..

Geneviève le vit, poussa un cri déchiran

sans-culottes stupéfaits, s'élança vers son père, saisit par les épaules le soldat qui l'avait terrassé et le renversa en arrière sur le sable. Tout aussitôt elle releva son père, se plaça au-devant de lui, croisa les bras sur la poitrine, et cria en bon français à ses gardiens qui accouraient vers elle:

—Eh bien, sanguinaires tyrans, venez, percez le coeur d'une fille qui défend son père contre vos infâmes attaques! Que tardez-vous, lâches bourreaux? trembleriez-vous devant une faible femme?

La belle figure de la jeune fille avait une expression majestueuse et si saisissante, ses yeux étincelants rayonnaient d'un si superbe dédain, que les soldats, comme frappés d'impuissance, se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction.

—Belle femme murmura l'un d'eux; on dirait que le sang français coule dans ses veines!

—En voilà une qui a du lourage! grommela un autre.

—Il me semble voir la statue de la République! s'écria le caporal.

—Elle serait diablement belle avec le bonnet rouge sur la tête! remarqua Mucius Scévola avec le plus grand sérieux.

Le sergent sourit avec bienveillance et dit à Geneviève:

—Très bien! voilà ce que nous aimons. Tu es une vaillante femue. Tu n'as pas bonne opinion de nous; mais tu te trompes, ma belle: un républicain n'est ni monstre ni bourreau au point de vexer une aussi charmante fille. Au contraire, il te pardonne même les injures que tu lui prodigues injustement. Allons, suis-nous sans résistance; par égard pour toi, nous laisserons ton père en paix.

La jeune fille enlaça ses bras autour du cou de son père et murmura quelques douces paroles à son oreille.

Lorsqu'elle le quitta pour obéir à l'ordr
torrent de larmes coula sur ses joues,
pleurer et à sangloter tout haut.

Le sacristain se mit à marcher non lo
du chemin, en tenant les mains sur se

La troupe se rapprocha en silence
l'Aigle. Geneviève essuya ses larmes
ses joues, et, le sein palpitant, jeta un
berge où elle savait que Simon Brutus
semblait s'exciter elle-même à la lutte
à la résistance.

La sentinelle arrêta le sacristain au
voulait pénétrer dans l'auberge à la su
Quand il vit se refermer la porte par
avait disparu, il frissonna et f. saisi
anxiété. Mille pensées plus affreuses l
autres lui passèrent par la tête; de temp
me, il lui échappait un cri d'angoisse, c
ribles visions surgissaient tout à coup
égarés.

Soudain, fou de désespoir, il se précip
et voulut l'ouvrir; mais la sentinelle l
l'apostrophant brutalement, et croisa la
sa poitrine pour l'empêcher d'avancer.

Le pauvre sacristain, comme s'il eut p
science de son état, se laissa glisser sur
rampa sur le sable jusqu'à la sentinelle e
compassion. Il levait vers le soldat des r
tes et demandait avec des gémissemen
grâce de pouvoir suivre son enfant.

Après s'être vainement répandu en in
nelle saisit au collet l'infortuné, le traîn
tre côté de la route et le jeta là à terre.

Le sacristain se releva et, comme a
poids de la douleur, il appuya sa tête con
se prit pleurer.

Peu de temps après il quitta cet endroit et se mit à marcher d'un pas rapide, quoique mal assuré, dans la direction du village. On eût dit que son esprit troublé lui avait révélé un suprême secours, et qu'il se hâtait d'aller l'invoquer.

—Pendant ce temps, Geneviève avait été introduite près de Simon Brutus. Le sergent la conduisit jusqu'au milieu de la chambre, salua son chef et disparut. Tandis que la jeune fille se tenait immobile et les yeux baissés, Simon Brutus alla à la porte et en tourna la clef.

Cette mystérieuse précaution fit frémir Geneviève d'effroi et d'indignation. Elle releva la tête avec fierté, lança au chef un regard foudroyant et dit:

—Je sais quel est le sort que vous me réservez, mais je vous prie de croire, monsieur, que parfois le coeur d'une faible femme recèle plus de courage que le coeur des hommes qui fuient devant votre tyrannie!

Simon Brutus resta immobile et stupéfait près de la porte; il contempla avec admiration cette jeune fille dont le regard hardi le troublait jusqu'au fond de l'âme. Dans une majestueuse et fière attitude, le visage pâle, les joues frémissantes, elle ressemblait à la statue de marbre d'une héroïne grecque.

Il se rapprocha d'elle et lui dit:

—Geneviève, pourquoi as-tu peur de moi? Crois-tu donc que Simon t'ait fait rechercher pour te tourmenter? Assieds-toi, Geneviève, et sois tranquille. A moins que tu ne le veuilles toi-même il ne te sera fait aucun mal...

Il approcha un siège de la jeune fille et lui prit la main comme pour l'engager à s'asseoir.

La vivacité avec laquelle elle arracha sa main à son étreinte et le regard d'indignation qu'elle lui jeta le firent pâlir et blessèrent très profondément son or-

gueil. Frémissant de dépit, il s'éloigna
s'assit et dit d'un ton mécontent:

—Il paraît que tu veux me fâcher!
pourtant, citoyenne, que tu es en mon p
crains que le lion ne te morde, ne l'agace

—Puis-je savoir pourquoi vos soldats
cieusement arrachée à ma demeure? dem
fille sans prendre garde à la menace. D
que demandez-vous de moi? Quels sont vo

—Mes projets? Je n'en sais rien moi-m
cas, je ne songeais pas à t'offenser. Le d
et de te parler m'a décidé à te faire venir
tion a été un peu rude, ce que je suis le
gretter, cela vient de nos moeurs, Genevi
blicains n'ont pas le temps d'être polis; c
coeur n'est pas aussi dur que leur manière
peut-être supposer.

Le ton adouci de ces paroles tranquillis
neviève; l'angoisse cessa en partie de se pe
visage. Elle s'assit et dit d'une voix calm

—Eh bien, monsieur, si vous avez enc
chose à dire, j'écoute; si, au contraire, vo
accompli, je vous prie de me laisser partir
vre père souffre d'inexprimables douleurs
qui le possède lui donne un avant-goût de

Simon Brutus parut tout joyeux du chan
venu dans l'esprit de la jeune fille.

—Geneviève, dit-il d'une voix émue, dep
j'ai mené une vie bien rude; j'ai vu des r
des massacres, j'ai bravé vingt fois la mo
part au fièvreux triomphe du peuple après
j'ai partagé sa rage destructrice dans l'acco
de ses vengeances; j'ai vu couler le sang p
j'ai vu des centaines de têtes rouler sur l'éch
été ballotté dans tous les sens par les évé
Paris, comme un misérable jouet du sort: d

milieu d'une société en fermentation, j'ai tout oublié; mon pays, mon village, mon père, tout, sauf un seul sentiment qui avait pris racine au plus profond de mon coeur. . . Toi, Geneviève, toi seule vivais toujours devant mes yeux; ton image seule ne m'a jamais abandonné. . .

La jeune fille écoutait ces paroles, muette et la tête penchée sur la poitrine.

Le chef reprit:

—Quand nous étions plus jeunes, Geneviève, il m'a semblé mainte fois que tu n'étais pas indifférente aux efforts que je faisais pour obtenir de toi un regard d'amitié. Dis-moi, Geneviève, me suis-je trompé? n'y a-t-il jamais rien eu dans ton coeur qui parlât en ma faveur?. . . Tu ne réponds pas?

—Est-ce la vérité que vous désirez entendre? demanda Geneviève. . . . Mais si cette vérité devait vous blesser?

—N'en dis pas moins la vérité, Geneviève.

—Eh bien, il est possible que, dans notre première enfance, je n'aie pas eu moins de sympathie pour le jeune Simon Meulemans que pour mes autres compagnons de jeu; mais plus tard, lorsqu'il fut devenu un brutal et hautain jeune homme, lorsqu'il méconnut les conseils et les ordres de son père, et s'attacha aux idées impies des tyrans qui aujourd'hui oppriment notre patrie, alors ma sympathie pour lui se changea en aversion. . .

A ces mots, un frisson subit fit tressaillir Simon Bruns des pieds à la tête; il contint cependant l'explosion de son dépit et de sa colère, et répondit:

—Dans ce temps-là, Geneviève, la rétrograde Belgique pouvait encore espérer qu'elle repousserait la liberté pour continuer de vivre sous le joug de l'ignorance et de l'esclavage; mais, aujourd'hui cet espoir a disparu. Notre ci-devant patrie fait partie de la Répu-

blique française, et bientôt elle ressem
sante France, non-seulement par les
par la langue et les moeurs. Ce qui jad
une honte, est maintenant une vertu e
se pourrait-il pas, Geneviève, que tu
ton coeur plus de sympathie pour S
commissaire de l'administration centr
éprouvais pour le fougueux jeune hom
nu autrefois?...

—Ah! Simon, s'écria la jeune fille,
cer à vous offenser? Pourquoi me d
vous est facile de deviner? Laissez-m
gnez-vous à vous-même la désagréabl
sentiment que vous m'inspirez....

—Ce sentiment est donc bien terri
chef avec un sourire plein d'amertur
donc bien profondément que tu refus
haine en paroles? Quoi qu'il en soit,
parles.

—Voyez-vous, Simon, autrefois j'av
aversion intime mais calme; mais auj
vous êtes laissé choisir par des scélér
Dieu, comme le bourreau qui a pour
torturer corps et âme, qui vient arrêt
qui vient porter une main coupable su
vient profaner par un affreux sacrilè
notre Dieu, qui brûle nos maisons, et
me de stupides bêtes de somme ou co
peau sans raison... aujourd'hui, la fo
tez, la patrie en larmes, tout ce qui
terre, tout me crie que je dois vous
dois vous hair comme un instrument
me un envoyé de ces monstres sangui
de Paris, couvrent le monde entier de
et de larmes!...

En prononçant ces paroles la jeune

deur de sa fière attitude; emportée par une indigna-tion croissante, elle paraissait avoir oublié qu'un danger terrible la menaçait.

Quant à Simon Brutus un grand changement s'était opéré aussi sur sa physionomie; à mesure que les sévères paroles de la jeune fille lui arrachaient toute espérance et portaient à son orgueil de profondes blessures, la pâleur de la rage s'était répandue sur son visage. Assis sur son siège, il tremblait et son poing crispé par la colère étreignait convulsivement la poignée de son sabre. Quand la jeune fille se tut, il se leva brusquement :

— Insolente! s'écria-t-il, tu ne me crains pas? Sais-tu bien que je puis faire de toi ce que je veux? Sais-tu aussi que rien au monde, qu'aucune puissance sur la terre ne peut m'arrêter ou te protéger?

— Vous m'avez demandé la vérité, je vous l'ai dite, répondit Geneviève. Je ne vous crains pas assez pour mentir.

Transporté de fureur par le ton méprisant de ces derniers mots, le chef s'élança vers la jeune fille, l'arracha de sa chaise, et lui meurtrissant le bras de son poing, il s'écria :

— Ah! tu ne me crains pas assez! Il faut donc que je te fasse sentir mon pouvoir, fanatique entêtée!

Geneviève se laissa malmener rudement, et fixa sur son persécuteur un regard ironique et dédaigneux qui enflamma davantage encore sa colère.

Lorsque Simon Brutus la lâcha et, frémissant de rage, se plaça devant elle les bras croisés sur la poitrine, un sourire provocateur flottait encore sur les lèvres de la jeune fille.

— Tu ne comprends donc pas le danger qui te menace? Tu es donc folle! s'écria le chef d'une voix tonnante.

— Folle? dit la jeune fille. Etaient-ils fous ces chré-

tiens martyrs qui, du milieu des flam
encore leurs bourreaux?

—Sottises du temps du plus aveugl
mura le chef.

—Eh bien, s'écria Geneviève, était-
roïne française qui délivra le monde
téré de sang? Etait-elle folle, Charlot

En disant ces mots, la jeune fille a
une si profonde expression de volont
se peignait sur son visage, son regar
mystérieuse menace, tout en elle ann
vente exaltation que Simon Brutus,
effrayé, fit vivement un pas en arrièr
tolet de sa ceinture et en releva le ch

—Ah! c'est ainsi! s'écria-t-il. C
Moi qui étais assez naif pour te parle
tu viens pour m'assassiner! Peut-ê
par cette lâche action mériter une
Mais tu n'y réussiras pas misérable q

—Vous vous méprenez sur mes in
Geneviève; je ne crains pas la mort,
endurer le martyre, je subirais avec
sort jusqu'à la fin...

—Que parles-tu donc de Charlotte
ques-tu de moi par hasard?

—Il est un malheur plus grand qu
jeune fille d'une voix sombre et en
qu'un feu étrange s'allumait dans se

En ce moment on frappa doucemen
chef parut mécontent de se voir dé
il alla ouvrir.

—Qui te donne l'audace de méconn
demanda-t-il au sergent qui avait fr

—Citoyen commissaire, répondit c
que vous ne prendriez pas mal la ch
porte de l'auberge un homme qui veut

Pour le retenir, il nous faudrait le maltraiter, et comme il dit qui'l est le propre père du citoyen commissaire, cela n'irait pas. Que devons-nous faire?

Simon Brutus frappa du pied avec impatience et répondit:

—Encore des gémissements et des lamentations! Dis au citoyen qu'il attende un peu; je t'appellerai tout à l'heure quand il faudra le faire entrer.

Il referma la porte, et se tournant vers Geneviève:

—Ainsi, citoyenne, tout est fini entre nous! lui dit-il. Tu t'imagines cela, n'est-ce pas? Eh bien, tu te trompes. Je sais pourquoi tu me hais: tu es fiancée à un jeune homme, à un lâche qui, au lieu de servir sa patrie s'enfuit dans les bois avec un tas de stupides paysans, un brigand qui surprend et assassine pendant la nuit les soldats de la République française. Comme otage, comme gage de départ de Bruno pour l'armée, tu seras emmenée à Anvers et enfermée dans la citadelle. Prépare-toi en conséquence; dès ce soir tu partiras avec sûre.

—Puis-je voir mon père avant mon départ? demanda la jeune fille avec un extrême sang-froid.

—Ton père? ton père est un esclave du fanatisme; il ne peut rien te dire qui t'inspire de meilleures pensées. Tu ne le verras plus!

Des larmes jaillirent des yeux de Geneviève; mais elle fit un effort sur elle-même pour maîtriser les signes extérieurs d'une douleur qu'après une lutte pénible elle parvint à refouler au fond de son coeur.

Pendant ce temps Simon Brutus était allé vers la porte.

—Citoyen sergent, dit-il d'un ton impératif, qu'on enferme cette femme avec le curé dans l'écurie; qu'on lui donne une chaise et de plus tout ce qu'elle demandera, et qu'on fortifie la garde de l'écurie... Envoie-moi aussi le citoyen qui désire me parler.....

Tandis que le sergent emmenait ver
fille, Simón Brutus dit à celle-ci:

—Tu vois bien, Geneviève, que j
perdu tout espoir de te voir revenir
que tu te puisse trouver, souviens-toi
de te sauver et même de t'assurer u
vie. Un seul mot de ta bouche, et tu

La jeune fille quitta la chambre s

Plongé dans de profondes et inqui
mon Brutus allait et venait par la
murant à part lui d'un ton mécontent

—Mon père! Au milieu de [illegible] ce
ces préoccupations j'avais presque
trouvais si près de lui. Que veut-il
moi, me revoir? Il n'est pas moins
autres. Le village entier est pourri
vient sans doute avec de grandes exc
bablement aussi avec des larmes, me
ses incompatibles avec mes devoirs.
son erreur; mais renoncer pour cela
ma foi républicaine, ce serait une fa
que tout le monde ici me hait et me
méconnaîtrais-je pour l'amour d'eux
de l'administration centrale, et me fe
un lâche aux yeux de mes compagno
père vienne! S'il est raisonnable, je v

Bien que Simon Brutus prononçât
apparent sang-froid, il était au fond
moins calme qu'on ne l'eût cru. La
le troublait: la nature et l'orgueil lut
l'issue de cette lutte ne pouvait de
douteuse:

—Quel enfantillage! s'écria-t-il.
pas sur la terre un être indépendan
quement de ses propres actions? Et s
plutôt naître fils d'un brasseur, d'un

philanthrope ou d'un philosophe, est-ce en rien ma faute, puisqu'il ne m'était pas permis de choisir? L'esprit borné du père peut-il condamner le fils à la même stupidité?

Il secoua la tête avec dépit, en homme qui ne'st pas tout à fait convaincu de ce qu'il dit. Ce fut même avec un certain découragement qu'il reprit:

—En vérité, un républicain ne devrait avoir sur la terre ni père, ni mère, ni amis; et même pas de vie passée. Alors, il serait libre de toute entrave et fort comme un géant, grâce à la puissance d'une volonté que rien n'arrêterait....

A ce moment la porte s'ouvrit; un vieillard aux cheveux blancs et au dos un peu voûté entra en pleurant dans la chambre.

Simon Brutus courut au-devant de lui avec une émotion visible, lui saisit la main, et le pressant affectueusement sur son sein:

—Mon père, demanda-t-il, pourquoi pleurez-vous? Voyons, calmez-vous; dites-moi ce qui vous afflige.

Un radieux sourire illumina le visage du brasseur; l'intonation douce et émue de la voix de son fils paraissait le surprendre et le transporter de bonheur.

—Là, asseyez-vous, reprit le chef, vos larmes me font mal. Ce n'est pas ainsi qu'après cinq années d'absence je devrais revoir mon père.

—Mon fils! mon fils! s'écria le brasseur en se jetant au cou de Simon Brutus, il y a de l'affection dans ta voix! Je me trompe peut-être; mais pour l'amour de Dieu, laisse-moi quelque temps dans cette douce erreur!

Il embrassait et caressait son fils avec une fiévreuse émotion; celui-ci se prêta un instant à ces démonstrations affectueuses, mais bientôt il détacha doucement les bras de son père de ses épaules à lui et reprit:

—Je te remercie, mon père, de ce que tu m'aimes en-

core d'un amour si ardent, quoique notre mani
penser diffère du tout au tout. Tu es venu ici p
parler de choses importantes, je le pense du moin
moi ce que tu désires; si je puis le faire sans f
mes devoirs, je me réjouirai de pouvoir te co
en quelque chose.

—Ah! Simon, dit le brasseur, puisse le ciel
ton âme en ce moment! Puisse-t-il exaucer ma
désespérée et détourner de moi la mort la plus a
la mort sans espérance. Simon, il est apparu d
tre village une cinquantaine de bourreaux, envo
de sanguinaires tyrans, et qui nous font mourr
froi et de tourment, et toi, toi, mon filas, tu es
de ces barbares émissaires! Oh! ma douleur, m
est inexprimable! Je voudrais n'être pas né; m
ne fut jamais devenu le persécuteur de ses frèr
sang ne se fut jamais révolté contre Dieu!

Le visage de Simon Brutus s'assombrit: il
avec impatience sur son siège, et répondit:

—Ce sont là d'autres affaires, mon père. S
que, par respect pour toi, je voulusse changer
nière de voir, je songeasse à renier mes convicti
publicaines, cela n'en serait pas moins impossib
homme peut-il changer d'âme comme il chang
bits?

—O Simon, dit le père, abandonne cette c
impie; donne la liberté à tes prisonniers, reco
Anvers tes sauvages soldats et reviens dans not
ge. Je te céderai tout mon bien, et te rendrai s
tre de tout ce que je possède. Tu auras encore d
jours à vivre, et tu pourras être heureux en ce
Simon Brutus répondit avec un amer sourire

—Tu t'égares, mon père. Comment donc se
que tu te sois laissé aveugler à point-là? Ne
donc pas que la République française vient t'

tte même liberté pour laquelle nos pères ont versé utilement tant de sang?

—La liberté? dit le père stupéfait en poussant un ofond soupir. Tu nous apportes la liberté? Sous les npereurs nous étions indépendants; nos droits étaient violables; il n'y avait pas, sur la terre, de peuple plus bre que nous. Aujourd'hui l'étranger envahit notre iys et prend possession sans conditions, en vertu du ul droit du plus fort. Sans nous consulter, il anéan- tout ce qui nous est cher: lois, langue, moeurs, relion. Ses farouches mercenaires nous traitent comme s esclaves; ils nous maltraitent, ils nous volent ce qui à nous, ils incendient nos demeures... et si quel-'un de nous ose proférer une plainte, la mort ou la ison étouffent ce ressouvenir timide de nos droits rdus. Ah!... et il nous faudrait aimer cette affreuservitude, parce que nos bourreaux assurent qu'elle ppelle liberté?

—Que tu es injuste! Combien tu es ingrat! s'écria non Brutus. Nous sommes vos bienfaiteurs, et tu is appelles vos bourreaux!

—Nos bienfaiteurs! reprit le brasseur en levant les ins au ciel... La persécution, le meurtre, l'incendie, t-ce là des bienfaits! Le langage des hommes au-t-il changé de signification?

—C'est que tu ne le comprends pas. L'ignorance qui ndant des siècles, a retenu le monde dans les ténès, a obscurci votre intelligence et vous a rendu inibles de saisir la vérité. Vous attachez le plus haut x à des choses insignifiantes, à des choses qu'on vous it respecter et aimer comme on fait aimer et respecleurs jouets aux enfants, pour détourner leur esprit préoccupations plus sérieuses. Et voilà comment il ait que vous méconnaissez les bienfaits les plus préx qui pussent être donnés à l'humanité, c'est-à-dire

la lumière, la raison, l'indépendance,
ternité... Et cependant nous vous ap
au nom de la généreuse République fr

Depuis un instant le brasseur écout
et l'oeil étincelant les paroles de son f
il se leva vivement et s'écria avec
croissante qui finit par dégénérer en

—La lumière! Lancer au ciel de sa
blasphèmes et insulter à Dieu; mettre
à la place de la vertu, lâcher la bride
reconnaître d'autre loi qu'un orgueil
pour unique mobile à ses actions, à s
lâche brutalité... c'est la lumière? c
L'indépendance dis-tu? Dépouiller un
libre et indépendant depuis des siècl
qu'il est petit et faible, le dépouiller
ses lois, de ses moeurs; lui voler ses t
ter, le torturer, l'opprimer de toutes
sur la nuque un pied insolent et le cha
me un troupeau d'esclaves... Voilà l'i
vous nous apportez!—La fraternité! S
jamais existé dans le pays que tu se
l'ont étouffé dans le sang humain. Es
qui a tiré de l'enfer la guillotine parc
manquaient au massacre? Est-ce la frat
duit à l'échaffaud un roi innocent et
ce la fraternité qui a fait noyer des po
parce que la guillotine même ne fonct
vite? Est-ce elle qui, dans les rues de
quer des canons sur les républicains e
que la mitraille va vite en besogne, et
comme le moissonneur les épis? Est-
qui faisait hurler l'infernal Marat qu
tomber cent mille têtes pour que la vu
sang enflammât encore l'amour pour
pie et votre haine ardente contre l'h

[illegible] qui vous a poussés vers les prisons regorgeant de butin et vous a excité à égorger avec une rage inouïe des milliers de prisonniers, et à vous baigner jusqu'aux genoux dans le plus noble sang de la France? Ah! dites plutôt que vous êtes abandonnés de Dieu, que l'esprit du mal s'est emparé de vous et vous mène à l'éternelle damnation en vous faisant accumuler forfaits sur forfaits!—Vous nous apportez la liberté? Quand l'étranger a-t-il apporté la liberté à un peuple? Qui vous a appelés? Vous attachez notre patrie à la remorque de la France égarée... Qui vous a donné le droit de faire de nous les esclaves de l'étranger?—Vous nous apportez la lumière? Pour nous toute lumière vient de la source de l'éternelle sagesse; elle descend de là-haut sur l'humble humanité; vous n'avez rien que l'éclair dévorant qui jaillit du bourbier de vos fiévreuses mauvaises passions, et s'élance contre le ciel comme une horrible insulte à Dieu...

—Silence! plus un mot! s'écria Simon Brutus en se levant furieux. Si tu as des dieux que tu n'aimes pas entendre blasphémer, j'ai moi aussi, une foi que je ne veux pas laisser insulter! Ah! tu as failli me faire mourir d'indignation... et si tu n'étais pas mon père..

A cette dernière exclamation il saisit un pistolet, et son poing en tourmenta convulsivement la crosse.

—O mon Dieu! s'écria le pauvre père d'une voix défaillante, tandis que sa tête se renversait sur le dossier de la chaise et qu'il élevait les mains jointes vers le ciel, ô mon Dieu! épargnez ce crime à mon enfant!

La pâleur de la mort se répandit sur son visage; ses yeux se fermèrent, ses bras inertes s'affaissèrent le long de son corps; il gisait là comme un cadavre inanimé.

A cette vue Simon Brutus fut saisi d'une extrême frayeur; il courut tout tremblant à son père, lui pressa les mains, s'éloigna de nouveau, alla prendre de l'eau

et en baigna le front glacé du vieillar
guant des paroles de consolation.

Après de longs efforts il vit enfin
à la vie. Le vieillard ouvrit les yeux av
tonnement, promena un instant son reg
chambre, sans conscience de son état,
cri d'angoisse, porta vivement les mains
cacher les larmes qui commençaient à
ment sur ses joues.

Simon Brutus ne savait que faire:
sur ses traits et deviner l'inquiète agita
vements qu'il était en proie à un profon
timent où se mêlait l'impatience et la h
lui.

Quelque chose lui disait que sa posit
le; un autre sentiment s'efforçait aussi
dans son coeur, la pitié que lui inspira
son père.

Il lui prit de nouveau la main.

—Mon père, lui dit-il, tu t'es trompé
n'était pas de te menacer. Je voulais
qu'un autre que toi n'eût pas impuné
République française en ma présence.
donc bien perverti, bien méchant, pou
de moi, comme si j'étais capable de t
Allons, calme-toi et ne parlons plus de

Le vieillard se leva en silence, retira
de son fils et se dirigea vers la porte:

—Tu me quittes après ce déplorab
Simon Brutus d'une voix calme et en p
pir. Pardonne-moi plutôt mon empor
plutôt de la profondeur de mes convic
n'était pas entre nous deux, mon père;
opposée à la mienne, et, dans ces tem
tion du monde, l'homme disparaît dev
lutte.

—J'étais venu ici pour te demander une grâce, dit le père avec le calme de l'abattement et en s'arrêtant au milieu de la chambre, mais je sens que ma prière serait rejetée. Il est donc inutile que je tente un effort: tu serais inflexible et impitoyable comme ceux dont tu est l'émissaire.

—Parle toujours, répondit le chef; peut-être me sera-t-il possible de te prouver le contraire.

—Simon, dit le père d'une voix pleine d'affliction notre pauvre curé a quatre-vingts ans; sa vie touche à sa fin, il mourra en prison. Tu crois pouvoir livrer à tes chefs le prêtre à cheveux blancs? Hélas, c'est un cadavre que tu leur présenteras. C'est cet excellent homme qui t'a baptisé! Il s'est tant réjoui lors de ta naissance, car c'était mon ami dévoué et c'était lui qui avait prié Dieu de bénir mon union avec ta mère... Par pitié pour moi et pour lui, laisse-le aller, accorde-lui la grâce de pouvoir mourir paisiblement après de son humble église!..:

Le chef secoua négativement la tête et parut profondément attristé.

—Et Geneviève! poursuivit le brasseur; c'est une femme; elle n'a rien fait qui puisse t'irriter; elle est innocente comme un agneau. Simon, mon fils, donne-lui la liberté. Son père est au lit, agonisant; la perte de son unique enfant lui a percé le coeur!

—Si tu savais, mon père, ce que tu me demandes! s'écria Simon avec douleur.

Le brasseur crut sans doute que son fils hésitait et penchait vers une décision favorable. Cette idée illumina tout à coup son visage d'un rayonnement d'espérance; il se laissa tomber aux pieds de Simon Brutus et s'écria en levant vers lui des mains suppliantes:

—Mon fils, vois ton père est à tes pieds; oh! ne sois pas inexorable; écoute, écoute ma prière! Accorde-moi

la liberté de ces innocentes victimes; je te
prierai Dieu pour toi!

Simon Brutus frémissait d'émotion, re
et demeura un instant plongé dans une m
tion.

—Ah! Simon, ne te laisse pas domine
du mal! dit le vieillard d'une voix supplia

Le chef releva la tête; ses traits portaie
te d'une tristesse profonde.

—Le curé n'est pas mon prisonnier, di
tient à l'administration centrale qui m'a c
céder à son arrestation. Geneviève sert d'
la soumission de Bruno aux lois de la Rép
çaise: elle n'épousera pas mon ennemi. (
demande est impossible. Quoi qu'il en c
rejeter ta prière: le devoir me l'ordonne.

Le melheureux père se dirigea vers la
sant de nouvelles larmes, et dit avec l'acc
poir:

—Simon, je dois te quitter; il me faut n
hâter, car quelque choese me pousse à une
ble. Ma bouche veut maudire le bourreau
sang; mais mon coeur est encore assez for
ser la malédiction. Ah! tu ne me verras
ton père quitte le village où il est né; il
honte et son désespoir, il va expier quelque
solitude le péché de t'avoir donné la vie; i
gémir, mourir dans un lieu que tu ne co
mais...

Simon Brutus s'élança vers son père; m
lard tout en larmes, avait quitté la chamb
son fils pût l'atteindre.

L'inexorable fils rentra, tomba sur une
blé par l'émotion, et posa la tête sur la tab

Il murmura quelques mots inintelligible

son front de la main à le briser, et demeura longtemps comme anéanti dans une douloureuse rêverie.

Enfin, au bout d'un quart d'heure il se leva. Un sourire amer crispait son visage; un feu sombre étincelait dans ses yeux.

Il alla à la porte, appela le sergent, et lui dit d'une voix entrecoupée:

— Qu'on surveille soigneusement le prêtre et la femme. Si mes ordres sont méconnus, je brûle sans miséricorde la cervelle aux coupables. Qu'on fasse tous les préparatifs nécessaires pour venger l'assassinat du caporal: dans une heure nous irons au village et mettre au feu ce qui doit être détruit. Qu'on se tienne prêt!

Ces ordres donnés, Simon Brutus se mit à parcourir la chambre d'un pas rapide, en maugréant et blasphémant, comme s'il eut été poursuivi par quelque pensée affreuse.

V

Lorsqu'on voulait quitter la commune de W
pour gagner le village le plus voisin, dans la
de Turnhout, les habitants vous montraient
et épaisse forêt, et vous indiquaient un sentier
fonçait dans la partie la plus sombre du bois.

Ce sentier vous faisait d'abord traverser un
chênes qui, malgré son étendue, portait encor
ces du travail de l'homme; mais à mesure qu
trait plus avant dans la foret, une sauvage n
nait par degré le dessus.

Bientôt le sol s'accidentait en collines et e
et se couvrait de plantes de toute espèce qui
au hasard dans un désordre complet.

Là des bouleaux, des trembles, des chênes,
vers le ciel leurs larges couronnes de verdur
vraient de leur ombre les arbres de moindre ta
ci, trop nombreux, se refoulaient les uns les
comme étouffés, semblaient chercher à l'envi
vers la lumière. Partout où quelques rayons
parvenaient obliquement jusqu'au sol, des bui
talaient avec une luxurieuse vigueur, et p
leurs branches à travers tout jusqu'à ce qu'ur
tion plus puissante vînt leur ravir l'air et la
Plus loin, au bord d'un ruisseau presque invi
saules et des aunes baignaient dans l'onde fra
fantastiques racines, ou bien encore le sol, s'
brusquement, se transformait en marais mouv

dissimulait sous la haute et grisâtre végétation du myrte sauvage.

A une profondeur de plus d'une demi-lieue dans la forêt se trouvait un endroit nommé le Zandberg, parce que le sol humide jusque-là s'y élevait tout à coup de façon à former une colline passablement haute, et offrait un vaste espace presque nu, et qu'on eût dit ménagé à dessein au milieu de l'impénétrable fourré qui s'avançait de toutes parts jusqu'au pied de la dune de sable.

C'était là qu'une partie des habitants de Waldeghem s'étaient réfugiés et réunis.

C'était un étrange et mystérieux spectacle. Tout autour du Zandberg, sur la lisière du bois et cachés en partie sous le feuillage, une foule de gens étaient assis par petits groupes, la tête dans les mains, muets et immobiles, comme s'ils eussent été privés de vie.

Il était facile de voir que la crainte de la mort avait fait fuir des familles entières vers ce lieu retiré, car bien que les jeunes gens y fussent les plus nombreux, on remarquait aussi des vieillards, des femmes et des enfants, courbés sous le poids d'une profonde angoisse, et dont la pantomine désespérée attestait une extrême terreur.

Aux extrémités de la clairière, sur les points par lesquels on pouvait arriver au Zandberg, étaient postés de jeunes paysans, le fusil à la main et la tête penchée sous le feuillage pour épier tout danger qui pouvait surgir.

De temps en temps un gémissement isolé, une plainte déchirante s'élevait de l'une ou de l'autre de ces familles éplorées; mais ces clameurs de désespoir allaient se perdre dans l'espace, et un silence morne, et pour ainsi dire ininterrompu, continuait à planer sur cette scène.

Derrière le Zandberg, au bord du bois, se trouvait une

petite hutte construite à la hâte avec d
feuillage.

Sur le tronc d'un saule vermoulu q
devant la cabane, Bruno était assis, la
regard fixé sur le sable; de la main d
un fusil avec une force convulsive, de
contre lu une vieille femme qui pleu
côté.

La femme leva ses yeux pleins de l
ne homme, et prononça quelques mots
saillir.

—Pour l'amour de Dieu, ma mère,
croissez pas ma douleur par votre amè
coeur est aussi déchiré par une morte
prévisions, si peu fondées qu'elles soie
bler. Pourquoi ne m'avez-vous pas l

—Bruno, cher Bruno, ils t'auraient
s'écria la femme.

—Mais j'aurais appris où est mon
avec nous en ce moment... Cette te
plus cruelle que la mort même, ne nous
Allons, ma mère, un peu de patience e
votre esprit ces rêves effrayants: Jean
retour; il nous apportera des nouvelles

Bruno eût continué de donner des
mère, si un jeune paysan, qui était n
d'un sablon, ne se fut mis à pousser de
clamations et n'eût fait entendre le
feu! au feu! de telle façon que tous le
dirent à son cri d'alarme et gravirent
proie à une curiosité pleine d'angoisse.

Bruno quitta aussi le tronc de saul
de siège.

Bientôt l'air se remplit au haut d
clameurs d'un indicible désespoir; l
baient à genoux et levaient vers le cie

llantes, ou se jetaient, éperdues d'effroi, au cou de leurs frères ou de leurs fils; les vieillards se tordaient dans un muet désespoir, les enfants poussaient des cris de détresse, les jeunes gens, saisis d'une profonde désolation, couraient çà et là, et se répandaient en exclamations désespérées que leur arrachait le sentiment de leur impuissance.

—O malheur! malheur! le village est en feu! notre village brûle! Tel était le cri qui dominait le plus distinctement ce concert confus de clameurs d'épouvante.

En effet, les melheureux fugitifs voyaient dans le lointain, au delà de la forêt, à l'endroit même où s'élevait leur humble village, d'épais nuages de fumée monter vers le ciel. Le foyer de l'incendie devait avoir une grande étendue et le feu était très-vif, car on voyait distinctement le rouge reflet des flammes qui éclairait la base des colonnes de fumée.

Chacun des spectateurs voyait, en esprit brûler sa propre demeure, il la voyait s'écrouler, tomber en cendres et ensevelir sous ses débris le bétail, la moisson de l'année, le modeste mobilier; ils se voyaient réservés à la plus affreuse misère, si toutefois ils échappaient au danger de la mort qui leur avait fait prendre la fuite.

Nombre d'entre eux avaient des membres de leur famille, un époux, une mère, un père, un frère, qui étaient demeurés au village; leurs noms retentissaient avec l'accent du désespoir; on déplorait leur sort, et de lugubres lamentations pleuraient leur mort, regardée comme certaine.

C'était un affreux spectacle que de voir ces pauvres gens courir éperdus, en proie à une douleur qui échappait à toute dscription, s'arracher les cheveux, déchirer leurs vêtements, se frapper la poitrine ou s'affaisser sans connaissance sur le sol.

—Mon Dieu, mon Dieu! notre village, notre pauvre

village brûlé! brûlé tout entier! Tels
déchirants qu'on entendait retentir de
Bruno, debout, contemplait cette
et muet; le sang lui montait à la tête
boyaient, une sorte de râle sourd déchi
des cris étouffés de vengeance s'échapp
che. Son regard se promena sur tous
l'entouraient; huit fusils! seulement h
cri douloureux comme s'il venait de rec
blessure s'échappa de son sein oppressé
faissa avec découragement sur sa poitri
Il était là depuis quelque temps, a
amis éplorés, en proie à de terribles sou
binant en lui-même d'impossibles projet
lorsque quelqu'un toucha mystérieusem
comme pour le rappeler à lui-même.

—Jean! s'écria Bruno avec saisissem
as-tu vu mon père? Tu trembles? Qu'es

—N'est-ce pas assez que cela? répon
que à haute voix, en indiquant le villag

Mais aussitôt, se penchant à l'oreille
il dit d'un ton contenu:

—Silence! Venez avec moi! j'ai à parl

—Et ma mère, n'iras-tu pas auprès d'

—Le temps manque. Allons, suive
champ; votre mère elle-même ne doit p

Sur ces entrefaites, d'autres personne
prochées de Jean et l'accablaient de mill
quiètes.

Il assura qu'il ne venait pas du village
quent ne pouvait rien dire de ce qui s'y p

Après quoi il descendit la colline, et, s
disparut dans les profondeurs de la forêt

—Mais, Jean, dit Bruno avec émotion,
ces précautions, ce mystère? Je tremble
avais à m'annoncer la plus affreuse nouve

—Allons, allons, répondit le domestique en pressant le pas, personne au monde ne doit savoir ce que je vais vous dire.

Arrivés à une assez grande distance du Sablon ils s'enfoncèrent dans un épais massif de verdure; là le domestique s'arrêta brusquement et se tourna vers son jeune maître. Le vieillard voulut parler, mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux et étouffa sa voix.

Une mortelle pâleur décolora le visage de Bruno; saisi d'une indicible inquiétude, il arrêta son regard fixe sur les yeux de son domestique.

Celui-ci, faisant sur lui-même un effort violent, essuya les larmes qui baignaient ses joues et dompta sa profonde douleur; il saisit la main de Bruno et dit d'une voix assourdie par l'émotion:

—Bruno, ce que j'ai à vous dire refuse de venir sur mes lèvres; si je devais en ce moment vous percer le cœur, si je devais moi-même me porter un coup mortel dans la poitrine, cela serait cent fois moins douloureux pour vous et pour moi que l'affreuse nouvelle que j'ai à vous annoncer. Votre père, Bruno...

—Eh bien! eh bien! Quoi? Mon père, dis-tu? Que lui est-il arrivé? Parle, au nom de Dieu, tu me fais mourir! s'écria le jeune homme en saisissant le bras du domestique et en l'étreignant convulsivement, comme s'il voulait arracher de force à sa bouche la nouvelle redoutée.

—Mon malheureux maître! dit Jean avec un soupir, tandis qui'l semblait chercher sur la physionomie du jeune homme la mesure de son émotion.

—Parle! parle! s'écria d'une voix tonnante le jeune homme hors de lui, parle, je le veux! Quel malheur as-tu à m'annoncer?

—Voyez-vous, mon cher Bruno, reprit le domestique sans prendre garde à l'injonction fiévreuse du jeune homme, il ne faut pas que votre mèle le sache; il ne

faut pas qu'on le lui dise, autrement elle en
bien sûr, sur le coup.

—Dieu! mon père est-il donc mort? s'écr

Le domestique ne répondit pas.

—Tu veux donc me tuer par cette horrib
tude? Ne vois-tu pas, cruel, que la vie m'a
O Jean, Jean, ej t'en supplie, abrége ma sou

—Ah! Bruno, dit le domestique, tandis qu
homme s'élançait à son cou en poussant un
rant, Bruno, il est mort; les soldats françai
sillé...

Un cri terrible et si perçant qu'il s'éleva
cime des arbres, jaillit du sein de Brun: I
le domestique loin de lui, laissa tomber son f
sol, et se mit à courir comme un insensé à t
arbres, en levant les mains au ciel en criant

—Malheur! malheur! Mon père! mon pau
assassiné, fusillé, mort! Son sang innocent
sur cette cruelle race... Oh! vengeance! ven

Longtemps il parcourut la forêt, tout à fai
sens, exhalant les plaintes les plus amères e
bant sous le poids d'un indicible désespoir.
aveuglement il se heurtait contre le tronc des
se blessait sans le sentir, ou chancelait et t
dans les buissons, comme un homme ivre. En
sé, et presque défaillant, il s'arrêta au pied d'
bouleau, y appuya sa tête, et son coeur cher
l'abondance des larmes un soulagement à la
qui l'accablait.

Le domestique avait ramassé le fusil, et s
jeune maître de loin, sans se presser néanmoi
tendait l'instant de l'abattement pour lui adr
nouveau la parole.

Quand il le vit calme et la tête appuyée contr
leau, il s'approcha lentement de lui, laissa un
encore couler ses larmes sans le troubler, et d

d'une voix douce, comme s'il craignait de réveiller sa ... nerveuse:

—Bruno, mon pauvre Bruno! le malheur qui vous atteint dépasse toute expression; mais songez que Dieu ne donne qu'aux élus la couronne du martyre. Consolez-vous donc une peu par la conviction que votre père goûte à cette heure dans le ciel la récompense de ce qu'il a souffert; fortifiez-vous par la pensée que dès maintenant il prie devant le trône du Seigneur pour nous tous et pour notre malheureuse patrie. Bruno, mon ami, faites un effort sur vous-même; nous ne pouvons demeurer ici; votre mère apprendra mon retour; votre disparition la frappera d'inquiétude...

Le jeune homme resta silencieux et ne fit pas un mouvement.

—Par amour pour elle qui vous reste seule, Bruno, soyez fort et courageux; je vous en conjure par la mémoire de votre père lui-même, ne laissez rien paraître qui puisse apprendre ou faire craindre à votre pauvre mère l'affreuse catastrophe accomplie. Aucun des fugitifs ne la connaît; le domestique de baes Cuylen l'a apprise de la bouche de Simon Meulemans; il n'en a dit mot à personne qu' àmoi seul. Cachez à votre mère ce terrible malheur ;faites-lui accroire que votre père s'est enfui et a trouvé une retraite sûre. Laissez-moi faire; dès que nous aurons échappé à cette cruelle persécution, je mettrai avec précaution et peu à peu la terrible image de cette irréparable perte sous les yeux de votre mère, et de cette façon, je la garantirai peut-être du coup mortel qui la frapperait si votre désespoir et vos gémissements lui faisaient deviner bzrusquement la triste nouvelle. Cette nuit, quand il fera bien obscur, nous irons au village, pour enterrer votre père au cimetière. C'est un devoir sacré; quelque triste, quelque lugubre qu'elle soit, le courage ne nous manquera pas pour accomplir cette tâche. Eh bien, cher Bruno, vous sentez-

vous assez de force pour paraître dev
Je lui dirai que votre père s'est enfui..

Le domesiique n'obtint pour réponse
qui se mirent à couler sur les joues de
nouvelle abondance. Plus d'une fois
vela ses efforts pour arracher le jeune h
sespoir, mais toutes ses exhortations d
résultat.

Vaincu lui-même par sa propre dou
enfin s'asseoir à quelques pas de son m
lui, se mit à pleurer la tête appuyée dan

Ils demeurèrent ainsi, pendant près
heure, abîmés dans une douleur sans b
leva au bout de ce temps et dit d'une v
prière:

—Ah, Bruno, je vous en supplie, all
soir approche.

Le domestique bondit en arrière ave
goisse, lorsque Bruno se retourna. La
jeune homme était toute changée; un
avait prit place aux larmes; sa poitrine
avec effort, ses yeux étincelaient, sa têt
droite sur ses épaules, comme si un sen
té l'eût animé.

Il marcha droit au domestique, lui pr
mains, et se tournant vers le Zandberg, il
décidée:

—Allons! je te montrerai si j'ai du co
Viens, tu ne me reconnaîtras plus!

Et comme le domestique tremblant le
faire un mouvement, il reprit:

—Tu me crois fou? Qu'y aurait-il de
effet à ce que je fusse fou? Mais tu te
s'est passé en moi autre chose...

—Pour l'amour de Dieu, Bruno, dit l

un ton suppliant, contenez votre désespoir; songez à votre pauvre mère.

—Ah! s'écria Bruno, je songe à mon père, à ma mère! Là, contre cet arbre, j'ai enduré un instant tous les supplices de l'enfer... Mais maintenant, le sort en est jeté!

—Mais quel est votre projet, Bruno? vous paraissez calme; cela n'est pas naturel!

Le jeune homme avec le même sourire amer, prit le domestique par la main et dit en l'entraînant dans la direction du Zandberg:

—Hâtons-nous; chemin faisant, je t'expliquerai ce qui s'est passé en moi. N'est-ce pas Jean, que les gens du village et toi-même avez cru parfois que Bruno était stupide? Qui sait si quelques-uns, Karel de l'auberge du Lion par exemple, ne l'ont pas regardé comme un lâche? Ah! ah! moi-même je l'ai cru! Et pourtant, combien nous nous trompions! Vois-tu Jean, il y a deux hommes en moi. C'est comme si j'avais deux âmes: l'une aspire à la paix, à la bonté, à l'amour; l'autre nourrit des désirs de vengeance, elle verse des larmes sur le sort de la patrie, elle demande le sang des méchants en expiation du sang des innocents. Eh bien, une lutte terrible s'est engagée au dedans de moi, entre ces deux esprits; le sentiment de la vengeance l'a emporté! Et maintenant plus de ménagement, plus de relâche, plus de crainte, plus d'espérance même.—Vengeance, et vengeance seulement!... Allons, allons, plus vite... je suis fouetté par l'ardent désir de faire payer chèrement le sang de mon père!

—Pauvre Bruno! dit le domestique en gémissant: je ne me suis pas trompé. Votre esprit est troublé; vous vous égarez... Croyez-vous donc pouvoir résister à la puissance de nos oppresseurs? Quand vous parviendriez à en abattre un millier, à quoi cela servirait-il? Ah! renoncez à cette idée; c'est une résolution insensée...

—Une résolution insensée! dit le je
ironie. Oh! je le sais bien: nous autr
sans, mal armés, mal exercés, en peti
ne pouvons rien! rien que souffrir, êt
ramper comme de vils insectes devan
nous foule aux pieds... Mais s'il nou
subir le sort des insectes, pourquoi ne
bler en tout? L'insecte est incapable de
maux plus grands; mais il mord, il
du venin, il se défend avec courage e
sans vengeance... Oh! Jean, jusqu'ici
me comme un frère, et si tendrement q
voulais lui tout pardonner; mais hélas
nais pas que le mal a l'homme comme
que par conséquent il est impossible de
punir le mal sans toucher à l'homm
Mais écoute! Qu'est-ce que cela? Ente
au haut du Zandberg? Entends-tu ce
breuses et si confuses? Peut-être sont
que je cherche!

Il arma son fusil et se pencha en avan
ser à travers le feuillage.

—Non, non, dit le domestique après
reille un instant. Si les sans-culottes
Zandberg, les paysans n'y demeureraien
vine ce que c'est: les gens du village o
des flammes, et la plupart d'entre eux
Zandberg en ce moment.

Bientôt ils sortirent du bois, et viren
colline fourmillait de gens qui se mêlaie
autres avec de tristes exclamations. Les
enfants étaient en majorité, maintenan
raissait que le domestique ne s'était pa
sa conjecture.

Au pied du sablonneux monticule,
troupe de jeunes gens qui semblaient étr

Il remarqua, aux efforts que faisaient les assistants pour voir ou entendre ce qui se passait ou se disait dans l'intérieur du cercle, qu'il s'y communiquait probablement d'importantes nouvelles.

Comme il lui fallait passer auprès de ce groupe pour aller trouver sa mère, il marcha directement dessus; mais il n'eut pas été si tôt aperçu de quelques-uns des assistants, que tous s'écrièrent à la fois:

—Voilà Bruno! voilà Bruno!

A ce cri, un homme aux cheveux blancs et les yeux pleins de larmes s'élança hors du groupe, et, levant les mains au ciel, se laissa tomber aux pieds de Bruno. C'était le sacristain maître d'école.

—O Bruno! dit-il d'une voix gémissante, Bruno, rendez-moi la vie! Au secours! au secours! Sauvez notre Geneviève!

—Quoi? Que dites-vous? Geneviève? s'écria le jeune homme avec une mortelle angoisse.

—Ah! reprit le père désolé, les sans-culottes l'ont arrachée de la maison, l'ont traînée sur le chemin comme un agneau de sacrifice. Elle est prisonnière à l'Aigle... et notre vieux curé, infortuné martyr, s'y trouve aussi... Ah! hâtez-vous... secourez-les bien vite... Ce soir on doit les conduire à Anvers! Hélas! hélas! vous ne reverrez plus Geneviève!

Les plaintes déchirantes du sacristain avaient vivement ému les jeunes gens témoins de sa douleur; plus d'un demanda à grands cris vengeance. Le fils de l'auberge du Lion se distinguait surtout; il frappait le sol de la crosse de son fusil et lançait mille malédictions à l'adresse des tyrans. Cependant, Bruno étant présent, tous le contemplèrent avec anxiété et attendirent sa réponse.

Bruno releva le sacristain, et se tournant avec un calme apparent vers ses jeunes compagnons, il dit d'un ton solennel:

—Amis, écoutez ma voix. Je m'adresse à
comme moi, êtes condamnés par les sans-culo
rés de sang à porter les armes contre votre pa
tre vos frères, contre votre foi et votre Dieu.
nous encore longtemps dans les bois comme d
qui n'ont ni sang dans les veines ni courage a
Attendrons-nous, pour devenir des hommes et
geance de nos oppresseurs, que nos villages
proie des flammes, que nos parents et amis a
combé sous la sauvage violence de ces barba
toutes nos soeurs aient été entraînées par ces
dans leurs antres? Oh! non. Montrez que le
paysan sait aussi se soulever sous les coups
rannie; montrez que votre patience a été tr
temps mise à l'épreuve, et que chacun, dans
brabançon, ose se révolter contre l'impiété et
sion. Donnez cette vie qu'ils réclament pou
guerres injustes; donnez-la pour votre foi
pour votre patrie qui se meurt! Vous effraierez
nombre de vos ennemis? A quoi bon cette crai
tranger vous dit: Vous serez les soldats de l'in
vous serez traqués dans les bois comme des
malfaisants, et poursuivis comme une proie j
que la balle qui vous cherche vous ait abatt
sonne de nous ne peut échapper à cette dest
oppresseurs ne nous laissent pas d'autre ch
bien, je vous offre, moi, une autre issue: nous
comme des lâches; courber la tête et attendre
et découragés, le sort que nous réservent les t
bien nous pouvons venger et nous-mêmes et
diminuer du moins le nombre des ennemis
Dieu, et,—s'il le faut enfin,—mourir, mouri
des hommes, comme des héros, comme les
d'une cause sacrée; nous pouvons, en un mo
nos pères qu'on a vus, le glaive au poing,
inébranlables au milieu des plus terribles da

vos âmes savent s'élever jusqu'au véritable héroïsme,
bien, sachez regarder la mort en face d'un oeil im-
ssible! La victoire dût-elle nous échapper ici-bas, le
omphe nous attend là-haut, là-haut dans le sein de
lui pour le saint nom duquel nous aurons péri...
Jusque-là, le fils de l'auberge du *Lion*, les yeux ra-
nants d'enthousiasme, avait écouté l'allocution de
ami. En ce moment, il se jet à son cou transporté
joie, et s'écria tout hors de lui:
—Dieu soit loué! Voilà ce qui s'appelle parler!
uno, mon cher ami, je te suis jusqu'à la mort! Je
ais bien que tu avais le coeur noble et courageux.
—Vengeance! vengeance dès cette nuit! Partons à
stant, partons de ce pas pour l'*Aigle!* s'écrièrent
elques voix.
—Quant à moi, frère, mon parti est pris: plus de
os! Il ne s'agit plus de fuir le danger, mais de le
rcher; à tous les instants du jour, à toutes les heu-
de la nuit, il faut épier, poursuivre, attaquer nos
rreaux, vinssent-ils par centaines. Puisqu'il me
t verser du sang, je le verserai par torrents; je
rmerai de la tête aux pieds, je combattrai, je lutte-
je blesserai, je tuerai aussi longtemps qu'une étin-
e de vie restera dans mon sein embrasé. Et si je ne
s délivrer mon infortunée patrie des tyrans infer-
x qui l'oppriment, eh bien, je la vengerai dans la
ure de mes faibles forces; ce sera peu,—mais au
ns elle sera vengée! Ah! ne cherchez plus des vi-
s, n'emportez pas de literies pour vous faire un cam-
nent commode au fond des bois. Autre doit être le
de nos visites au village et dans les autres commu-
: ce sont des fusils, des balles, du plomb qu'il faut.
quiconque a un coeur dans la poitrine et se trou-
ans armes sorte cette nuit du bois et aille prendre
qui lui manque... Et maintenant à l'oeuvre! Que

ceux qui ont un fusil me suivent à une cer
tance. Que celui qui craint la mort se sépare
Une trentaine d'hommes, avec Karel du *L*
tête, suivirent Bruno, malgré les supplicatio
cris d'angoisse de leurs parents.

Après qu'ils se furent arrêtés quelques in
colonne serrée, au pied de la colline, Bruno t
son domestique, et lui dit:

—Non, Jean, tu ne peux venir avec nous.
tranquilliser ma mère sur mon absence et lui
je suis allé chercher des nouvelles. Fais en
personne ne lui parle de l'affreux malheur...
teras ici pour une autre raison encore; tu
les conscrits qui n'ont pas d'armes à partir sa
dans toutes les directions et à aller visiter le
des environs. Qu'ils se procurent des fusils,
portent de la poudre et du plomb; qu'ils ail
recherche d'autres fugitifs et les amènent ici,
demain, au point du jour, nous soyons munis
ce qui est nécessaire à notre vengeance.

—Et le devoir sacré que nous avons à rem
manda le domestique.

—Cette nuit, après mon retour, répondit
homme. Va, ne perds pas de temps, et prend
ma pauvre mère.

Et se tournant vers les hommes armés, il le

—Et maintenant en avant! courage de fer e
d'acier!

Il s'élança à travers le feuillage au plus pro
bois et disparut avec ses trente compagnons.

La nuit allait tomber; bien que les cimes de
les plus élevés reçussent encore quelque lum
couchant, au niveau du sol et au milieu des bu
faisait déjà très sombre.

Bruno et sa troupe suivirent quelque temps
tion du village; mais bientôt ils tournèrent au

virent attentivement les ondulations dé la forêt, sans mais en sortir, jusqu'à ce qu'ils atteignissent une ne sapinière située le long du grand chemin, à une mi-lieue de l'*Aigle*.

Avant qu'ils fussent auprès du chemin, Bruno dit à compagnons d'une voix contenue:

—Voici ce que nous allons faire: je vais me cacher, ec quinze hommes, de ce côté-ci du chemin, vis-à-vis l'endroit où nous sommes maintenant; Karel ira de utre côté, mais à une quinzaine de pas plus haut, mbusquer dans le taillis avec le reste de la troupe. and nous apercevrons les sans-culottes chargés d'es-ter les prisonniers, nous laisserons le convoi s'appro-er jusqu'à ce qu'il se trouve précisément entre les ux embuscades. Nous visons bien, chacun choisit homme, et au moment où je crie: *Feu!* nous tirons s à la fois, et nous nous jetons au milieu de la route ur lutter corps à corps contre ceux qui ne seront pas mbés sous nos balles. Ceux qui ont un fusil à deux ups en réserveront un. Il ne fera pas assez obscur ur que nous ne puissions bien distinguer notre but; ites bien attention, mes amis, de ne pas blesser les uvres prisonniers, fallût-il pour cela épargner quel-es soldats. Nous triompherons bien de ceux-ci à la conde attaque. Et maintenant glissons-nous à notre ste, silencieusement comme des renards, et soyons êts à l'attaque comme des lions. Allez, j'avancerai tête pour reconnaître ceux qui paraîtront sur la rou-que Karel en fasse autant de l'autre côté. Que les tres se couchent à terre et restent immobiles jusqu'à que le moment de se montrer soit venu.

Tous se courbèrent et gagnèrent, en rampant à tra-s les buissons, la place qui leur avait été indiquée par r chef.

Bien que l'obscurité ne fût pas complète, un passant ût pas soupçonné néanmoins que, dans cet endroit,

soixante yeux ardents l'épiaient à travers
sonne ne bougeait; chacun retenait son h
la solitude et le silence d'un tombeau.

A peine étaient-ils postés là depuis un
qu'un homme parut dans le lointain;
grands pas, et soit pour se donner du c
même, soit pour rassurer les autres sur s
il sifflait l'air d'une chansonnette.

Bruno, qui sentait déjà poindre en lui l
les prisonniers n'eussent été emmenés ava
soir, se réjouit intérieurement en voyant
voyageur isolé; car celui-ci suivait la direc
duisait à l'*Aigle*, ou plutôt à Waldeghem.
sifflait était celui d'une chanson populaire
ce ne pouvait donc être un ennemi.

Pour l'empêcher de découvrir l'embus
même temps pour obtenir de lui les infor
cessaires, Bruno quitta sa retraite, gagna l
la route et s'avança à la rencontre du voya
ci, effrayé de cette apparition imprévue, s'a
cula bientôt jusqu'à la lisière du bois avec
évidente de s'enfuir dans le taillis si quelqu
menaçait.

Ami! conscrit! cria Bruno en contenant
Ces paroles semblèrent rassurer le voyag
quitta le bord du chemin et s'approcha de B

—Vous m'avez fait une fameuse peur!
croyais que vous étiez un *lieur*.

—Ah!... bonsoir, messager, dit Bruno,
nut son interlocuteur et lui tendit la main.
osez-vous aller ainsi seul, la nuit, par les ch
craignez-vous pas que les sans-culottes vous
pour un réfractaire?

—Les sans-culottes ne courent pas la nuit
le voyageur, et dailleurs j'ai un passe-port
nistration centrale.

—Parlez bas, reprit le jeune homme. Et, dites-moi, n'avez-vous pas rencontré des soldats depuis une heure?

—Pas un seul! répondit le messager.

—Avez-vous des nouvelles de la ville?

—Des nouvelles? Oui, de malheureuses nouvelles! Je plains nos pauvres conscrits! Si ce qu'on dit est vrai, il n'y en aura plus un seul en vie dans huit jours, à moins qu'il ne soit soldat.

—Comment cela? Que voulez-vous dire?

—Il paraît que les Français veulent aller rondement en besogne et recourir à la force: l'ordre est venu de Paris qu'il faut que tout soit fini par ici en quelques jours. On a formé à Anvers et dans d'autres villes de petites armées, ayant chacune un général à leur tête. Une armée semblable s'appelle une *colonne mobile.* Ce soir même, l'une d'elles, sous les ordres du cruel général Duruth, est sortie d'Anvers; ais où est-elle allée? Personne n'en sait rien. On dit que ces colonnes mobiles ont ordre de tout massacrer partout où il y aura ombre de résistance, et de brûler jusqu'aux fondements les villages où se montrerait un seul déserteur armé.

Bruno écoutait et réfléchissait sans prononcer un mot. Le messager poursuivit:

—Il ne reste plus pour vous et vos amis qu'à choisir entre une prompte soumission à la République française, ou à vous décider à vous rendre tous ensemble à l'armée des *brigands,* et à combattre pour la patrie et la religion.

—Qu'est-ce que cela, les *brigands?*

—Comment? demeurez-vous donc dans un désert que vous ne sachiez encore rien de la révolte? Les *brigands,* c'est le nom que les sans-culottes donnent aux paysans qui se sont soulevés à main armée contre les Français. Le petit Brabant fourmillait de patriotes il y a huit jours. Il paraît que les nobles et les couvents les aident, car ils sont pourvus de tout. Vous pouvez

penser combien ils sont nombreux: ils ont p
de Malines, chassé les républicains et brûlé t
piers de l'administration centrale...

—Pris la ville de Malines? s'écria Bruno
il y aurait donc espoir de délivrance....

—C'est-à-dire que le même jour le général
à la tête d'une colonne mobile, a repris Ma
saut et a fait fusiller tous les paysans qui n
pas enfuis.

Un douloureux soupir souleva le sein de B

—Mon Dieu! mon Dieu! dit-il en gémissar
un rayon d'espoir descend-il dans notre coeu
éclipsé par une sanglante désillusion!

—Ne vous trompez pas, dit le messager;
tes proprement dits ne se trouvaient point à
le plus grand rassemblement se trouve à ce
selon le bruit public, dans le *Hageland,* du
Diest...

—Silence! silence! murmura Bruno d'une
fée. Entendez-vous là-bas un chariot et le
beaucoup d'hommes? Fuyez, rebroussez ch
chez-vous loin d'ici... Sans cela, il pourrait
coûter la vie.

—Qu'est-ce donc? dit le messager avec épo

—Allez-vous-en bien loin... bien loin! re
no; on va se battre ici; le sang va couler.

Le messager effrayé entra dans le bois. O
tendre, au bruissement des feuilles, qu'il s'élo
toute hâte de la chaussée.

Bruno se laissa glisser sur le sol et rampa le
chemin jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses hom
porta les mains à sa bouche et dit d'une voix

—L'oeil au fusil! ils sont là...

À mesure que le bruit du chariot et des hor
l'accompagnaient se faisait entendre plus disti
le coeur de Bruno se mit à battre avec violen

compagnons n'étaient pas moins émus que lui: tous semblaient dans l'attente pleine d'an... du danger de mort qui s'approchait.

Ils ne s'étaient pas trompés sur la nature de l'escorte qui s'approchait d'un pas assez rapide du lieu où ils se trouvaient.

Sur un chariot attelé de deux chevaux se trouvaient le curé et Geneviève. On avait lié sur son dos les mains du prêtre octogénaire, comme on eût fait d'un voleur, et de plus on l'avait attaché au chariot même. Geneviève était assise sur un banc, la tête penchée sur la poitrine et les mains devant les yeux; des larmes abondantes coulaient sur ses joues.

Vingt soldats environ accompagnaient les prisonniers. Le sergent marchait en avant avec la moitié de ses hommes; l'autre moitié suivait le chariot. Comme cette disposition les séparait les uns des autres, ils parlaient très haut; c'était d'ailleurs leur habitude d'y aller en tout avec témérité et sans la moindre crainte.

—Tu dois avouer, citoyen sergent, dit en ce moment un soldat, que nous nous sommes trompés sur le compte de ces sauvages. S'ils avaient seulement de la poudre et du plomb, ils nous feraient repentir d'être venus dans ce désert avec soixante hommes.

—Bah! c'est un tas de lâches! répondit le sergent; leur fanatisme est leur seul courage. Ils sont bons, comme des *brigands* qu'ils sont, pour guetter du fond des bois les républicains, et se sauver en les voyant...

—En effet, reprit le premier interlocuteur, il faut qu'ils soient bien stupides et bien poltrons; car s'il en était autrement, ils ne nous laisseraient pas passer ainsi sans essayer de nous en empêcher. Si une cinquantaine d'entre eux seulement nous attendaient sur cette route isolée, nous aurions assez de besogne à défendre nos prisonniers. Mais ils sont trop lourdauds pour cela;

leur esprit ne va pas plus loin que celui des
dre et s'enfuir.

—C'est maintenant seulement que le jeu
ment commencer, dit le sergent; le citoyen
re a reçu un ordre en vertu duquel nous de
dre demain la colonne mobile du génér
nous allons mettre en sûreté ce monstre fa
marmotte là-haut sur le chariot ses ridicu
et nous reviendrons ensuite avec la colonne
paraît que le feu ne manquera pas pour no
fer...

Ils étaient arrivés précisément à l'endroit
vaient les conscrits; sans qu'ils s'en aperçus
fusils suivaient tous leurs mouvements.

Tout à coup le terrible mot: *Feu!* reten
sus les arbres. Trente coups partirent. Plus
tié des soldats tombèrent; les chevaux, effr
feu et le bruit de la fusillade, s'élancèrent
entraînèrent rapidement le chariot sur la ro
qui s'en aperçut, lâcha son second coup et
cheval d'avant au poitrail; l'autre cheval s'
le premier; le chariot s'arrêta au milieu du

—Feu! feu, sur ces *brigands!* cria le se
hommes lorsqu'il vit Bruno et ses compagn
cer du taillis.

Trois ou quatre conscrits tombèrent en po
cris de douleur; les autres coururent sur les
engagèrent une lutte acharnée. Ils étaient
rité, plus nombreux que les Français, m
avaient des baïonnettes et des sabres, tand
paysans, dépourvus d'armes blanches, se voy
gés de frapper avec la crosse de leur fusil
lancer sur leurs ennemis comme des lions f
les saisir à bras le corps, et de les terrasser a

Néanmoins tout fut fini en moins d'un

Quinze soldats gisaient sans vie autour du chariot; trois conscrits étaient morts, quatre autres blessés.

Même avant que le dernier ennemi fût abattu, Bruno s'était élancé sur le chariot, en avait emporté Geneviève qui s'était évanouie, et l'avait adossée à un arbre au bord de la chaussée.

Puis il courut à ses compagnons, qui avaient déjà délivré le curé de ses liens et qui l'entouraient avec des marques de respect et d'amour. Le vieillard, à demi mort de saisissement, leur pressait la main sans pouvoir prononcer un mot.

— Amis, dit Bruno, nous ne pouvons demeurer ici. Enlevons et transportons à la hâte dans le bois nos pauvres blessés et nos morts. Vite! regagnons le Zandberg! Les sans-culottes qui nous ont échappé doivent être allés demander du secours à l'*Aigle*. Ils pourraient nous reprendre les prisonniers. Vite! vite!

Les conscrits exécutèrent avec la plus grande promptitude l'ordre qu'ils venaient de recevoir.

Bruno donna son fusil à l'un de ses compagnons, courut à Geneviève, et, la plaçant sur ses épaules, suivit les autres dans le bois.

Le triste cortège n'avançait que très lentement à travers les taillis épais et dans la plus profonde obscurité. Personne ne parlait: tous étaient vivement émus et tressaillaient en entendant les plaintes étouffées mais douloureuses de leurs frères blessés. Eux, qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre que comme d'un des plus grands fléaux de l'humanité, ils emmenaient maintenant avec eux trois cadavres, les cadavres de leurs meilleurs amis! Du sang, et un sang qui leur était cher, coulait sur leurs mains.

A côté de Bruno marchait d'un pas chancelant le vieux prêtre, conduit par Karel du *Lion*.

Épuisé de fatigue, Bruno voulut poser sur son autre

épaule son amie défaillante; en fais
il remarqua une tache humide sur s
—Mon Dieu! du sang! s'écria-t-il
Elle est blessée! morte... morte!..
Tout tremblant, il laissa glisser la
sol et tomba agenouillé à côté d'elle
—O Geneviève! s'écria-t-il, me se
affreux malheur viendrait-il aussi
tout ce qui m'est cher devait donc êt
Et tout hors de lui, en proie au
poir, il s'arrachait les cheveux et hu
blieux des dangers qui le menaçaient
Sur ces entrefaites, le curé s'était
noux auprès de Geneviève, et lui tâ
épaules pour rechercher la source du
lait.

—Bruno, dit-il, mon fils, modérez
neviève vit; mais il faut chercher sa
semble que c'est au bras gauche; je
mais c'est de sa main gauche que dég
Les paroles consolantes du prêtre,
poir fondé que son amie pouvait en
tirèrent Bruno de son désespoir et
rement de son esprit.

Il retroussa avec un empressement
che de Geneviève ;puis il reprit son fu
compagnon qui le portait, approcha
ne fille, versa un peu de poudre dans
retomber le chien. Comme le fusil
gé, la poudre brûla seule, et une flamm
ra cette triste scène.

—Ah! je l'ai vue! s'écria Bruno
nouant sa cravate; une blessure au
Geneviève, une balle l'a atteinte! M
Dieu, ne m'enlevez pas l'amie de mon
En parlant ainsi et en poussant

…s, il entoura de sa cravate le bras de la jeune fille, et comme la blessure était très légère, cette précaution suffit pour arrêter le sang.

A peine avait-il fait le noeud que Geneviève fit un mouvement et sembla se réveiller en faisant une longue aspiration.

—Elle vit! ma Geneviève vit! s'écria Bruno ivre de joie.

Mais une dizaine de coups de feu répondirent à sa voix; les balles volèrent au-dessus de sa tête à travers le feuillage.

—Les voilà! les voilà! s'écrièrent d'une seule voix les conscrits avec terreur. En avant! Fuyons! fuyons!

Bruno releva sa Geneviève; et bien que quelques paroles inintelligibles s'échappassent de la bouche de la jeune fille, il s'enfuit, avec une aveugle précipitation, à travers les buissons.

Quelques balles sifflèrent encore derrière lui et ses compagnons.

Bientôt, néanmoins, le plus profond silence régna dans cette partie de la forêt.

VI

La plus grande partie des habitants de W
avaient passé la nuit sous les arbres, dans les
du Zandberg.

Le jour commençait à poindre à l'orient;
disparaître cette triste obscurité qui avait en
pauvres fugitifs comme dans une tombe, et
venue ajouter à l'insomnie pleine d'angoisse
turait leurs âmes, un froid glacial qui eng
leur corps.

Dans les demi-ténèbres des premières heure
tin, on pouvait distinguer, près de la colline
le contour incertain des familles campées au b
forêt: mères, filles, enfants, vieillards, étaien
rés par le froid en masses indistinctes, imm
muets, comme si la mort, venant à l'impro
étendu son linceul sur ces infortunés.

Ainsi, ces pauvres gens étaient groupés
parts sous le feuillage des premiers arbres, la
chée sur la poitrine, le regard opiniâtrement fi
sol, sous l'empire d'une désespérante préoc
Passifs et découragés, ils luttaient contre le
mide de la nuit qui, en ce moment où tom
abondante rosée, faisait tomber de larges gout
sur leurs vêtements déjà mouillés.

Parfois une mère, un vieillard, levaient les
interrogeaient avec espoir l'horizon du côté de
là se formait une rayonnante couronne de lu
la route que le soleil déjà proche, le soleil, s

aleur qui ranime la vie, allait parcourir; mais les eureux reportaient aussitôt leur regard vers la et frissonnait d'angoisse, à la triste pensée de ce eur apportait le jour naissant.

la nuit les avait torturés par une douloureuse in-ie et par un froid cuisant, le jour ne leur promet-que persécution, incendie et massacres...

pied de la colline de sable on voyait déjà quel-jeunes gens, le fusil à la main, rapprochés les uns utres, et interrogeant du regard toutes les direc-comme s'ils s'attendaient à quelque événement. effet, de temps en temps, quelques-uns de leurs agnons sortaient du bois et venaient les rejoindre. nouveaux venus apportaient quelques fusils, de la e et du plomb, ou s'ils amenaient avec eux d'au-ugitifs armés, on se serrait joyeusement la main, n se félicitait, mais d'une voix retenue, du ren-urvenu.

hutte que Jean avait construite de bois et de hes pour la mère de Bruno se trouvait derrière le erg.

bon domestique était assis à quelque distance, ant tout autour de lui avec sollicitude, comme entinelle qui veille sur le sommeil de son chef. orne de boeuf, semblable à celle dont les bouviers vent pour rassembler les vaches, pendait à son

t était calme et silencieux autour de la hutte; igne de la main le domestique écartait tout le de l'endroit où il pensait que son jeune maître t un court repos après cette nuit pleine d'agita-

ndant. Bruno était assis éveillé dans la cabane. tements étaient souillés de boue et même de ta-de places rouges, comme si l'on eût vainement

essayé d'enlever des traces de sang; sa
en désordre, et ses yeux enflammés par

Les bras croisés sur la poitrine, il ten
fixé sur l'autre extrémité de la cabane.
chée sa mère, endormie sur un lit de c
petites branches et de feuilles; à côté
vait Geneviève qui s'appuyait sur son bra
tes deux étaient entièrement vêtues; une
protégeait contre le froid de la nuit.

Bien qu'elles fussent réellement endo
leur était profondément empreinte sur l
de toutes deux. Le visage de la vieill
pâle et défait; parfois ses joues frémiss
vement ou de longs soupirs et des pla
s'élevaient de sa poitrine oppressée.

Les émotions de Geneviève, bien qu'é
loureuses, devaient cependant être diffé
sourire de mépris venait par intervalles
sa bouche, et une longue aspiration gon
comme si, dans les illusions du rêve, ell
et défié ses ennemis.

A l'autre bout de la tente dormait
dont le calme et doux visage encadré d
blancs rayonnait comme si le vénérabl
déjà quitté ce monde pervers et trouvé
nelle dans le sein de Dieu.

Pauvre Bruno, il était là depuis si lo
gardant le plus profond silence, contemp
humide sa mère, Geneviève, tout ce qu'il
sur la terre. Seul avec sa douleur, ave
avec son désespoir, il songeait au sort pe
aux objets de sa fervente affection. Pa
lumière n'illuminait son âme abattue;
d'espoir ne réconfortait son coeur oppr
la mort pour tous, telle était la seule
fatale issue qui se présentait à lui.

…elle affreuse nuit le jeune homme ne venait-il pas …passer? Il avait arraché sa bien-aimée des mains des …ches oppresseurs; il avait pleuré sa mort appa… et subi toutes les tortures qu'un semblable mal… pouvait faire souffrir à son âme sensible. Il avait … un coup plus fort encore peut-être lorsque la vie … revenue en Geneviève, et lui-même avait failli …ouir. Il avait amené sa bien-aimée auprès de sa …; puis, comme une bête de proie qui ne sort que …it, il s'était glissé, accompagné de son domestique, …ers bois et broussailles, jusqu'aux ruines fumantes … demeure. Là, il avait retiré du puits bourbeux …davre de son père; il l'avait traîné sur le sol jus… cimetière, et versant des larmes de sang, il l'a… enterré à l'ombre de l'humble église dans le sein … terre consacrée.

…t tremblant encore, tout bouleversé par l'accom…ment de cette terrible tâche, il était assis l'oeil …ur sa mère et torturé par les plus navrantes ré…ns.

…mme la lumière du jour remplissait peu à peu la … de clarté, il considéra ses vêtements et frémit à …sée que sa mère, en le voyant dans cet état, serait …re saisie d'une nouvelle anxiété.

…urmura d'une voix étouffée, en portant la main à … habits:

— … sang de mon père, le sang de ma bien-aimée, … de mes compagnons! Une seule nuit est passée… … du sang, un sang précieux me couvre de la tête … …ds… Et maintenant il faut continuer ainsi, …ner jusqu'au terme infaillible: la mort!… O …re, pauvre femme, toi qui ne vivais que pour lui … moi, tu rêves peut-être que tes yeux le revoient, …puie sur tes lèvres le joyeux baiser du retour… …s! c'est si affreux, si affreux, que je n'ose me … à moi-même au fond du coeur!… Mourir

ainsi, être traité ainsi, même après la m
rière, arrière cette épouvantable image!
mère, tout doit t'être ravi! Ton fils, ton b
seul sur la terre, pouvait être l'appui de t
ce fils unique, objet de ta plus tendre aff
bera bientôt aussi abattu par une balle: la
trie demandent sa mort... Et fût-il asse
tendre ses mains aux fers de l'esclavage,
grâce des tyrans étrangers, il serait emm
pour aller martyriser d'autres peuples, co
ges sont aujourd'hui martyrisés par leur
Pas d'alternative, pas de grâce: partout, d
le malheur, l'opprobre, la servitude ou l
mère, ô ma mère, je n'ai plus de père! Tu
bas sans enfant, sans époux... Et toi,
Geneviève, l'épuisement t'a jetée dans la
l'oubli. Oh! si tu savais quel coup va te f
être! Ton père, je l'ai vu; il ne me connai
lui ai parlé de son enfant: il n'entend, il
plus rien. Son âme est atteinte; elle
chapper aux liens d'un corps brisé. Enc
jours, et il sera réuni à mon père, auprès d
le ciel. Mais je ne puis te dire cela: toi
que je te trompe!

Le jeune homme affligé porta la main
comme s'il eût voulu cacher les larmes qui
temps coulaient insensiblement sur ses jou
ce moment débordèrent tout à coup.

Bientôt pourtant il reporta son regard
murmura avec émotion:

—O ma mère! que ne puis-je vous don
qui depuis si longtemps déjà brûle mes lè
puis-je, dans une fiévreuse étreinte d'amou
ser dans votre sein une partie de mes doul
ver en vous quelque consolation dans mon
sespoir! Mais non, dors tranquille, ô ma m

ous tous qui m'êtes chers! Ah! dormir? oublier? rê-er de liberté, voir le mal anéanti, et applaudir avec llégresse au retour du bonheur, de la paix et de l'a-mour! Ah! puissions-nous tous nous endormir du som-eil éternel jusqu'au jour de la délivrance universelle!

Il se tut un instant. Le désespoir semblait lui avoir té toute énergie; les muscles de son visage se déten-irent, ses membres s'affaissèrent inertes et sa tête se encha lentement sur sa poitrine.

Il tressaillit soudain en surprenant sur la bouche de mère un radieux sourire; il crut même que les lè-res de la pauvre femme murmuraient avec douceur le om de son époux.

—Que c'est affreux! se dit-il en lui-même en se tor-ant douloureusement... Elle rêve son retour, elle lui urit, elle a la joie au coeur, elle est heureuse! Il y dans cette illusion une indicible cruauté, quelque ose de barbare et d'inhumain.. Et cependant il faut ntinuer à garder le secret; sa douleur, ses larmes me iseraient: j'ai besoin de courage et de force d'âme ur accomplir ma vengeance...

En ce moment, Jean parut à l'entrée de la hutte et un signe à son maître. Celui-ci alla d'un pas léger domestique, et lui demanda ce qu'il avait à lui dire.

Jean montra à son maître un vieillard qui, la tête urbée, semblait attendre à quelque distance, et es-yait la sueur qui coulait de son front enflammé. C'é-t le père de Simon.

—Eh bien, baes Meulemans, demanda Bruno en lui essant tristement la main, quelle mauvaise nouvelle us apportez-vous? Ce doit être assurément quelque ose de fort grave, pour que vous, qui n'avez rien à aindre, ayez quitté le village.

—Ma maison est brûlée jusqu'aux fondements! dit brasseur en soupirant.

—Votre maison? La brasserie? Votre fils a donc

fait mettre le feu à la maison de son père

—Ah! il est assez coupable; ne l'accus
de cette inhumanité! Le feu qui dévorait
re a été poussé par le vent sur la brasseri
ses compagnons français ont essayé d'étei
mes; tout a été inutile. Mais ce n'est
que je suis venu à vous avec tant de hâ
terrible nouvelle à vous annoncer.

—Que peut-i ly avoir de plus terribl
noues savons?

Le brasseur répondit avec accablemen

—Notre village est rempli de soldats
sont bien six cents, avec des canons et d
cheval. Un général les commande. Il
quelques-uns qui parlent flamand. Ils
troupe une *colonne mobile,* et disent qu'i
pour massacrer tout ce qui ferait résistan
été envoyé de Paris qu'en huit jours tout
fût purgée ou brûlée jusqu'au sol. Des
comme celui-ci sont sortis de différentes
trés dans la Campine. C'en est fait, Br
plus d'espoir!

Bruno resta un instant comme anéanti
ne pas écouter les paroles du brasseur, et
bras dans un sombre désespoir.

—Six cents! murmura-t-il. De la cav
nons! Que faire? Pensez-vous, baes Meul
viennent nous chercher jusqu'ici?

—Mon fils me l'a dit.

—Votre fils? Simon est-il avec eux?

—Je l'ai rencontré conduisant le géné
le village. Les soldats sont fatigués; il
toute la nuit. Par conséquent, il vous r
ment encore un peu de temps pour prend
tion; mais hâtez-vous, soumettez-vous, de

fuyez loin d'ici saus la garde de Dieu; vous n'avez pas d'autre alternative.

Un rire ironique et douloureux crispa le visage de Bruno, tandis qu'il fixait l'oeil sur le sol et tombait dans une profonde méditation:

—Demandez grâce! murmura-t-il avec un râle sinistre: agenouillez-vous devant ces appresseurs étrangers, devant ces assassins de tous ceux qui vous sont chers!... Renoncez à une légitime vengeance; refusez votre sang à la patrie, et allez le verser au profit de la tyrannie!... Non, non; mieux vaut mourir, succomber, mais du moins voir tomber auparavant ces brigands et couler leur sang impur...

Il se tourna vers son domestique et dit:

—Jean, donne le signal; rassemble nos compagnons!

Le domestique porta la corne à ses lèvres et envoya des sons prolongés dans toutes les directions de la forêt. Ces sons, lugubres et mornes, résonnèrent au-dessus de la colline et à travers les arbres, comme les hurlements d'une bête fauve blessée.

En même temps, Bruno dirigea ses pas vers le talus le plus large du coteau, point de réunion qu'il avait sans doute indiqué à ses compagnons dans le cas où il y aurait lieu de se rassembler.

A peine y était-il parvenu que de tous côtés sortirent du bois des jeunes paysans, et même des vieillards, le fusil au bras. Leur nombre était beaucoup plus considérable que le jour précédent; au bout de peu de temps on put en compter quatre-vingts au moins, et quelques-uns apparaissaient encore dans le lointain.

Karel de l'auberge du *Lion* saisit la main de Bruno, la serra d'une joyeuse étreinte, et dit en montrant les compagnons armés:

—Eh bien, Bruno, ton coeur ne se gonfle-t-il pas de courage? Maintenant les fusils ne nous manquent pas; nous avons de la poudre et du plomb en abondance.

Nos compagnons ont parcouru cette nuit les v
alentours et nous ont amené de bons renforts
instant nous arrivent des conscrits des comm
ronnantes. Qu'ils se montrent maintenant,
mes sans-culottes! nous saurons leur prouv
l'Eeurope entière cède à leur orgueilleuse ins
paysans campinois osent opposer balle à balle.
de se railler des Belges opprimés leur passe
chaque arbre, chaque buisson leur crachera
comme si la nature inanimée elle-même se
contre cette engeance étrangère. Oh! si
était déjà engagée! Si nous partions à l'ins
le village! Nous sommes assez forts pour c
Français!...

Avec un sourire plein d'amertume, Brun
dans les yeux son brave compagnon, et lui d

—Tiens-toi en repos, Karel; j'ai de mauva
velles.

Puis, faisant signe qu'on se rapprochât
s'adressa en ces termes aux compagnons qui
saient autour de leur chef:

—Amis, écoutez avec sang-froid ce que je
annoncer. Ce matin, au point du jour, six
dats ont paru dans Waldeghem; ils ont des
de la cavalerie, et sont commandés par un gé
viennent pour nous prendre ou nous tuer. Je
se proposent d'assaillir dès aujourd'hui notre
Amis, nous avons peu de temps; prenons une
avant qu'il soit trop tard.

Quelques-uns des assistants pâlirent, d'aut
tre-regardèrent avec désespoir, d'autres enfin
baissèrent les yeux vers la terre.

—Fuyons plus avant! dit l'un d'eux.

—Oui, retirons-nous jusqu'au *Rederbosch;*
culottes ne nous y trouveront pas, dit un autr

Karel de l'auberge du *Lion* étreignit convulsivement son fusil, et s'écria :

— Dieu ! six cents soldats contre quelques pauvres paysans, c'est trop !

— Compagnons, je vais vous aider à prendre une détermination, dit Bruno avec calme. Ce que je veux savoir de vous, ce n'est pas quelle autre retraite vous croyez pouvoir choisir. Sachez que de petits corps de troupes comme celui-ci parcourent toute la Campine ; il n'est donc pas vraisemblable que nous puissions échapper aux perquisitions des oppresseurs. Il y a encore un moyen de salut ; ce n'est pas un moyen qui puisse vous plaire ; votre présence le prouve. Pourtant la mort, une mort inévitable est amère aussi. Que ceux qui n'osent risquer une lutte désespérée laissent aux autres leurs armes et leurs munitions de guerre ; qu'ils rentrent à Waldeghem et se soumettent. Je ne veux demeurer responsable pour personne ; je ne veux mener à la boucherie aucun de ceux qui craignent la mort.

— Si nous retournions à Waldeghem et si nous faisions notre soumission ? demanda un tout jeune conscrit.

— En ce cas, dit d'une voix tonnante Karel du Lion, on vous mettra en main un fusil d'étranger ; vous deviendrez l'esclave des tyrans, vous aurez à tirer sur vos frères, à brûler la demeure de vos compatriotes, de vos amis, de vos parents, et à profaner les églises de votre Dieu !

Le jeune conscrit secoua la tête et dit d'une voix sombre :

— Plutôt mourir !

Tous entouraient Bruno en proie à la même irrésolution désespérée, et fixaient sur lui un regard interrogateur.

— Mais toi, Bruno, que ferais-tu ? demanda Karel.

— Quand même mes amis inclineraient à la soumis-

sion, je persévérerais dans ma première résolu
pondit le jeune homme. Le désir de la venge
le à mon coeur plus haut qu'au vôtre; il me
de ces étrangers; c'est un devoir pour moi.
demeurer seul, je me cacherais dans un boi
glisserais dans un trou comme un animal m
je quitterais mon asile en temps favorable,
armé de mon fusil, me mettre en embuscade,
cher à supprimer du nombre des vivants que
des ennemis de mon Dieu et de ma patrie.
ploient contre un peuple infortuné le droit
fort, eh bien, j'en appellerais contre eux au
plus faible, la ruse, la prudence, l'infatigal
geance!

—Et si la plupart d'entre nous voulaient
fidèlement?

—En ce cas, nous ferions encore de même
ferions disperser les femmes, les enfants, les
sans armes, autant que possible dans les pro
du bois, loin d'ici, afin qu'ils ne fussent pas
tement à la portée de l'ennemi. Nous, de no
nous quitterions cette colline et irions nous
long du chemin qui mène de Waldeghem ici
attendrions l'armée étrangère et en laisserion
une partie. Dans leurs rangs pressés nous ch
chacun un homme, et à un signe donné quat
d'entre eux tomberaient sur le carreau. Si
pouvions lutter plus longtemps avec avantage d
embuscade, chacun de nous se sauverait en f
fond des bois pour nous réunir tout à un en
diqué d'avance. Tous les jours nous ferions
blables attaques; nous accompagnerions nos
partout où ils iraient; nous nous attacherion
pas comme d'invisibles spectres, tuant, tuant
jusqu'au dernier d'entre nous. Ah! mes am
sommes faibles et inexpérimentés; mais de

nombre, si peu nombreux que nous soyons, nous vendrons chèrement notre vie, et l'étranger saurait ce qu'il coûte pour réduire en esclavage un seul village de Campine!

—Eh bien, s'écria Karel en s'adressant aux assistants, vous ne dites rien? Serez-vous assez lâches pour hésiter sur ce que vous avez à faire? Dites, voyons, qui va à Waldeghem pour sauver sa vie?

Il se tourna vers ses compagnons; mais tous secouèrent la tête négativement.

—Ainsi, s'écria Karel, c'est bien entendu! nous restons tous avec Bruno, tous jusqu'à la mort?

Un murmure approbateur s'éleva parmi les conscrits, quelques-uns frappèrent le sol de la crosse de leurs fusils. On eût dit que l'impression de la fâcheuse nouvelle qu'ils avaient apprise s'affaiblissait par degrés en eux, et que la soif de la vengeance se rallumait dans leurs cœurs... Mais avant que leurs sentiments eussent le temps de s'exprimer par des paroles, une apparition inattendue vint attirer soudain leur attention.

Au pied du Zandberg déboucha, du milieu des arbres, une personne vêtue comme un citadin, et accompagnée de trois ou quatre paysans inconnus qui lui avaient évidemment servi de guides. L'un de ces derniers portait à la main un petit sac de voyage.

Tandis que les conscrits armés regardaient avec curiosité le personnage inconnu, celui-ci s'avança droit vers eux et demanda aux premiers d'entre eux qui était leur chef. Tous désignèrent Bruno, qui, à la vérité, n'avait pas encore été proclamé, mais qui cependant avait toujours été considéré comme tel.

Le monsieur s'approcha de lui et lui dit à l'oreille, à voix basse:

—Capitaine, êtes-vous sûr de tous vos hommes? N'avez-vous pas de secrets pour eux?

—Pourquoi cette étrange question? dit Bruno quelque défiance.

—J'ai à vous parler de choses importantes et sées. Si vous êtes sûr de la fidélité de vos compag je préférerais être entendu par eux aussi; cela ferait gagner du temps.

—Qui êtes-vous donc? demanda le jeune homm

—Faites approcher un peu plus vos homm vous dirai pourquoi je viens vous chercher si dans le bois.

Lorsqu'on eut satisfait à la demande de l'in celui-ci, tirant de son sein un papier qu'il montr assistants, leur parla en ces termes:

—Cette lettre prouve que je suis un envoyé amis; elle est signée par le colonel des patrio Gheel. Si les Français découvraient cet écrit su je serais fusillé à l'instant. Ayez donc pleine co dans ce que je vais vous dire. Vous avez fui vo lage natal et vous demeurez ici aux environs; dan les bois de la Campine se cachent ainsi des hom prêts à donner leur sang pour la patrie. Vous mes amis, vous êtes prêts, je le vois, à combattr la liberté et pour la foi. Mais, éloignés, comm l'êtes, les uns des autres, vous ne sauriez jamais att dre votre but. Les étrangers ont beau jeu: il courent le pays en troupes nombreuses, recherche cessivement les patriotes dispersés, et s'en empar les tuent sans peine. Un nouveau péril nous me il faut nous réunir, concentrer toutes nos forces p ne pas être écrasés en détail. A Paris, on a sen était imprudent de continuer à se railler des Be opprimés. Et pour en finir vite avec nous, si c'est p sible, on a décidé d'envoyer contre nous des for sidérables, de nous traquer en même temps sur to les points, de nous poursuivre, de nous tuer, d n écraser, et d'anéantir ainsi jusqu'au souvenir même

notre patriotique soulèvement. Eh bien, l'immensité du danger a, comme un sanglant éperon, décidé les Belges à tenter un suprême effort; les habitants riches des villes, les religieux fugitifs mettent leurs trésors à notre disposition et nous amènent en abondance tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre. De vieux capitaines, des hommes courageux qui, au premier appel des patriotes, ont exposé leur vie pour la liberté, viennent en foule à nous et mettent leur expérience au service de la cause sainte que nous défendons. Je suis un envoyé de l'armée, chargé de rechercher les fugitifs dispersés et de les rallier vers le point central de nos opérations; des émissaires sont partis ainsi pour toutes les parties du pays. Toutes les forces qui sont encore disponibles pour la défense de la patrie menacée doivent être concentrées; il faut ne former qu'une seule armée, mais une armée puissante, qui soit dix fois plus forte que ces troupes détachées que les Français veulent envoyer contre nous. Alors la chance tournera; nous-mêmes, nous irons chercher les colonnes mobiles et nous les anéantirons l'une après l'autre. Si nous réussissons, comme nous l'espérons ardemment, toute l'Europe peut-être nous sera redevable de la conservation de sa liberté!

Les conscrits considéraient l'orateur avec incrédulité. Il y en avait bien quelques-uns sur le visage desquels un radieux sourire annonçait une croissante espérance; mais la plupart se regardaient entre eux d'un air de doute, comme s'ils prenaient les paroles de l'inconnu pour une pure fanfaronnade.

L'étranger parut péniblement affecté du peu d'impression qu'avait produit son allocution.

— Quoi qu'il en soit, monsieur a raison, s'écria Karel le *Lion*; il faut nous réunir tous et tomber en grand nombre sur les sans-culottes; la chance sera peut-être favorable alors.

—Mes amis, je me suis trompé, dit l'émissaire avec découragement; je croyais vos coeurs prêts à entendre mon appel, et mes paroles vous trouvent froids comme glace. Vous devriez cependant vous réjouir de ce que le soleil de la délivrance commence à jeter sur nous quelques rayons, et de ce que notre force ait grandi depuis quelques jours, tellement que nos tyrans s'inquiètent non sans raison de l'issue de notre insurrection. Encore une fois, par tout ce qui vous est cher, au nom de la patrie en deuil, de la liberté perdue, de la foi outragée, au nom de votre vie même, associez-vous à ce suprême effort; allez à l'armée des patriotes, et joignez vos forces aux siennes pour l'extermination de la tyrannie!

Le ton de tristesse dont ces paroles étaient empreintes émut profondément Bruno; elles lui donnèrent confiance dans l'inconnu et lui firent croire que les intentions de celui-ci étaient d'une entière loyauté. Il lui saisit la main et lui dit:

—Vous vous trompez sur notre compte, monsieur. Pas un seul de mes compagnons ne reculerait d'un pas, la mort même se dressât-elle devant lui. Votre conseil est bon; mais dans le cas où nous le suivrions, où est le lieu de réunion dont vous parlez? Où est l'armée nationale dont vous parlez? Vous nous montrez un écrit du colonel des hommes de Gheel. La ville de Gheel est-elle donc au pouvoir des patriotes?

—Vous ne savez donc pas ce qui se passe? demanda l'étranger avec surprise. Ecoutez, je vais en quelques mots vous mettre au courant des événements. Toutes les petites villes et tous les villages d'ici jusqu'à Diest et de Lierre à Beringem sont en notre puissance: Hérenthals, Gheel, Moll, Meerhout, Westerloo, Sichem, sont occupés par nos amis. Tous les patriotes des Flandres et du Brabant sont déjà réunis dans la Campine, auprès du Hageland, et ils ont chassé les

Français de tous les points. Leur nombre s'élève déjà à plus de cinq mille; tous les jours ils refoulent l'ennemi davantage...

—Ah! tout cela serait-il vrai? s'écria Bruno avec enthousiasme et d'une voix pleine de larmes, tandis que ses compagnons se serraient mutuellement la main et saluaient l'heureuse nouvelle par des cris d'allégresse.

L'émissaire répondit d'un ton solennel:

—Mes amis, mes frères, je vénère trop le saint nom de Dieu pour vouloir appuyer mes paroles par un serment. Nous tous, nous allons résolument mettre en jeu notre vie pour la patrie; ce n'est pas en présence de la mort que l'on se vante ou que l'on ment; ce que je vous ai dit est la vérité, rien que la vérité.

De joyeuses exclamations s'élèveront de la troupe de jeunes gens; ils échangeaient des paroles d'espoir et d'enthousiasme, et essuyaient les larmes que le plaisir et l'exaltation faisaient couler de leurs yeux. Les fusils furent relevés et les bassinets visités; la charge fut vérifiée, le chien armé. En un mot, tous agissaient comme si la bataille et le feu fussent soudain devenus pour eux un jeu favori.

Quand on leur avait annoncé une situation sans issue, ils étaient tombés dans une muette anxiété. Il est peu de soldats, quelque braves qu'ils soient d'ailleurs, qui ne tremblent en présence d'une mort certaine: mais le moindre espoir suffit pour rendre au courage toute son énergie. Cette fois aussi la bravoure des conscrits ne connaissait plus de bornes; eux-mêmes appelaient de tous leurs voeux l'apparition immédiate de l'ennemi.

Pendant ce temps, Bruno levait les yeux au ciel, et s'écriait avec exaltation:

—Il y aurait encore une fois liberté, délivrance? Nous pourrions retourner un jour dans notre pauvre village, y vivre en paix et prier pour les martyrs? Mer-

ci, merci, ô mon Dieu, de ce que vous vous êtes souv
nu de nous!

—Ecoutez encore, reprit l'émissaire en réclama
l'attention par un geste de la main. Voici ce que vo
avez à faire. Dès aujourd'hui vous partirez tous e
semble pour Hérenthals; vous y trouverez un gran
nombre de patriotes. Le chef vous assignera une pla
sous ses ordres. Laissez en arrière toutes les femme
et tous les hommes invalides; sans cela le nécessair
manquerait bientôt à eux et à nous. Je suis pressé;
faut que j'aille visiter d'autres communes, exhorter le
fugitifs.

Il saisit la main de Bruno, et demanda:

—Eh bien! capitaine, est-ce toujours dit? Vous trou-
verai-je ce soir à Hérenthals?

—Nous partons à l'instant! répondit Bruno. Que
Dieu vous conduise et vous donne une heureuse réus-
site.

L'émissaire prit le sac de voyage des mains de celui
qui le portait, et l'ayant ouvert il en tira une poignée
d'or.

—Tenez, dit-il à Bruno, prenez cet or; il vous ser-
vira à payer en route les vivres que vous aurez à de-
mander aux gens.

—Nous avons de l'argent! répondit Bruno en fai-
sant de la tête un signe de refus.

—C'est d'autant mieux! dit l'envoyé: il m'en reste
davantage pour ceux qui peuvent en avoir besoin...
Adieu, pressez-vous; à ce soir!

L'émissaire rendit la valise à l'un de ses guides, s'é-
loigna, et disparut immédiatement au milieu des ar-
bres.

—Hâtons-nous maintenant! dit Bruno à ses hom-
mes. Vous, allez partout chez les gens du village, et
dites-leur que nous allons loin d'ici faire la guerre à
l'ennemi. Conseillez-leur de s'enfoncer sur-le-champ

au plus profond des bois; annoncez-leur que dès ce matin les sans-culottes doivent venir au Zandberg. Quant à vous, prenez en toute hâte congé de vos parents et de vos amis. et tenez-vous prêts à quitter cet endroit dans quelques instants. S'il arrivait que, chemin faisant, nous fussions attaqués par des soldats, nous ferions comme je vous le disait tout à l'heure: faire feu abrités par le bois, abattre quelques ennemis, et dès que nous nous apercevons que nous ne pouvons résister au nombre, fuir chacun de son côté pour nous réunir ensuite loin du lieu du combat, dans un lieu commun. Si nous devons nous séparer dans notre marche sur Hérenthals, le rendez-vous sera au *Sassenhout,* derrière Proosthoven.

Il prit la corne suspendue au cou du domestique, et dit:

—Je porterai la corne moi-même. Là où vous l'entendrez retentir, accourez-y comme c'est entendu. Allez et hâtez-vous!

Chacun s'éloigna pour gagner la lisière du bois. Bruno, suivi de son domestique, gravit le Zandberg pour se rendre sur l'autre pente où se trouvait la cabane de sa mère. Mais à peine eut-il fait quelques pas et donné au domestique quelques instructions relativement à sa mère et à son amie, que nombre de coups de fusil retentissent dans le bois, et que même quelques balles passent en sifflant au-dessus du Zandberg. De sinistres clameurs s'élèvent au bord de la forêt; femmes, enfants, vieillards, tous bondissent et s'élancent à travers les buissons en poussant des cris affreux.

Cependant, les coups de fusil se succédaient plus pressés, et le sifflement des balles se mêlait aux cris de détresse des femmes et des enfants.

Aux abords du bois, plusieurs même de ces malheureux étaient étendus sans mouvement sur l'herbe. L'excès de la terreur leur avait-il fait perdre connais-

sance ou une balle ennemie les avait-elle atteints? L'a-taque avait été si prompte que personne ne pouva guère songer qu'à son propre salut, à sa propre sûret

Bruno avait couru jusqu'à l'asile de sa mère. Il l trouva avec Geneviève et le vieux prêtre, à genoux implorant le secours du ciel.

—Vite, ma mère, Geneviève, mon révérend père Debout! Fuyez dans le bois! Jean vous conduira: i connaît le chemin. Je vous suivrai, je vous protégerai; mais vite, pas un mot, partez!

Le domestique s'élança vers les femmes, saisit cha-cune d'elles par la main, et les entraîna à travers les buissons, vers l'intérieur du bois.

Bruno se retourna vers le Zandberg, fit quelques pas en avant et se mit à faire retentir la corne de toutes ses forces.

Les conscrits, pour arriver jusqu'à lui sans être aper-çus par les soldats, se glissèrent sous le feuillage et ap-parurent successivement derrière lui, au bord de la forêt. De ce côté ils étaient protégés par la colline.

Bien que les soldats français ne vissent plus person-ne dans la clairière, ils continuèrent cependant leur feu sans interruption. Selon toute vraisemblance, eux aussi voulaient agir avec prudence: on voyait bien çà et là leurs têtes apparaître à travers le feuillage; mais ils se tenaient derrière et à l'abri des arbres.

Cette circonstance donna à Bruno le temps d'atten-dre la plupart de ses compagnons. Quelques-uns in- -tèrent pour céder la place et se rendre en toute hâte à Hérenthals.

—Non, cela ne doit pas être! dit Bruno d'un ton im-pératif en leur faisant signe de le suivre. Il nous faut protéger les habitants de notre village. L'ennemi doit nous passer d'abord sur le corps; tant que nous serons ici il ne pourra atteindre nos parents et nos amis. Ca-chons-nous à quelques pas plus lin dans le bois, mais

en sorte que nos balles puissent sans obstacles balayer la clairière. Si les sans-culottes quittent le bois pour venir dans cette direction, nous visons bien et nous en abattons une partie; puis nous, nous enfonçons plus profondément dans le bois, faisant toujours feu en reculant, jusqu'à ce que la fuite... A terre! couchez-vous! rampez jusqu'au bois! Les voici!

En effet, un ordre énergique d'avancer retentit dans la partie du bois où se trouvaient les soldats français; et, au même instant, une centaine d'entre eux quittèrent leur retraite et s'élancèrent sur la clairière. Comme si cet ordre les eût transportés de joie, ils poussaient à l'envie des clameurs guerrières.

— Simon Brutus! murmura Bruno à Karel de l'auberge du *Lion* qui était couché aux aguets auprès de lui.

— A lui une première balle! s'écria Karel.

Dès que les Français eurent atteint le versant de la colline qui touchait à la retraite des conscrits, Bruno porta la corne à ses lèvres et en tira un seul son, sourd et prolongé.

Quatre-vingts coups de fusil retentirent presque en même temps; trente soldats tombèrent sur le sable, mortellement frappés.

— Au bois et chargez! s'écria Bruno.

Ses hommes se levèrent et le suivirent plus avant dans la forêt.

Pendant ce temps, les soldats avaient tiré dans le bois un grand nombre de coups de fusil; ais la terrible perte qu'ils venaient de subir au moment où ils s'y attendaient si peu, fit hésiter la plupart d'entre eux : quelques-uns même reculèrent vers le gros de la colonne qui se montrait seulement sur la lisière du bois.

Cependant, en moins d'un instant, toute la clairière

fut couverte de soldats, et ils reçurent l'ordre de pénétrer d'emblée dans le bois.

Les premiers d'entre eux avaient à peine fait quelques pas sous les arbres que de toutes parts des balles isolées vinrent de loin à leur rencontre, et il fallait que ceux qui les envoyaient eussent bien visé, car la plupart touchèrent juste et causèrent à l'ennemi une perte notable.

Les soldats murmuraient contre leur position et maudissaient leurs invisibles adversaires; cependant, excités par la voix de leurs chefs, ils pressèrent leur marche et s'enfoncèrent de plus en plus avant dans le bois, tout en tirant au hasard, sans savoir où leurs balles iraient porter.

La forêt retentit longtemps du fracas de la fusillade, jusqu'à ce que le sinistre bruit s'éloignât peu à peu et finit par s'assourdir, s'affaiblir et s'éteindre tout à fait. sans que les habitants des villages environnants pussent dire si le combat avait cessé ou non.

.VII

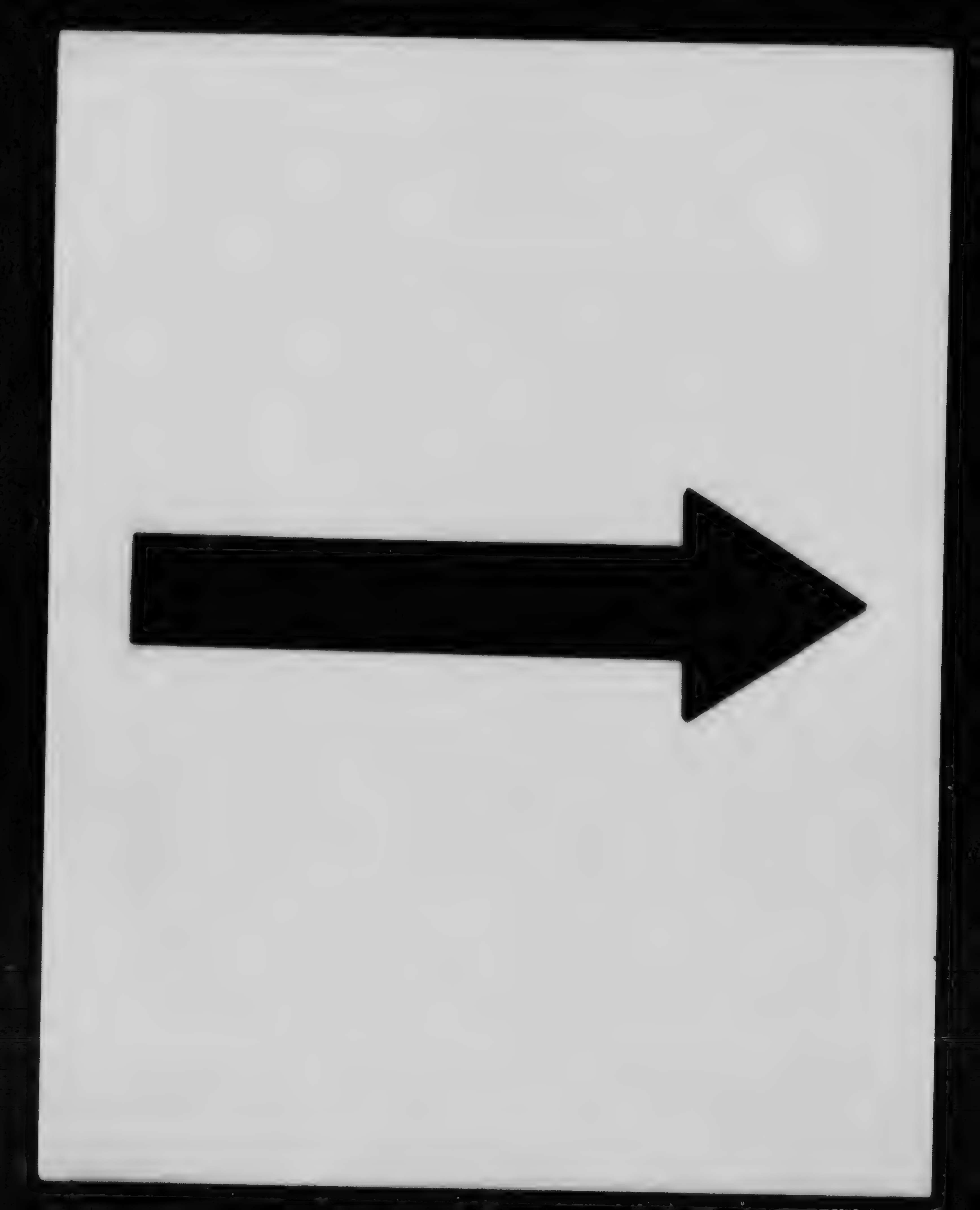
Tandis que les pauvres habitants de Waldeghem ient traqués dans les bois par leurs cruels ennemis, ville d'Hérenthals offrait un étrange spectacle.

Toutes les rues, mais surtout le Marché, fourmilient d'une population qui, criant, vociférant, se lamentant, courait de çà, de là, et remplissait l'air de ardes et confuses rumeurs. La grande majorité de tte foule consistait en paysans et conscrits armés; çà là on y remarquait aussi quelques individus qu'à ur costume on pouvait reconnaître pour des habitants villes plus importantes et pour des gens appartenant à une classe aisée.

Quelques-uns, qui portaient certains signes distincfs au chapeau ou au bras, couraient parmi la foule vec force gestes et cris, et s'efforçaient de faire comprendre à chacun ce qu'il y avait à faire; cependant, ien que la sueur coulât en grosses gouttes sur leur front, ils ne réussissaient pas à diminuer l'agitation: l'un ordonnait telle chose, l'autre telle autre, et de cette façon les allées et venues désordonnées n'en continuaient pas moins.

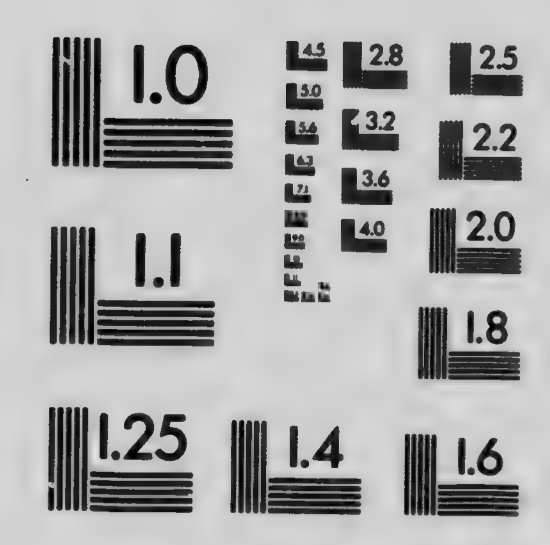
Dans les rues plus écartées on pouvait voir cependant quelques troupes peu nombreuses d'hommes armés qui, alignés en rangs et sous le commandement d'un chef, étaient sérieusement occupés à s'exercer au maniement des armes et aux mouvements militaires.

Le long des maisons qui entouraient le grand Marché étaient assis, sur des monceaux de literies, des fem-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





mes et des enfants, qui avaient fui des villages environnants pour chercher un refuge dans la ville. Beaucoup pleuraient et se lamentaient sur leur triste sort ; la plupart considéraient, immobiles et dans une muette anxiété, la fébrile agitation des hommes. Près de l'Hôtel de Ville, sous le beffroi, on avait couvert le pavé de paille; sur cette couche toute militaire étaient assis ou étendus une cinquantaine de blessés qui avaient la tête ou les bras enveloppés de linges ensanglantés. Au milieu d'eux circulaient quelques soeurs hospitalières pour porter des vivres, des secours ou des consolations à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Les bienfaisantes soeur soignaient leurs malheureux compatriotes avec la plus tendre sollicitude et la plus fervente charité.

La matinée était déjà très avancée; les hommes armés erraient encore pêle-mêle et à l'aventure, et couraient de côté et d'autre, les uns à la recherche de leurs chefs, les autres pour rassembler leurs compagnons.

Soudain on entendit en dehors de la ville et à une très grande distance encore, retentir quelques coups de fusil. Tandis que chacun regardait en l'air et prêtait l'oreille avec stupéfaction, la cloche d'alarme se fit entendre...

Quelques hommes descendirent de l'Hôtel de Ville et s'élancèrent sur le marché au milieu de la foule, en criant :

—Aux armes! Debout! A la Porte-Basse! Les colonnes mobiles! Les colonnes mobiles!

Un immense tumulte formé de mille bruits confondus s'éleva au-dessus de la ville. Les hommes répétaient le cri d'alarme et s'appelaient mutuellement pour gagner la porte; les tambours et les trompettes mêlaient leurs sons belliqueux, à la puissante voix du tocsin. les femmes et les enfants poussaient des cris de détresse et d'effroi...

Les hommes coururent en désordre vers la porte indiquée; les femmes et les enfants se réfugièrent dans les maisons; les blessés qui étaient encore capables de se lever ou de se traîner cherchèrent aussi un asile plus sûr... et, en moins d'un instant, le marché et les rues furent déserts et silencieux. Les portes et les fenêtres se fermèrent; ceux auxquels manquait la force ou le courage pour se battre, se cachèrent dans les caves ou d'autres retraites,—et la ville devint muette et abandonnée, comme si elle eût perdu tous ses habitants.

Cependant les hommes armés avaient atteint la porte qui semblait menacée d'une attaque de l'ennemi Comme on entendait toujours des coups de fusil dans le lointain, la plupart voulaient courir au-devant des Français en rase campagne; mais les chefs réussirent à les convaincre qu'ils feraient mieux de se tenir retranchés à l'abri des dernières maisons de la ville et d'y attendre l'ennemi. Quelques-uns des plus intrépides méconnurent cet ordre et s'aventurèrent dans la campagne.

Entre autres mesures prises, en toute hâte, on trouva bon de garnir toutes les maisons de cette partie de la ville nommée le *Bas-Quartier,* d'hommes qui pussent tirer des fenêtres et des caves sur l'ennemi, si celui-ci parvenait à refouler les patriotes jusque-là.

A peine était-on occupé à exécuter cette résolution, que ceux qui étaient allés se ranger en bon ordre en dehors de la ville virent au loin la poussière de la route s'élever vers le ciel, et une troupe confuse de gens parmi lesquels il y avait beaucoup de femmes et d'enfants, accourir vers eux. Bien que la rapidité avec laquelle ils s'approchaient dût faire penser qu'ils étaient poursuivis et fuyaient devant l'ennemi, on n'entendait plus de coups de feu. C'est pourquoi les soldats improvisés s'arrêtèrent l'arme au bras, dans l'attente de ce qui allait arriver.

Comme les fugitifs s'avançaient avec la plus gra précipitation, on put bientôt mieux distinguer ce q tait cette foule alarmée.

C'était,—on ne pouvait s'y tromper,—la populat de quelque village pris par l'ennemi; car on y rem quait des femmes, des jeunes filles, des enfants et vieillards. Beaucoup portaient un paquet d'effet qu avaient pu sauver, d'autres tenaient leurs souliers à main, et couraient pieds nus.

Les premiers d'entre eux arrivèrent à l'entrée de ville en poussant de navrantes exclamations d'effr on chercha à les arrêter pour savoir d'où ils venaient ce qui s'était passé; mais les pauvres fugitifs, muets hors d'haleine, s'engouffrèrent dans la ville comme torrent... Quelques-uns seulement répondirent en pa sant aux questions qu'on leur adressait:

—De Waldeghem! Les colonnes mobiles! Elles arr vent!

Il n'y avait parmi les fugitifs qu'un seul homme a mé; c'était un paysan passablement âgé, de petite tai le, le dos voûté, tenant par la main une femme qu' s'efforçait de consoler tandis que celle-ci semblait e proie au plus navrant désespoir. De l'autre côté d cette femme et soutenant ses pas, marchait une jeun fille dont l'oeil plein de flamme et la saisissante beaut frappèrent d'admiration les spectateurs.

Un homme à cheveux blancs se traînait, épuisé d lassitude, à la suite de cette femme et de ses guides.

Ces quatre personnes étaient Jean le domestique, la mère de Bruno, sa bien-aimée Geneviève, et leur mal-heureux compatriote, le brasseur, père de Simon.

Il fallut assez de temps pour que les fugitifs cessas-sent d'arriver; beaucoup d'entre eux, tout à fait ren-dus de fatigue et ayant les pieds affreusement blessés, n'avaient pu suivre les autres et étaient demeurés en

arrière; mais la terreur les poussait en avant, et eux aussi parvinrent successivement jusqu'à la ville.

Tout à coup on vit un nuage de poussière s'élever de nouveau sur la route; on ne douta pas que ce ne fût l'ennemi. Les chefs donnèrent l'ordre d'armer les fusils et de se préparer à soutenir l'attaque imminente.

Cependant lorsqu'on put mieux reconnaître ce qui apparaissait dans le lointain, on s'aperçut qu'on s'était trompé: c'était une troupe de paysans armés; leur costume ne permettait pas d'en douter.

En peu de temps ce petit corps atteignit aussi la ville. C'étaient les hommes valides de Waldeghem, sous la conduite de Bruno, qui, au péril de leur vie, avaient protégé la fuite de leurs compatriotes et résisté aux attaques de l'ennemi assez longtemps pour permettre aux femmes et aux vieillards sans défense de se sauver.

Ils avaient perdu nombre de leurs compatriotes et résisté aux attaques de l'ennemi assez longtemps pour permettre aux femmes et aux vieillards sans défense de se sauver.

Ils avaient perdu nombre de leurs compagnons, ils avaient laissé dans les bois nombre de cadavres. Ils n'amenaient avec eux que quatre blessés; ceux-ci étaient portés par les autres sur des fusils disposés en forme de civière.

Bruno lui-même avait reçu une blessure au front: le sang coulait le long de ses joues et jusque sur sa poitrine; cependant il ne paraissait avoir perdu ni force ni courage. à

Après que les jeunes gens de Waldeghem eurent appris aux chefs qui se tenaient à la porte qu'ils avaient fui leur village, et, poursuivis par une colonne mobile, avaient battu en retraite tout en combattant, jusqu'à Hérenthals, ils entrèrent à leur tour en ville pour déposer leurs blessés dans quelque maison où ils fussent pansés et soignés.

Tandis que le vieux brasseur avait suivi les au
fugitifs plus avant dans la ville, Jean le dom
s'était arrêté dans la première rue pour attend
maître. La mère de Bruno se tenait auprès de l
quiète, tremblante, regardant si elle ne voyait pa
nir son fils. A peine l'eût-elle aperçu qu'elle s'é
vers lui avec un cri d'angoisse et se jeta à son co
sang qui ruisselait sur son visage avait arrach
pauvre femme son cri de terreur, mais lorsqu'elle
tit le coeur de son fils battre contre son coeur. l
qu'elle entendit la voix de son enfant, elle se rép
en effusion de joie et de reconnaissance et faillit s'
nouir de bonheur.

Le jeune homme l'embrassa tendrement en lui p
diguant des paroles de consolaton, la rassura sur
sang qui coulait de son front, et la conduisit par
main dans une maison du *Bas-Quartier*.

Il y fit disposer à la hâte des lits pour ses malh
reux compagnons, et aidé par sa mère et par Genev
ve, il pança lui-même leurs blessures aussi bien que p
sible, tandis qu'il envoyait quelqu'un à la recherc
d'un chirurgien.

Lorsqu'il eut donné ainsi les premiers soeins à s
amis blessés, il se mit à échanger de douces paroles av
sa mère et Geneviève, mais soudain retentit dans
rue un cri d'alarme poussé par les gens de Waldeghem

—Aux armes, Bruno! aux armes! L'ennemi vien
courons à la porte! à la porte!

Le jeune homme bondit et saisit son fusil; sa mè
l'embrassa en poussant des plaintes déchirantes et sem
blait vouloir le retenir, mais lui se dégageant douce
ment de ses bras lui dit:

—Mère, mère, l'instant est solennel! Serais-je le seu
qui fuirais le danger, maintenant qu'il s'agit peut-êtr
de la délivrance de la patrie? C'est notre destin: Dieu
le veut!

Le coeur serré d'anxiété, la mère couvrit son visage de ses mains et dit en pleurant et avec un douloureux soupir :

—Va donc! va! qu'un bon ange te protège, mon enfant!

Bruno pressa la main de Geneviève, déposa encore un baiser sur le front de sa mère, ordonna au domestique de rester avec les deux femmes pour veiller sur elles, et franchit la porte en courant. Ses compagnons qui l'attendaient avec impatience, saluèrent par des cris de joie son apparition et le suivirent dans sa marche rapide vers la porte menacée.

Parvenu là il rangea ses hommes à côté des détachements déjà prêts à combattre, et regarda l'armée ennemie qui s'avançait très lentement ou peut-être s'était arrêtée, car les différents drapeaux s'agitaient à peine.

Bientôt un peloton de cavalerie s'avança jusqu'à une petite distance de la ville, sans doute pour épier de près les dispositions que les paysans avaient prises pour leur défense.

Ces éclaireurs furent accueillis par une vive fusillade; une dizaine de chevaux s'abattirent avec leurs cavaliers, les autres tournèrent bride et regagnèrent précipitamment le gros de la troupe.

Ce premier avantage si facilement obtenu, et surtout la vue de la fuite de l'ennemi, allumèrent dans le coeur des paysans une belliqueuse ardeur, et ils poussèrent des cris de joie, somme s'ils eussent vu dans ce résultat le présage certain d'une prochaine victoire.

Les chefs eurent grand peine à les empêcher de marcher en avant; le plus grand nombre voulait sortir de la ville et s'avancer immédiatement à la rencontre des colonnes mobiles.

Il se passa longtemps encore avant qu'on pût remarquer le moindre mouvement dans l'armée française. Ceux dont la vue portait le plus loin assuraient pour-

tant que l'ennemi était occupé à disposer ses
en rangs serrés sur la grande route.

Un instant après, quelques cavaliers s'avancè
nouveau vers la ville. Cette fois ils étaient au
de quatre ou cinq seulement; le premier agitait
peau blanc au-dessus de sa tête ;un trompette
à côté de lui.

Comme les paysans se disposaient à tirer en
ces nouveaux venus, les chefs se hâtèrent de pa
les rangs pour faire comprendre à leurs homm
ces cavaliers étaient des parlementaires, et que
les usages de la guerre, il fallait les laisser ap
sans opposition. Bien que la plupart ne comp
pas ce que signifiait ce mot parlementaires, ils
rent d'obéir, et mirent l'arme au pied.

Malheureusement personne n'était allé donner
explication aux jeunes gens qui s'étaient aventur
loin et s'étaient embusqués dans les buissons.

Les parlementaires étaient encore assez loin de
le, quand tout à coup une dizaine de coups de fu
tentirent sous le feuillage; le porteur de drapeau
trompette, blessé, vidèrent les arçons, les autres re
sèrent brusquement chemin.

L'armée française avait vu cette attaque inatte
et ses suites fatales: une tonnante clameur de ven
ce s'éleva sur toute la colonne; les rangs s'émuren
multueusement: les tambours et les trompettes don
rent les cris confus, et tout d'un coup l'armée enn
s'élança vers la ville, rapide comme un ouragan.

Cependant, quand les Français approchèrent de
droit où les patriotes les attendaient, ils furent sa
par une nuée de balles, et il en tomba tellement que
premiers rangs suspendirent leur marche et hésitè
sur ce qu'ils avaient à faire. Ils avaient cru passer
le corps aux paysans et entrer sans peine dans la v

mais le nombre des patriotes était trop grand pour qu'il fût si facile d'en avoir raison et de passer outre.

En conséquence, les Français se virent forcés de renoncer à l'assaut et de chercher les moyens de déployer aussi leurs troupes pour les conduire au feu.

Pendant ce temps, les paysans tiraient toujours sans interruption sur l'ennemi, et lui faisait infiniment de mal. Leur position était très favorable pour cela: ils étaient éparpillés sur un grand espace, faisaient feu de toutes leurs armes, et visaient sur une colonne tellement serrée que pas une de leurs balles, pour ainsi dire, ne pouvait manquer le but.

Le général français, qui avait sur le champ remarqué la situation critique de sa troupe, était occupé à ordonner un mouvement qui pouvait faire tourner la chance. Il fit abattre à la hâte quelques haies, et déploya ses hommes de ce côté jusqu'à ce que leur ligne de bataille dépassât celle des paysans.

Sur ces entrefaîtes, un détachement de cavalerie avait trouvé dans la petite Nèthe un endroit guéable. Les chevaux y passèrent l'eau, et le détachement tomba sur le flanc des paysans.

Alors seulement la lutte devint très sérieuse. Des deux parts un nuage de fumée couvrait les combattants; le plomb meurtrier remplissait l'air de lugubres sifflements auxquels se mêlaient les plaintes des blessés, les clameurs de guerre, les cris d'encouragement des officiers et le tout se confondait en une sourde et terrible rumeur.

A leur tour les paysans perdaient aussi beaucoup de monde. A l'aile gauche surtout, où l'ennemi était supérieur en nombre, on pouvait voir qu'il ne tiendrait plus longtemps, car des rangs entiers étaient abattus.

Cependant, à l'entrée de la ville et à l'aile droite, leur situation était encore bonne; là ils tenaient tête coura-

geusement à l'ennemi, et leur feu bien nourri fais- larges vides dans ses rangs.

Il eût été difficile de deviner qui remporterait l toire, quand la colonne centrale des Français s' soudain, et quatre canons montrèrent leurs gueule naçantes. Ils tonnèrent bientôt, et vomirent un le de mitraille sur les paysans.

L'effet de cette décharge d'artillerie fut ter Comme la charge entière avait donné sur les ran plus épais des Belges, elle avait blessé ou tué un quantaine d'hommes; mais plus fatale encore fut pression morale de ces coups de tonnerre inatt qui prolongèrent leurs échos sur la ville et dans la pagne, et répandirent la terreur et le désespoir les villageois.

A la deuxième explosion des canons, les paysan deux ailes commencèrent à reculer vers la porte Français s'en aperçurent et s'élancèrent en avant un nouveau courage, en poussant leur cri de guer Vive la République française!

Les patriotes ébranlés tinrent encore quelque t près de la porte, jusqu'à ce que les chefs eux-m donnèrent l'ordre de se retirer dans la ville et, s protection des maisons et à l'abri des canons et mitraille, de continuer cette lutte désespérée.

Sous la pression de l'ennemi, cette retraite n s'opérer régulièrement; il régnait un grand dé parmi les paysans, et ce désordre s'accrut encore que le général français envoya sa cavalerie en avant la fit charger sur les villageois qui pliaient.

Les derniers qui, en combattant comme des lions rentrèrent en ville, furent les jeunes gens de W ghem, qui, comandés par Bruno, s'élancèrent contre la cavalerie, et ne s'éloignèrent que pas à pas du lieu avantageux qu'ils occupaient au commencement de la bataille; mais les ordres des officiers français de-

vinrent si énergiques et si pressants que la cavalerie se précipita en avant comme un torrent irrésistible, et rien que par le rude effort des chevaux, renversa ou refoula bien avant dans la ville les derniers combattants belges.

Alors la sanglante lutte prit un autre aspect; de l'intérieur des maisons entre lesquelles les Français étaient pressés, un feu très vif fut dirigé sur eux: les caves, les fenêtres, les toits, tout vomissait la mort... Les soldats, surpris et déconcertés par cette nouvelle attaque eussent probablement reculé si la pression des dernières colonnes ne les eût empêchés.

Bruno, encore entouré de la plupart de ses compagnons, leur cria en ce moment, en s'élançant avec désespoir vers l'ennemi:

—Amis, suivez-moi! Nos frères blessés, ma mère! Ils vont tomber dans les mains de l'ennemi! Au nom de Dieu, encore un effort!

Il se précipita intrépidement sur la cavalerie, et, suivi des plus courageux d'entre les siens, il réussit à se frayer un passage à travers les rangs ennemis et à se rapprocher de la maison où il avait laissé sa mère et Geneviève après des blessés. Mais en cet instant un fort détachement de cavalerie tomba sur lui et ses compagnons; ceux-ci furent refoulés. Bruno se trouva seul se défendit avec une fureur inouie jusqu'à ce qu'un coup de sabre brisât son fusil entre ses mains. En même temps une voix connue lui cria:

—Rends-toi, infâme fanatique, ou tu es mort!

—Ah! Simon Simon! s'écria Bruno avec une amère ironie; ta patrie succombe: tu triomphes!

Déjà quelques soldats couraient sur lui; déjà le glaive était suspendu sur la tête de Bruno, mais Simon Brutus cria d'une voix impérieuse:

—Arrêtez! Faites-le prisonnier! Vous me répondez de sa personne et de sa vie!

Sur ces entrefaites, les Français étaient occu
enfoncer les portes des maisons pour y recherch
hommes qui tiraient sur eux par les fenêtres et le
piraux. Ils réussirent par ce moyen à faire cess
bout d'un certain temps, la meurtrière fusillad
bientôt ils purent, sans rencontrer de résistance,
trer jusque sur le marché.

Les paysans avaient enfin reconnu leur impuiss
la plupart avaient fui dans la campagne par les
portes; mais toutefois un bon nombre d'entre eu
taient cachés dans les maisons des habitants ave
poir qu'on ne les reconnaîtrait pas pour des co
tants.

Les fuyards des autres villages, femmes, enfa
vieillards, à la vue des blessés qu'on apportait d
du combat sur l· marché, et surtout au grondeme
canon, avaient quitté la ville en toute hâte et c
une retraite dans les bois environnants.

Lorsque les Français atteignirent le marché, i
virent plus un seul paysan armé, et prirent sans
tance possession de la ville.

Tandis que les détachements étaient envoyés
toutes les directions pour forcer l'entrée des mais
chercher et y tuer les paysans qui s'y étaient réf
le général se trouvait avec une partie de son cor
près de l'Hôtel de Ville.

Furieux des pertes considérables à tous égard
avait subies, il donnait les ordres les plus cruels
en murmurant mille menaces de vengeance.

Auprès de lui se tenait Simon Brutus, qui a
encore sa colère. Le fils du brasseur de Wald
paraissait sur le pied d'une grande intimité avec
néral et posséder l'entière affection de celui-ci.
son véritable courage et son profond attacheme
tout ce qui était Français ne lui eût pas gagné ce
fection, sa qualité de commissaire de l'administ

rale lui donnait droit à l'estime et au respect du ral.

Près de l'Hôtel de Ville, au milieu d'une forte es., se trouvaient les paysans pris pendant le combat. no, confié à une garde particulière, était assis sur grosse pierre non loin de là, et avait les mains liées. soldat français, mû par la pitié, avait enveloppé linge nouveau son front ensanglanté.

Le jeune homme fixait sur la terre un regard vitreux paraissait plongé dans de mornes réflexions. Assunt il devait souffrir toutes les tortures du martyre ongeant au sort de sa patrie, au sort de sa mère et a bien-aimée.

Déjà plusieurs officiers étaient venus demander au ral l'autorisation de faire fusiller immédiatement prisonniers; mais le chef semblait faire une diffé entre ceux qu'on avait pris en plein air et ceux avaient été découverts dans les maisons du Bastier: pour les premiers, il voulait qu'ils ne fussent à mort qu'après une soi-disant décision d'un conde guerre; quant aux seconds, ils devaient être paspar les armes sur-le-champ.

Les coups de feu qu'on entendait retentir dans toutes rues, c'étaient autant d'hommes qu'on avait arrades maisons et fusillés devant leur porte. De cetçon on tua sans doute maint habitant qui n'avait aucune part à la lutte; car, là où les Français ne ient comprendre les justifications que ces infortufaisaient valoir dans leur langue maternelle, la rt étaient traînés dans la rue et impitoyablement mort.

Tandis que le général et Simon Brutus contemt ces sanglantes vengeances dans les rues voisines marché, et sur le marché même, on apporta du Bastier, par où les Français avaient pénétré dans la

ville, cinq ou six soldats des blessures desquell-
coulait encore.

Le général lança son cheval à leur renco
l'oeil flamboyant de colère, il demanda ce qu
gnifiait.

On lui dit que les maisons d'où la lutte ava
plus vive étaient pleines de fugitifs qui avaien
taquer les perquisiteurs et les accueillir à cou
sil. Le capitaine ne voulant pas exposer ses h
être tués à coup sûr dans l'intérieur des maiso
fait cesser toute recherche jusqu'à nouvel ordr
néral.

A cette nouvelle, celui-ci entra dans une viol
lère, et jura avec les plus affreuses menaces
brigands,—les Français ne nommaient pas au
les Belges qui avaient pris les armes,—que ce
brigands, qui avaient assassiné son parlement
souviendraient de son passage à Hérenthals.

Là-dessus il envoya un officier au capitaine
dats blessés, avec ordre de mettre le feu à toutes l
sons de la rue d'où l'on avait tiré, et de n'en pas
échapper âme qui vive.

Peu de temps après, les flammes montèrent
une immense fournaise au-dessus de soixante m
un épais nuage de fumée obscurcit la lumière d
et se déroula sur la ville en sinistres ondulation

Au milieu de l'incendie, à travers le rugisseme
flammes et le craquement des poutres et des étag
s'abîmaient, on entendait les horribles cris de d
des malheureux qui, condamnés à être dévorés v
par le feu, se montraient aux fenêtres et sur les
pour se soustraire à cette affreuse mort... mais d
tse parts les fusils des soldats étaient dirigés sur
quiconque semblait avoir quelque chance d'écha
au danger était abattu par les balles et retombait
hurlant dans les flammes.

Bruno, qui, garroté comme un voleur, était assis sur une pierre, immobile au milieu de ses gardes, et, en proie à de terribles rêves; songeant à tous ceux qui lui étaient chers, Bruno fut tout à coup arraché à sa sombre préoccupation par le reflet rouge de l'incendie.

Son regard, fixe comme celui d'un insensé, se porta un instant sur les flammes, puis il bondit en jetant un cri d'angoisse, et ce mot: Ma mère! s'échappa de son sein avec un accent déchirant.

Mais comme il voulait courir vers l'incendie, ses gardes le saisirent et le contraignirent rudement à se rasseoir sur la pierre.

Simon Brutus qui se trouvait à quelques pas de là près du général, avait entendu la navrante exclamation de Bruno. Il se retourna, et vit le jeune homme qui avec des gestes convulsifs, tombait à genoux et tendait vers lui des bras suppliants. Surpris de cette attitude de Bruno, il se rapprocha de lui.

Le jeune homme épuisé lui cria:

—Ah! Simon, Simon, ma mère! Elle est dans les flammes!

Une expression de froide indifférence et un haussement d'épaules furent tout ce qu'il obtint en réponse de Simon Brutus.

—O Simon! s'écria-t-il encore une fois en se traînant sur les genoux... sauvez, sauvez ma mère! sauvez la malheureuse Geneviève!...

—Quoi, Geneviève! s'écria Simon Brutus saisi d'une soudaine émotion... Geneviève dans les flammes!

Sur l'affirmation de Bruno il cria aux gardes.

—Déliez ses mains! suivez-moi! Allons, Bruno, vite, montre-nous la maison où elle est... Hâte-toi, hâte-toi, ou il sera trop tard.

Et s'élançant en avant, il cria quelques mots au général, qui ne le comprit qu'imparfaitement, mais cependant fit de la tête un signe d'assentiment.

A mesure que Bruno et Simon s'approcha
pas rapide du lieu de l'incendie, l'anxiété et l'
de comprimaient leur poitrine; ils voyaient de
quelques maisons s'étaient déjà écroulées, et
flammes, s'échappant par les portes et les fen
autres maisons, lèchaient les murs noircis en
vers le ciel.

Bruno pâlit, ses jambes s'alourdirent, la
tourna. Une dernière étincelle d'espérance lu
pourtant la force de poursuivre sa course.

—Où est la maison? où est-elle? demanda
Brutus.

—Là, là, derrière le coin! dit Bruno d'une vo
te et gémissante.

Et lorsqu'ils eurent tourné le coin, le jeune
indiqua d'une main tremblante des ruines fu
un cri sinistre comme un cri de mort jaillit de s
il vacilla, et tomba lourdement sur le pavé.

Simon Brutus contempla un instant d'un o
ré les cendres encore ardentes sous lesquelles, sel
dication de Bruno, devait être enseveli le cada
Geneviève; puis il détourna le regard et tomba
cruelles et navrantes pensées.

Mais bientôt il releva la tête et dit avec san
aux soldats qui l'avaient suivis:

Emportez ce prisonnier au marché et veillez
jusqu'à nouvel ordre.

Les soldats soulevèrent l'infortuné jeune hom
l'emportèrent par les rues; ses membres tom
lourds et affaissés, comme s'il eût déjà été un ca

Simon Brutus suivait de loin, le regard baiss
la terre; malgré tous ses efforts pour dompter sa
leur et ses remords, l'image de Geneviève lutta
milieu des flammes contre la mort la plus horrib
le quittait pas.

Pendant ce temps, le marché et les rues avoisin

avaient offert un autre spectacle de désolation.

A la vue des ardentes lueurs qui, jusque dans l'intérieur des maisons, annonçaient l'incendie, les habitants épouvantés avaient paru aux fenêtres, et, la mort dans l'âme, avaient aperçu l'immense foyer de l'incendie.

Comme ils s'imaginèrent que la ville toute entière était condamnée à devenir la proie des flammes, la plupart se précipitèrent hors de leurs demeures et cherchèrent à échapper par la fuite au sort qui les menaçait. D'abord les soldats français voulurent les repousser et les empêcher de gagner les portes; à plusieurs reprises ils avaient même fait feu sur le peuple qui s'enfuyait; mais comme la plus grande partie de cette multitude consistait en femmes, enfants et vieillards impotents, ils les laissèrent enfin sortir de la ville sans s'y opposer davantage. Ils s'emparèrent autant que possible des hommes qui semblaient encore en état de porter les armes: cependant beaucoup de ceux-ci parvinrent aussi à s'échapper de la ville et à gagner la campagne.

Cette fuite, accompagnée de gémissements et de lamentations, durait encore lorsque tout à coup on vit au loin un spectacle étrange.

C'était une troupe de religieuses avec la supérieure à leur tête: elles débouchaient lentement du côté où se trouvait le Béguinage, et paraissaient se diriger vers le point du marché où elles voyaient le général à cheval.

Les soldats reconnurent au costume de ces femmes qu'elles étaient du nombre de ces religieuses qui partout soignaient avec le même amour les malades et les blessés sans distinction d'amis ou d'ennemis, et qui, pour ce motif étaient entourées de respect et de sympathie, même dans les armées françaises. Elles avaient agi ainsi ce jour-là même; il ne se trouvait pas à Hérenthals un blessé français auquel de charitables soeurs n'eussent apporté les aliments, du soulagement et des consolations.

En ce moment les courageuses filles s'appr
avec une sérénité sublime empreinte sur leur
fortes de la foi qu'elles avaient en leur missi
s'avançaient sans crainte vers le lieu même d'où
fuyaient devant une mort certaine.

Sur le passage des soeurs, les soldats français
geaient de côté et portaient avec respect la n
chapeau.

Elles poursuivirent leur marche toujours lent
lennelle jusque devant le général, qui les ava
avec étonnement s'approcher.

Toutes s'agenouillèrent et tendirent les mai
lui comme pour lui adresser une prière.

Tout en restant à genoux, la supérieure lui
bon français:

—Au nom du Seigneur, au nom de l'human
néral, grâce, grâce pour cette malheureuse ville!
a mérité votre vengeance, elle l'a assez expié. U
tie en est déjà détruite par les flammes! Oh! ép
ce qui reste! Ecoutez, écoutez la prière de faible
mes qui ont consacré leur vie au soulagement d
qui souffrent. Voyez, nous voici à genoux, supp
devant vous ;puisse notre triste supplication t
un écho dans votre coeur... Ah! nous prierons
pour [illegible] vous soit miséricordieux!

Le général tendit la main à la supérieure et l
signe de se relever. Il lui dit avec une certaine
bilité:

—Tu me demandes, citoyenne, que j'épargne le
de la ville; mon intention n'était pas de la détrui
tièrement si on ne m'en donnait pas de nouveaux
tifs. Mais puisque tu m'adresses une prière, je
l'accueillir pour autant que cela me sera possible
Il se tourna vers un officier d'état-major et dit
—Qu'on fasse cesser les représailles? Qu'on e
des hommes pour éteindre le feu et l'empêcher d

ner de nouvelles maisons... Qu'on inquiète pas les itoyens paisibles, et qu'on arrête que ceux qui s'oppo-ront à la perquisition dans les maisons. En un mot. veux que toute violence cesse, pourvu toutefois que intérêt de la République et notre propre sûreté le per-ettent!

Il se tourna de nouveau vers la supérieure:

—Es-tu contente, citoyenne? lui demanda-t-il.

—Ah! j evous remercie du fond du coeur! répondit-lle.

—Quant à vous, mes soeurs, reprit le général, j'es-ère que vous soignerez charitablement mes hommes, n mémoire de ce que je fais pour vous.

—Général, répondit la supérieure, quelle qu'eût été otre décision, nous eussions toujours religieusement empli ce devoir. Quiconque est homme et souffre est otre frère... La charité chrétienne n'a pas d'autre oi...

—C'est bien! dit le général, qui l'interrompit en sou-iant, épargnenous un sermon. Allez, mes soeurs, re-ournez-vous-en tranquilles...

Tandis que les soeurs s'éloignaient avec la même so-ennité et regagnaient le Béguinage au milieu des mar-ues de respect des soldats, le général s'écria:

—Qu'on prenne toutes les dispositions pour que nos hommes campent sur le marché, et qu'on mette les pri-onniers en lieu de sûreté jusqu'à ce que le conseil de guerre ait décidé de leur sort!

Il se fit plus de mouvement parmi les soldats qui se trouvaient sur le marché. Des officiers coururent dans toutes les directions pour porter aux différents chefs es ordres du général.

Les gardes firent se lever les prisonniers et se prépa-rèrent à les conduire ailleurs.

Bruno était enfin sorti de son long évanouissement l était assis de nouveau sur la même pierre, la tête flé-

chissante et penchée sur la poitrine et l'âme
par d'affreuses tortures à la pensée de l'épou
malheur récemment survenu.

On le fit lever aussi et on le conduisit au m
quelques prisonniers blessés comme lui. Il fut
né avec eux dans une autre direction que celle q
suivre aux hommes valides.

———

VIII

Dans une chambre écartée du Béguinage d'Hérenhals, se trouvait la mère de Bruno. La malheureuse emme devait avoir horriblement souffert, car son viage, bien qu'il fut éclairé en ce moment par un doux ourire, portait encore les traces des tortures qu'elle vait dû endurer. Ses yeux rougis par les larmes, ses oues pâles, sa bouche crispée convulsivement, et avec out cela le sourire de l'espérance... L'expression de ette physionomie déchirait le coeur, parce que, chez ne personne âgée, quand la joie vient se mêler aux larnes, cela fait supposer le coup le plus fatal: l'égarenent de l'intelligence sous le poids d'une douleur trop orte.

A côté d'elle était assise Geneviève, qui, bien que leurant amèrement elle-même, adressait encore à la auvre femme des paroles de consolation et s'efforçait le lui faire espérer un avenir meilleur.

Une jeune soeur hospitalière, debout devant les deux emmes, mêlait aussi quelques paroles d'encouragement leur douloureux entretien.

La mère de Bruno écoutait Geneviève comme si elle eût pas eu conscience des heureuses perspectives u'elle lui faisait entrevoir:

—Chère mère, disait-elle, voyez-vous madame la supérieure est sans doute maintenant auprès du général; ile a beaucoup d'influence sur lui: trois fois déjà elle st allée aujourd'hui le trouver à son auberge pour lui emander quelque chose, et à chaque fois il lui a accor-

dé sa demande. Il lui témoigne une grande es
même du respect. Demandez plutôt à ma cous
—Sans doute, c'est vrai, répondit la religieus
doute pas qu'elle réussisse dans sa démarche.
—Oh! si cela pouvait être vrai! dit en soup
mère, dont les yeux se renplirent de larmes
Puisse Dieu toucher de pitié l'âme du général!
mon pauvre fils, mon Bruno, condamné à mort
viève, s'il refusait? Alors une balle frapperait
mon unique enfant! s
La jeune fille appuya un ardent baiser sur le
de la pauvre femme pour faire diversion à se
ses pensées. Puis elle dit d'une voix douce:
—Mais vous entendez bien ce que dit ma
Attendons et espérons; madame la supérieure a
blement déjà quitté le général;—et pourquoi
mère, nous créer toutes de telles douleurs de
terrible catastrophe au moment même où l'on
peutêtre vers nous avec sa grâce? Quand même
n'obtiendrions qu'un délai, nous pourrions alors
de nouveaux efforts; la colère du général se cal
et il nous serait plus facile d'obtenir une grâce
nous eut refusé dans un moment d'irritation.
puis madame la supérieure a promis de n'épargn
peines ni prières.

La pauvre femme inquiète sourit de nouveau,
me si un sentiment d'espoir venait encore de desc
dans son coeur. Elle serra la main de Geneviève
étreinte reconnaissante, et allait répondre à ses c
lations; mais tout à coup elle leva la tête et dirigea
la porte un regard encore brillant de larmes.

On entendait distinctement dans l'escalier les p
la voix d'une personne qui donnait des ordres tou
montant.

—La voici! s'écrièrent la mère de Bruno et G

viève tandis qu'elles se levaient tremblantes et le coeur palpitant.

La porte s'ouvrit.

A peine la pauvre mère eut-elle jeté un regard sur le visage attristé de la supérieure qui entrait, qu'elle leva les mains au ciel avec désespoir et s'écria d'une voix déchirante:

—C'en est fait, ô mon Dieu! Mon fils! mon malheureux fils!

—Eh bien, eh bien? s'écria Geneviève en proie à la plus vive émotion.

—Ah! dit la supérieure en soupirant et avec l'accent d'une profonde commisération, je plains votre malheur. Songez que Dieu lui a réservé la couronne des martyrs!

—Il doit mourir! lui, mon unique enfant! s'écria la mère désespérée. O mon Dieu, soyez miséricordieux, rappelez-moi à vous, accordez-moi de mourir avant que les balles le frappent!

—Tout espoir est donc perdu! dit Geneviève en sanglotant et en s'affaissant sur un siège.

—J'ai parlé au général, reprit la supérieure; j'ai prié, supplié, je me suis jeté à genoux. Il m'a écoutée avec bienveillance, mais en disant qu'il ne pouvait rien changer à la décision du conseil de guerre; de plus, il a ajouté que le capitaine des gens de Waldeghem est le propre prisonnier du commissaire de l'administration centrale, et que, s'il était possible de faire quelque chose en sa faveur, personne ne pouvait le tenter que le commissaire lui-même.

La mère se leva brusquement, frémissante d'impatience et comme dominée par une suprême inspiration. Elle saisit la main de Geneviève, et dit:

—Simon Meulemans? Il pourrait sauver mon enfant? Viens, Geneviève, viens, allons le trouver. Je me jetterai à genoux devant lui, je ramperai à ses pieds,

mes larmes le vaincront: ce n'est pas un étranger,
ra sûrement pitié d'une mère mourante.

—Simon Meulemans? s'écria Geneviève avec t
Ah! vous ne le connaissez pas! Il est plus cruel
que les étrangers; il se réjouira de notre douleur.
no est pour lui un ennemi qu'il déteste, dont il
la mort; et n'en fût-il pas ainsi, il nous serait pl
cile d'attendrir une pierre que le coeur d'airain
bourreau!

—Non, non, répondit la mère, je ne renoncera
à ce dernier moyen de salut. Dussé-je passer à t
les flammes pour arriver jusqu'à Simon, je veux
l'épreuve. Il y a en moi quelque chose qui fait
mon coeur d'espérance, quelque chose qui me pou
résistiblement à cette démarche... Viens, oh! vi

—Je n'ose! dit la jeune fille en soupirant; je r
Simon plus que la mort.

—Hélas! reprit la mère d'un ton navré, j'avais
ré que ta présence ferait sur son coeur une impr
favorable. Il t'aime: tu es peut-être la seule per
au monde à laquelle il accorderait la vie de mon
heureux enfant... Mais que Dieu me soit en aide.
ici; j'irai seune...

Geneviève demeura un instant immobile, l'oeil
sur le sol, perdue dans une profonde préoccupat
puis elle porta une main tremblante à sa poitrine, c
me pour s'assurer qu'un objet caché dans son sein
trouvait encore. Alors elle leva la tête, et dit d'un
résolu:

—Eh bien, ma mère, venez, je vous accompagne.
tremble, il est vrai, j'ai grand peur; mais ce n'est n
persécution ni la mort que je crains; c'est l'amour
Simon qui me fait trembler... Cependant j'affronte
sa présence, je m'inclinerai devant ce monstre, je
supplierai, je le flatterai... Oh! que Dieu me le p
donne, c'est pour Bruno.

Et, saisissant la main de la religieuse, elle lui dit au moment de quitter la chambre:

—Soeur Catherine, ma bonne cousine, vous savez où est logé le commissaire de l'administration centrale? Conduisez-nous, montrez-nous où nous pouvons le trouver.

Accompagnées des voeux sympathiques de la supérieure. les trois femmes descendirent l'escalier et quittèrent le Béguinage.

La religieuse s'arrêta devant une grande maison bourgeoise et dit:

—Voici le logement du commissaire que vous désirez voir. Je ne sais pas le français; que Geneviève s'adresse au soldat assis devar la porte.

La jeune fille se dirige hardiment vers le soldat, et lui fit comprendre qu'elles désiraient parler au fondé de pouvoirs de l'administration centrale, pour une affaire urgente.

Soit que la radieuse beauté de Geneviève ou la douceur de sa prière eût touché le soldat, il fit entrer les trois femmes dans le corridor de la maison, avec une certaine affabilité, et les pria d'attendre qu'il eût demandé à son chef la permission de les introduire.

Le soldat s'éloigna d'elles, s'enfonça dans l'allée, frappa doucement à une porte latérale et entra. Son chef lui fit signe d'attendre un instant; il resta debout et muet.

Simon Brutus, assis à une table, relisait à demi-voix une lettre qu'il avait l'intention d'envoyer à Anvers. Cette lettre était écrite en français; elle finissait ainsi:

—..."La ville a été prise d'assaut; les brigands aveuglés se sont défendus comme si le fanatisme les eût rendus enragés; cependant, comme toujours, les invincibles héros de la République française ont triomphé. Soixante maisons brûlées de fond en comble, quatre cents brigands morts dans les flammes, tel est le résul-

tat de cette mémorable journée. Demain, nou tons d'ici pour poursuivre ce qui reste de cette ra guinaire. Lors de notre départ, cinquante briga core seront fusillés. Un adieu semblable laisse peuple stupide et ennemi de la liberté le souven façon dont la République punit ceux qui se lais duire par les tyrans et les prêtres à repousser la et l'indépendance que leur offre la grande et gén nation française. Demain soir vous recevrez, selo te vraisemblance, avis de la nouvelle victoire.

Salut et Fraternit

Simon Brutus apposa sa signature au bas de c port, le ploya et y mit la suscription. Il le tend soldat et dit:

—Porte cette lettre à l'Hôtel de Ville, au ser major... Ah ça! qu'avais-tu à me dire?

—Citoyen commissaire, répondit le soldat, il es nu trois femmes qui te supplient de leur accorde moment d'audience.

—Je n'y suis pas! dit Simon Brutus d'un ton b ru. A-t-on le temps en guerre d'écouter les lame tions de femmes? Va, et dis-leur que je ne puis voir personne.

Comme le soldat hésitait à quitter la chambre, chef s'écria d'un ton moqueur:

—Eh bien! citoyen caporal, ces femmes t'aurai elles touché au coeur, par hasard? Un vieux loup c me toi!

—Cela pourrait bien être, répondit gravement le s dat, et si tu les voyais, citoyen commissaire, la mê chose pourrait bien t'arriver....

—Quelles femmes sont-ce donc?

—C'est une jeune fille, une vieille femme et u nonnette; mais la jeune fille, citoyen commissaire, c

si belle, elle a quelque chose de si imposant dans le regard, elle est si bien faite, elle parle le français si joliment et d'une voix si douce, qu'elle est vraiment en état de séduire l'homme le plus insensible.

—Ah! c'est ainsi citoyen caporal! dit le commissaire; il paraît, et tout cas, que ce n'est pas toi le plus insensible. Eh bien, pour l'amour de toi, pour être agréable à l'objet de tes sympathies, je sacrifierai quelques instants à cette audience. Amène ces femmes ici, et porte ensuite sans retard ma lettre à l'Hôtel de Ville.

Simon Brutus attendit l'arrivée des femmes avec un sourire où l'ironie se mariait sur ses lèvres à l'insensibilité: il se campa près de la table sur laquelle il appuya une main, et se tint assis, la tête en arrière dans la position d'un homme rempli du sentiment de sa dignité.

A peine avait-il pris cette hautaine attitude, que la porte s'ouvrit, trois femmes tombèrent à genoux à l'entrée de la chambre et demandèrent [illegible] d'une voix suppliante et pleine de sanglots.

—Geneviève! s'écria le chef avec une profonde émotion en courant à elle et en la relevant des deux mains. Ah! Geneviève, j'avais déjà pleuré votre mort... Vous vivez? Le sort vous a épargnée. Je suis heureux de vous revoir...

Il sentit que les mains de Geneviève tremblaient dans les siennes; il lut sur le visage de la jeune fille combien elle avait peur de lui; il pénétra le sentiment dont l'expression se dessinait vivement sur les lèvres de la jeune fille, quelque effort qu'elle fit pour le lui cacher. Tandis qu'il fixait sur ses yeux, avec une colère croissante, un regard interrogateur, elle dégagea ses mains des siennes avec un effort qui stimulait l'effroi.

Simon Brutus, vivement blessé dans ses sentiments et dans son orgueil par ces évidentes preuves d'aversion

alla de nouveau s'appuyer à la table, et, frémis
core de dépit, il dit d'une voix pleine d'amertu

—Vous demandez grâce! Est-ce ainsi qu'on
une faveur? Voyons, quelle est cette grâce qu'or
gine obtenir de moi en m'offensant!

La mère de Bruno se traîna à genoux, ten
mains, et dit d'une voix gémissante:

—O Simon Meulemans! voyez mes larmes,
mon humble prière; soyez miséricordieux, ne
pas le coup de mort à une pauvre femme! Oh!
dez-moi la vie de mon unique enfant!

—La vie de Bruno? demanda le chef avec un
nique sourire.

—Simon! reprit la vieille femme en sanglot
en se rapprochant encore de lui; Simon, lorsque
mère défunte était malade, je vous ai allaité d
sein, je vous ai nourri de mon lait. Oh! au n
tout ce qui vous est cher, sauvez mon fils! Ne ré
pas à mon affection pour vos parents par une in
ne qui briserait mon coeur de mère!

Le chef répondit avec une évidente insensibilit

—Le conseil de guerre l'a condamné: il a mér
punition. Je ne puis rien changer à son sort...

—Ah! vous avez ce pouvoir, Simon! reprit la
éplorée; le général m'a envoyé vers vous comme au
qui puisse encore sauver mon enfant. Si la gu
fermé votre coeur à la compassion et à la pitié, la
y du moins pénétrer un seul rayon d'humanité!
venez-vous que celles qui sont agenouillées devant
sont vos compatriotes infortunées; songez qu'autr
je fus une mère pour vous, que vous avez été al
par le même sein que mon pauvre Bruno, et cela a
lui!

La religieuse était agenouillée à la même place
yeux fixés sur le sol; Geneviève était debout et p
rait, les mains devant les yeux. Une lutte terribl

passait en elle. Par moments son coeur lui disait de se jeter de nouveau aux pieds de Simon, de le prier, de le supplier, de se montrer bonne pour lui. Le sentiment du devoir et la pitié la poussaient à ce sacrifice; mais l'horreur que lui inspirait le bourreau de tout ce qu'elle aimait ou connaissait fut assez puissante pour étouffer dans son âme toute autre émotion. Ce douloureux combat brisa son courage et fit jaillir de ses yeux un torrent de larmes.

Simon Brutus, l'oeil fixé sur Geneviève, répondit à la dernière supplication de la mère Bruno:

—Vous demandez grâce pour Bruno? Mais, êtes-vous donc folle, ma bonne femme? Bruno n'est-il pas mon ennemi! Il l'était même avant que nous eussions atteint l'âge d'homme! Ne m'a-t-il pas ravi l'amour de la première femme que j'aie aimée, et n'a-t-il pas par là empoisonné ma vie? Et,—dérision insultante,—celle qui est cause de la haine ardente que je lui porte, celle-là même vient me demander sa grâce... Et pour récompense, elle me promet dédain, mépris, aversion! Ah! si elle eût touché mon coeur au point sensible, qui sait si l'amour ne m'eût point rendu capable de faire un miracle, de délivrer Bruno lui-même!

La mère toujours agenouillée, se tourna vers la jeune fille, tendit les mains vers elle, et s'écria d'une voix suppliante:

—Geneviève! ô Geneviève! pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi! Ah! dites une bonne parole en faveur du pauvre martyr! Sa vie est dans vos mains.

Pâle et tremblante, mais avec une certaine dignité pourtant, Geneviève dit au chef:

—Simon, vous qui assurez qu'il y a dans votre coeur un sentiment d'amour pour moi, eh bien, prouvez-le-moi pour la première fois de votre vie. Faites une bonne action en mon nom!

—Et si je le faisais, Geneviève? demanda le ch
d'une voix radoucie.

La jeune fille reprit avec plus d'assurance:

—Est-ce mon affection que vous désirez? Jamais
ne vous ai haï comme homme; au contraire, je vous a
moi-même fait l'aveu qu'autrefois votre présence m'é-
tait agréable. Mais ce qui soulève contre vous mon
coeur de chrétienne, mon âme de jeune fille, ce qui
m'inspire de l'aversion pour vous, c'est que j'ai cru
voir en vous un homme insensible, un Belge dégénéré
qui demeure froid en présence des souffrances de ses
frères. Oh! prouvez-moi que je me suis trompée
montrez-moi que sous la rude écorce qui semble recou-
vrir votre coeur, vit encore une générosité native... Si
cette preuve m'était donnée, alors un sentiment de re-
connaissance, et plus encore, un sentiment d'amitié et
de sympathie pour vous pourrait encore naître dans
mon coeur. Simon, vous pouvez choisir entre mon ami-
tié reconnaissante et ma haine légitime; vous souvenir
que vous êtes un homme et un chrétien ou persévérer
dans votre cruauté et vous réjouir à la vue des mortelles
douleurs de cette malheureuse mère, dont le sein vous
a nourri, et des horribles angoisse de celle que vous di-
tes aimer encore!

Ces paroles dites avec une solennelle énergie et par
moments aussi avec une mélancolique douceur, avaient
fait une profonde impression sur Simon Brutus. Il
écoutait, pensif et silencieux, les accents enchanteurs
de la voix de la jeune fille. Un sourire de joie avait
chassé de ses traits l'expression dure et cruelle qui leur
était habituelle; en ce moment on eût pu le prendre
pour un homme bon et sensible.

Sur le visage de la mère de Bruno se peignait aussi
un radieux sourire d'espérance, tandis que sa poitrine
se soulevait et s'abaissait dans l'anxieuse attente de la
décision qu'allait prendre Simon.

Cependant, le chef demeura quelques instants le regard fixé sur les yeux de Geneviève, comme en proie à un rêve ou plongé dans une profonde préoccupation; Geneviève aussi s'aperçut que ses paroles l'avaient touché. Elle se laissa glisser sur les genoux, et s'écria avec une entière abnégation et les joues baignées de larmes:

—Ah! Simon, soyez homme! Voyez, moi aussi je m'agenouille devant vous, moi aussi je rampe à vos pieds! Accordez-lui sa grâce, donnez-lui la vie! Je vous aurai une éternelle reconnaissance et vous aimerai à jamais pour ce bienfait!

Un instant encore Simon Brutus demeura immobile à la regarder fixement; puis, comm esi une soudaine résolution l'eût arraché à sa rêverie, il courut à la jeune fille, lui tendit la main pour la relever, et lui dit d'une voix rapide et profondément troublée:

—Geneviève, son sort est entre vos mains. Vous même allez décider s'il doit vivre ou mourir. Venez, je dois vous parler à vous seule. ..

Il l'emmena à l'autre bout de la chambre.

—Geneviève, dit-il a la jeune fille tremblante, vous avez versé dans mon coeur un bien doux espoir; mais je doute que vous sachiez bien ce que vous m'avez promis. Vous m'aimeriez donc si je délivrais Bruno, si je le sauvais? Mais le quitteriez-vous alors pour vous attacher à mon sort? Est-ce ainsi que vous l'entendez, ou est-ce seulement votre amour pour lui qui vous a inspiré ce que vous venez de dire? Vous ne répondez-pas? Je vous vois trembler et pâlir; je me suis trompé, n'est-ce pas? Eh bien, quoi qu'il en soit, je veux tout savoir. Voici quelles sont mes conditions: Geneviève, renonce à Bruno et consens à devenir ma femme; je fais sursoir à l'exécution de la sentence. Bruno me suit partout où ej vais; si Geneviève refuse de s'associer indissolublement à ma destinée, les balles frapperon Bruno où que nous puissions être; si elle devient ma fem-

me, l'instant du mariage sera aussi celui de la délivrance de Bruno. Remplir cette promesse me sera difficile mais j'ai rendu de grands services à la Rupublique française et à notre général; je ne demanderai en récompens eque cette seule faveur. Quant à moi, je remplirai ponctuellement les conditions... Mais vous, Geneviève la vie de Bruno vous est-elle assez chère pour que vous consentiez à ce que je demande de vous?

La pauvre jeune fille demeurait anéantie devant le chef qui l'écoutait avec un sourire plein d'amertume.

—Je vous l'ai dit, reprit-il, la vie de Bruno est dans vos mains; moi aussi j'en appelle à votre générosité. Eh bien, le sauverez-vous ou le condamnerez-vous? Parlez, mon temps est précieux.

La jeune fille leva les yeux au ciel, et s'écria d'une voix déchirante:

—O mon Dieu! mon Dieu! quelle épreuve!

—Dieu, pour le moment, ne peut vous venir en aide, dit Simon Brutus avec impatience; c'est à vous seule à disposer du sort de Bruno. Parlez; que décidez-vous?

—O Simon, dit la jeune fille avec un accent navrant, je n'ose parler.

—Eh bien il ne faut pas beaucoup de paroles: il suffit d'une seule: devenez-vous ma femme, oui ou non?

Geneviève se mit à trembler plus fort et resta muette. Comme le chef insistait presque avec colère pour obtenir une réponse positive de la jeune fille elle releva soudain la tête et répondit:

—Ah! Simon, si je repousse votre offre vous le ferez tuer demain, n'est-ce pas? Ses souffrances dureront un instant; il sera tombé pour sa foi et sa patrie; il recevra là-haut la glorieuse couronne des martyrs... Mais si je cédais à votre désir, il n'en mourrait pas moins; il mourrait lentement, tué par son amour et par les tortures qui déchireraient son âme. Il ne serait pas frappé par les balles étrangères; mais moi, sa bien-aa-

mée, moi qu'il chérit plus que la vie, je lui aurais donné le coup mortel; j'aurais plongé dans son sein le poignard meurtrier de la trahison! Non, non, vous êtes un bourreau, vous pouvez le martyriser et le mettre à mort: c'est votre office. Qu'il meure victime de votre cruauté et non de ma lâche infidélité. A de pareilles conditions ej ne veux pas sa grâce: elle le ferait mourer et me déshonorerait!

Frémissant de colère et de honte, Simon Brutus s'écria d'une voix éclatante:

—Imprudente! C'est donc ainsi que tu reconnais ma bonté? Je pourrais te faire arrêter, me venger de ton insolente audace; mais il n'y a plus rien de commun entre nous. Je ne te connais pas!

A ces mots il repoussa Geneviève loin de lui; une expression terrible se peignit sur son visage; il se tourna vers la mère saisie d'épouvante et dit:

—Allez, partez d'ici; je suis inexorable. Les balles puniront votre fils de son fanatisme. N'ayez plus d'espoir; car, si c'était possible, et si cela dépendait de moi, il mourrait plutôt deux fois qu'une.

La pauvre mère poussa un cri horrible et tomba foudroyée sur le parquet. Tandis que Geneviève et la sœur se précipitaient vers elle pour lui donner des secours, Simon Brutus ouvrit une porte et quitta la chambre.

Aux cris de détresse de la religieuse entra le caporal qui, déjà de retour, avait repris son poste à la porte de la rue; il apporta de l'eau et du vinaigre, et donna tous ses soins à ces pauvres femmes éplorées.

A peine la mère de Bruno avait-elle rouvert les yeux qu'à la porte par où avait disparu Simon Brutus, parut un autre soldat qui apportait l'ordre de faire partir les trois femmes sur-le-champ et sans le moindre retard.

Il n'y avait aucun moyen de résister à cette injonction: le caporal soutint la mère à demi morte jusqu'à

la porte de la maison, et la lui dit un compatissant sympathique adieu.

L'infortunée mère semblait complètement anéant elle s'appuyait, muette et défaillante, sur le bras Geneviève et sur l'épaule de la soeur, qui la soutenat de chaque côté. Les femmes désolées se traînaient sanglotant par les rues qui devaient les ramener au B guinage.

Elles allaient atteindre celui-ci lorsque, pour la p mière fois, Geneviève prononça quelques paroles. E dit d'une voix contenue à l'oreille de la mère de Brun

—Ne désespérez pas encore. Le scélérat a dit q la puissance de Dieu ne peut nous venir en aide: blasphème; c'est ce que nous verrons! Puisse Jean d couvrir nos amis et revenir à temps!... Puisse-t réussir dans ses efforts! Tout n'est pas encore perd mère bien-aimée. Peut-être parviendrai-je, moi, à fa re ce miracle que le bourreau voulait nous vendre a prix de l'honneur et de la vie. Que le ciel éclaire mo esprit et qu'il fortifie mon coeur... Peut-être une fa ble jeune fille saura-t-elle sauver le pauvre martyr!

La mère affligée jeta un mourant regard sur Gene viève, et, comme si elle eut perdu tout sentiment, s alissa entraîner, sans répondre un mot, dans l'intérieu du Béguinage.

IX

Non loin d'une des portes d'Hérenthals, qu'on nommait Porte des Vaches, et qui a disparu aujourd'hui, les Français avaient pris possession d'une maison bourgeoise. On avait donné la chambre de devant pour corps de garde à une trentaine de soldats chargés de surveiller cet entrée de la ville. Afin d'épargner les sentinelles, ou peut-être à défaut d'endroit plus convenable, on avait déposé sur des bottes de paille les paysans blessés, dans l'arrière-salle de cette maison. La porte du milieu de cette dernière place s'ouvrait sur le corps de garde, de sorte que les soldats avaient constamment en vue leurs prisonniers.

Il faisait nuit, et une si profonde obscurité régnait dans les rues, qu'à quelques pas de distance on ne pouvait même apercevoir les maisons.

La plupart des soldats de garde dormaient sur des chaises ou étaient étendus par terre, le sac sous la tête. Cinq ou six d'entre eux, assis autour d'une table, jouaient aux cartes. Le sergent se tenait debout et se promenait à pas lents et de haut en bas de la chambre. De temps en temps il allait recommander la vigilance à la sentinelle extérieure, ou s'approchait du gîte des prisonniers pour voir si tout était tranquille et sûr.

Il n'y avait pas de lumière dans la salle où gisaient les paysans blessés; mais la lampe du corps de garde éclairait sa partie centrale d'une faible lueur qui permettait de distinguer les contours douteux des prisonniers.

Une douzaine d'hommes, ayant la tête, le bras ou jambe enveloppés de linges sanglants, y étaient ét dus sur la paille. Quelques-uns à demi sur leur sé tenaient la main sur les yeux, d'autres jetaient un gard fixe et hagard dans l'obscurité.

Un morne silence régnait parmi ces malheureux; eût cru voir un amas de cadavres, si les cuisantes d leurs que leur causaient leurs blessures n'eussent ar ché, par intervalles, à deux ou trois de ces pauvres ge des plaintes déchirantes qui ne rompaient le silen que pour le faire paraître plus lugubre ensuite.

Bruno était assis dans le coin le plus retiré; il éta adossé à la muraille; sa tête se penchait lourdeme sur sa poitrine et ses bras s'affaissaient sur ses genou On n'eût pu dire s'il veillait ou s'il dormait, car yeux, bien qu'à demi ouverts, étaient si immobiles si opiniâtrément fixés sur la paille que rien ne vena trahir en lui un reste de connaissance ou de vie.

L'infirtuné jeune homme était assis là depuis bi des heures sans avoir fait le moindre mouvement. tout ce qui lui avait été dit, consolantes paroles ou in sultantes menaces, il n'avait rien répondu, ou témoign seulement par un languissant regard son entière indif férence.

Tous les prisonniers, tant les blessés qui se trouvaien au corps de garde que les autres qui étaient enfermé aux environs du marché, tous, disons-nous, se savaien condamnés à être fusillés au lever du soleil. Le juge ment leur avait été lu sans qu'on leur fit grâce d'un seul de ces barbares considérants.

Sans doute, beaucoup d'entre les prisonniers pas saient cette nuit suprême e nproie à d'affreuses angois ses et à un terrible accablement; sans doute ,ils son geaient avec tristesses à la jeunesse, au village natal, aux parents, aux amis, à la bien-aimée qu'ils allaient quitter pour jamais. La crainte de la mort, quand elle

s'approche lentement mais sûrement, est un sentiment si naturel à l'homme que le plus courageux ne peut comprimer l'instinct de sa propre conservation.

La certitude d'une mort imminente n'était néanmoins pas la cause de l'abattement de Bruno. Il avait oublié sa propre condamnation. Les plus cruels serpents déchiraient son coeur... Son père assassiné, sa mère et sa bien-aimée consumée par les flammes, sa patrie plongée dans les horreurs de l'esclavage, l'incroyance et l'impiété triomphantes! Tout était donc perdu pour lui, et il pouvait mourir; car on avait anéanti tout ce qu'il aimait sur la terre: il ne voyait plus rien au monde qu'il ne haït et ne détestât...

Dans l'excès de son malheur, il vidait, avec une amère volupté, le calice de la douleur. Il s'était isolé de tout ce qui l'entourait, et on eût pût le croire frappé de démence. Mais tandis qu'il était assis contre le mur silencieux, immobile, le regard fixe, son âme veillait et lui peignait de nouveau les affreuses catastrophes qui avaient frappé lui et les siens. Tout repassait sous ses yeux en scènes vivantes et animées, et cela aussi clairement, aussi distinctement qui si les événements mêmes se fussent répétés...

Ainsi il entendait les soldats faire feu dans le jardin de la maison paternelle, il voyait une grêle de balles percer le corps de son père; il voyait son sang couler à flots; il frémissait de rage et de désespoir en voyant précipiter le cadavre de son père dans un puits immonde. Tout à coup son imagination le ramenait à Hérenthals, et devant la maison où il avait laissé sa mère et Geneviève. Les flammes serpentaient au-dessus des rues en s'élevant vers le ciel; autour de lui ce n'était que craquements, hurlements, lamentations; mais au milieu de tous ces bruits sinistres, au milieu de cette affreuse confusion de cris de détresse, il distinguait la voix de sa mère, la voix de Geneviève. Elles appe-

laient au secours et, comme un cri suprême, lançaient son nom vers le ciel, du milieu des flammes... et lui, lui, il pouvait voir, au milieu de la maison en feu, sa mère et Geneviève courir, les cheveux épars, au milieu de l'ardente fournaise, s'embrasser dans leur désespoir, et, l'œil fixé vers le ciel, disparaître enfin sous les débris fumants de la maison écroulée!... Telles étaient, et bien d'autres encore, les épouvantables scènes que son imagination cruellement surexcitée évoquait sous son regard troublé, en renouvelant sans cesse le spectacle de ses malheurs.

Les souffrances qu'éprouvait l'infortuné jeune homme devaient être indicibles; rien d'étonnant donc que cette navrante contemplation l'eût arraché au sentiment de la vie réelle, et le tînt comme pétrifié et en démence, plongé dans l'abîme des plus poignantes tortures.

Il voyait, gisant à ses pieds sur la paille, les cadavres consumés de sa mère et de sa bien-aimée; il était encore tout frissonnant et tout pâle, sous l'impression de cette vision lorsque le sergent entra dans la salle, une lampe à la main, et lui dit en français:

—Ah! çà, camarade, que vois-tu donc là dans la paille? Le temps des revenants est passé: la République française les a chassés en Espagne. Montre du courage, mon garçon; un peu plus tôt, un peu plus tard, il nous faut tous manger des balles.

Bruno jeta sur le sergent un regard languissant et vague comme s'il ne l'eût pas compris, et ses yeux s'abaissèrent de nouveau vers le sol.

—Pauvre garçon! murmura le sergent. N'est pas soldat qui veut. Il a peur: l'épouvante l'a rendu stupide et fou...

Un soldat entra dans la salle et dit à son chef:

—Citoyen sergent, il y a là deux femmes près de la

sentinelle; elles demandent la permission de visiter les prisonniers.

—Des femmes! des femmes dans mon corps de garde! s'écria le sergent. Que diable le factionnaire a-t-il en tête? Qu'on renvoie ces femmes... et vite!

—Ce sont des religieuses, des soeurs hospitalières, fit observer le soldat; elle demandent à vous parler...

—Cela change un peu l'affaire, dit le sergent; mais, nonnette ou non, âme qui vive n'arrivera, sans l'ordre de mon chef, jusqu'à mes prisonniers. Voyons ce que c'est; fais entrer ces femmes... jusqu'à la porte, pas plus loin.

Lui-même regagna la chambre de devant; mais lorsque la première religieuse apparut à ses yeux, il s'arrêta stupéfait, fit même un pas en arrière, et murmura avec admiration:

—Oh! oh! si toutes les nonnes étaient comme celle-ci, je crois que je deviendrais un saint!

La première religieuse était vraiment d'une beauté saisissante; sa taille était élégante et svelte, son attitude imposante, son visage d'une angélique pureté et ses yeux pleins de feu.

Elle était suivie d'une soeur dont la physionomie était douce, mais moins distinguée; celle-ci portait au bras un grand panier, contenant trois ou quatre bouteilles, du poin et de la viande, et des bandages pour panser les blessures.

A l'apparition des deux femmes, les soldats attablés avaient déposé leurs cartes; d'autres avaient quitté leur couche de paille. Tous fixaient silencieusement les yeux sur la noble jeune fille.

Avec une certaine affabilité et même avec respect, le sergent demanda à la première religieuse:

—Eh bien, ma charmante soeur, que désirez-vous?

La religieuse répondit en bon français, et d'un ton doux et simple:

—Nous sommes des cœurs qu'on a envoyées po soulager et consoler les blessés. Nous avons déjà visi beaucoup de Français; la charité, dont nous sommes l humbles servantes, nous ordonne de rendre visite au aux pouvres prisonniers. J'ose espérer, citoyen, q vous nous laisserez remplir cette mission.

—Je le voudrais bien, répondit l sergent, car vérité il faudrait être un loup ou un tigre pour pouvo vous refuser quelque chose; mais, ma chère soeur, n'y puis rien. Les ordres sont formels et sévères; san permission de l'état-major, personne ne peut approche des prisonniers.

—J'ai une permission, répondit la religieuse en ti rant de sa poche un papier qu'elle tendit au sergent.

Celui-ci l'approcha de la lampe, et dit en se parlan entre les dents:

—Un ordre du général d'introduire les soeurs hos pitalières partout auprès des blessés, et de les laisse circuler librement partout où elles le voudront... C'est positif...

Il se tourna vers la soeur qui l'attendait, et dit:

—C'est en règle; mais je doute si le mot *blessés* ne s'applique pas seulement aux blessés français.

—Vous faites tort à votre nation, répondit la reli- gieuse. Depuis quand les Français sont-ils cruels et sans pitié vis-à-vis d'un ennemi vaincu, et surtout vis- à-vis de malheureux blessés?

—En effet, dit le sergent en souriant avec un certain orgueil; je vois que vous nous connaissez: terribles à la guerre, bons enfants après la bataille, toujours prêts à rendre service aux femmes et aux malheureux; nous voilà. Le général ne peut l'avoir entendu autrement. Mais, mes soeurs, les hommes qui sont là n'ont plus besoin de rien; dans quelques heures ce sera fini d'eux. Je vais cependant vous conduire auprès d'eux, et même vous éclairer. Venez, suivez-moi, il ne fait pas gai

dans ce tombeau-là; après cela, vous y êtes habituées, vous ne voyez rien autre....

Il prit la lampe et fit signe aux soldats de rester dans le corps de garde; suivi des deux soeurs, il entra dans la salle des prisonniers, et tint la lampe élevée pour qu'elles pussent mieux y voir.

La première religieuse s'arrêta un instant à contempler les prisonniers. Son coeur crut se briser quand elle aperçut l'infortuné Bruno affaissé dans un coin, la tête courbée presque sur les genoux, anéanti par la souffrance et comme pétrifié par la douleur; il parut même insensible à la soudaine apparition de la lumière dans la sombre prison.

Elle réprima promptement son émotion, et alla vers les blessés qui se trouvaient le plus loin de Bruno. A chacun d'eux elle adressa quelques paroles de consolation, mais si bas que le sergent ne put saisir qu'un murmure doux et étouffé. Elle réconforta les plus affaiblis par un verre de vin, donna à ceux qui avaient faim du pain et de la viande, et disposa mieux les bandages de quelques blessures.

Le sergent, qui s'était arrêté près de la porte avec la lampe, murmurait à part lui:

—Belle et généreuse fille! Ça ferait un fameux chirurgien de bataillon... Comme elle y va avec les bandages et les linges.

A mesure que la charitable soeur approchait du coin où se trouvait Bruno, ses mouvements étaient plus précipités. Le sergent crut même remarquer qu'elle tremblait; et il lui sembla qu'à son entrée elle n'était pas aussi pâle que maintenant; mais il attribua le premier fait à la compassion, et le second à la lueur jaunâtre de la lampe.

Comme elle faisait un pas pour se rapprocher de Bruno, le sergent lui dit:

—Ma soeur, laissez ce pauvre diable en paix. Il a le

cerveau brûlé; il est fou, et ne vous comprendrait pas. De toute la journée il n'a ni mangé, ni bu, ni parlé. Ce sera le plus heureux de tous: il mourra sans s'en douter.

Mais la religieuse parut ne faire aucune attention à cette remarque; elle alla droit au jeune homme, se pencha vers lui, prit entre ses mains la tête du blessé, qui était enveloppée de linges, et lui dit quelques mots à l'oreille.

Bruno, comme frappé d'une secousse terrible, se dressa debout, tout frémissant, et s'écria avec égarement:

—Geneviève! Geneviève!

—Silence, silence! assieds-toi et tais-toi! murmura la jeune fille d'une voix sourde et impérieuse... Silence, tu sauras tout...

Et avec une force irrésistible elle repoussa son bien-aimé tout tremblant jusqu'à ce qu'il eût repris sa première attitude.

—Il paraît que ce pauvre fou vous connaît, dit le sergent. Vous vous appelez donc Geneviève? C'est un joli nom.

—Il se trompe, répondit la jeune fille; le malheureux garçon croit probablement que je suis sa soeur. Il me semble que ces linges qui entourent sa tête compriment trop sa blessure; cela enflamme son cerveau. Un nouveau bandage soulagera ses souffrances.

—Ma mère! s'écria Bruno avec anxiété en la regardant fixement dans les yeux. Ma pauvre mère! parle! oh! parle!

—Silence! répondit la jeune fille; je ne puis te connaître. Tais-toi, je te réjouirai par de bonnes nouvelles.

Tandis que Bruno, stupéfait et tremblant, attachait toujours sur elle des yeux interrogateurs, elle se mit à défaire la bande qui entourait sa tête et échangea à haute voix avec lui plusieurs paroles insignifiantes: elle

le faisait même souvent en français pour ôter au sergent tout soupçon; mais en même temps elle trouvait moyen de dire aussi des choses qui firent battre de bonheur le coeur du jeune homme, et amenèrent sur son visage un étrange et radieux sourire. Le sergent s'estima plus sûr qu'auparavant qu'il était un insensé.

Quand Bruno sut tout ce que Geneviève avait à lui dire, le nouveau linge se trouva fixé autour de sa tête. La jeune fille lui donna un ordre, il s'étendit sur la paille et la laissa s'éloigner sans le moindre témoignage de reconnaissance et même sans paraître encore jeter les yeux sur la religieuse.

Arrivée dans le corps de garde, Geneviève dit au sergent:

—Citoyen, je dois sortir de la ville pour aller voir une pauvre femme qui est en danger de mort. Ayez la bonté de me faire ouvrir la porte.

Le visage du sergent s'assombrit et il parut réfléchir profondément:

—Nous avons l'ordre le plus sévère de n'ouvrir la porte pour personne, grommela-t-il; vous m'obligeriez beaucoup, ma soeur, si vous vouliez renoncer à cette course.

—Cela m'est impossible, citoyen; j'ai aussi des supérieures à qui je dois obéissance; et d'ailleurs l'ordre de votre général ne suffit-il pas? N'est-il pas assez formel? Tenez, veuillez le relire encore une fois, je vous en prie.

Le chef prit l'écrit, considéra attentivement la signature et le cachet, et lut à haute voix en ayant l'air de consulter les soldats qui l'entouraient:

—...*Laisseront passer librement les citoyennes soeurs de l'hôpital partout où elles se présenteront.* Partout! C'est par la porte aussi! Eh bien, suivez-moi, je vous ouvrirai la porte. Resterez-vous longtemps dehors, ma soeur, et rentrerez-vous en ville de ce côté-ci?

Je préviendrais mes hommes en ce cas, pour qu'ils ne vous fissent pas attendre inutilement.

—La pauvre femme que nous devons visiter demeure à près d'une lieue d'ici, répondit Geneviève. Je pense que nous pourrons être de retour dans deux heures.

—Et vous osez vous risquer ainsi, seule avec votre compagne, dans la plus profonde obscurité et sur un chemin désert? J'admire votre courage, ma soeur; ne craignez-vous pas d'être attaquées par quelques-uns de ces brigands?

—Les brigands ne se hasarderont pas si près d'Hérenthals; et, quoi qu'il arrive, Dieu veillera sur nous parce que nous pratiquons la charité en son nom.

—Voilà de belles paroles en vérité, remarqua le sergent, mais s'il s'y joignait une douzaine de fusils français, je m'y fierais davantage... Allons, bon voyage, ma soeur, je souhaite qu'il ne vous arrive pas malheur. A votre retour criez à la sentinelle: *soeurs de charité*; ce sera pour nous le mot d'ordre pour vous reconnaître.

Après quelques remerciements, Geneviève et sa cousine Catherine franchirent la porte de la ville et s'enfoncèrent d'un pas rapide dans les ténèbres.

Elles restèrent assez longtemps sans parler, et suivirent le chemin avec une précipitation extraordinaire jusqu'à ce que soeur Catherine, ne pouvant continuer, s'arrêtât en disant à Geneviève:

—Cousine, cousine je n'en puis plus. Reposons-nous un peu... Vous courez tellement que je puis à peine respirer!

—Ah, chère Catherine, dit Geneviève d'une voix suppliante, pour l'amour de Dieu, hâtons-nous; nous sommes en retard sur l'heure indiquée. Puisez force et courage dans la pensée que la vie de malheureux martyrs sera la récompense de nos fatigues.

—Oui, oui, répondit la religieuse tout hors d'halei-

ne; personne ne peut faire l'impossible, dût-il par là gagner le ciel.

—Parlez plus bas, chère cousine, dit Geneviève, les arbres mêmes ne doivent pas savoir pourquoi nous sommes ici... Allons, je vous donnerai le bras et vous rendrai ainsi la marche plus facile.

Les deux femmes se remirent en route.

Un peu plus loin, soeur Catherine entendit tout à coup un frôlement de feuilles dans le taillis de chênes qui avoisinait le chemin. Elle s'arrêta aussitôt toute tremblante.

—Qu'avez-vous, cousine? demanda Geneviève. Vous tremblez? Voyez-vous quelque chose?

—Ah! qui pourrait y voir dans cette épouvantable obscurité? dit soeur Catherine avec un profond soupir. J'entends bouger les branches, là, dans le taillis; je suis inquiète, j'ai peur...

—N'est-ce que cela? répondit Geneviève en entraînant sa compagne... Venez, c'est le vent qui passe dans les arbres.

Elles marchèrent de nouveau pendant un certain temps jusqu'à ce que Catherine estimât le danger assez éloigné et pût respirer librement. Elle reprit alors:

—Vous n'avez donc peur de rien, vous, Geneviève? Si c'eût été un homme, un voleur de grand chemin?

—Eh bien, chère cousine, j'eusse défendu et vous et moi...

—Pensez-vous cela, vraiment? N'êtes-vous donc pas une femme comme les autres? Et que peuvent faire deux pauvres filles contre un homme armé?

—Voyez-vous, Catherine, je suis une femme comme les autres; mais l'oeuvre que je me suis proposé d'accomplir demande l'habileté et le courage d'un homme. J'espère que Dieu m'accordera l'une et l'autre. Un

homme seul ne me ferait pas trembler: je porte a
des armes sur moi...

—Ciel! s'écria soeur Catherine avec effroi, vous p
riez verser du sang? J'accepterais plutôt la mort p
moi-même...

—Ceux qui sont bons et faibles devraient donc t
jours courber la tête sous le pied des méchants et
oppresseurs? s'écria Geneviève avec indignation, et
sans se défendre, comme si l'esclavage et l'éternelle p
sécution étaient leur sort naturel! Ah! les hommes
vantent de leur courage, et vraiment Dieu les a do
de force d'âme et d'intrépidité; mais, cousine Cat
rine, si le nombre des lâches n'était pas plus grand
celui des courageux, la perversité pourrait-elle si s
vent insulter impunément à Dieu et fouler aux pi
l'humanité? Oh! si j'étais homme, et si les autres ho
mes me ressemblaient! le sol où je suis née englou
rait ses oppresseurs!... Mais les hommes, Catherin
les hommes sont la plupart avides et intéressés: tan
que les uns combattent le mal, les autres cherchent da
ce mal leur propre avantage!...

Cette manière de raisonner parut à la soeur Cath
rine si étrange et si inconcevable qu'elle ne suscita
sa part aucune observation; suspendue au bras de
compagne, elle continua à marcher silencieuseme
dans l'obscurité.

Au bout de quelque temps elle demanda:

—Mais, Geneviève, n'y sommes-nous pas encore? J
tombe presque de fatigue.

—Vous devez le savoir mieux que moi, puisque c'e
vous qui devez me conduire. Neerbuel est-il encor
loin?

—Encore à quelques portées d'arbalète. S'il ne fa
sait pas si noir nous verrions déjà les premières ma
sons.

—Ah! Et pourquoi ne me prévenez-vous pas? Je do

prendre garde et faire attention. Nous allons marcher lentement à cette heure.

A peine avait-elle prononcé ces mots que soeur Catherine lui jeta les bras au cou et poussa un cri étouffé en montrant du doigt dans les ténèbres, sans dire un mot.

—Que voyez-vous? demanda Geneviève troublée.

—Là, dans le fossé... une ombre noire qui bouge!... un homme!

Au même instant s'élevèrent du fossé les accents contenus d'une chanson populaire, comme si c'eût été un signal de reconnaissance. C'en était un en effet, car Geneviève dit à sa compagne:

—Rassurez-vous; cet homme attend ma venue. Suivez-moi, ils sont là.

La jeune fille chanta à son tour d'une voix contenue quelques notes de la chanson. L'homme sauta hors du fossé; Geneviève alla à sa rencontre, et lui serrant chaleureusement la main:

—Oh! Jean, dit-elle, mon bon ami, tout va bien. Je l'ai vu et je lui ai parlé; il est emprisonné près de la *Porte-aux-Vaches;* le sergent de garde m'a laissé entrer. Si vous avez avec vous des hommes courageux, il est sauvé!

—A une portée d'arbalète d'ici, il y en a une cinquantaine qui sont cachés dans le taillis, répondit avec joie Jean le domestique. Oh! Geneviève, puissions-nous réussir! puissions-nous délivrer notre bon Bruno des mains de ces bourreaux!

—N'en doutez pas, dit la jeune fille avec une ferme confiance. Dieu est avec nous; il me l'a déjà bien évidemment prouvé! Maintenant il nous faut, d'abord et avant tout, mettre ma cousine en sûreté; ce n'est qu'à cette condition qu'elle a consenti à me suivre. Elle demandera ici l'hospitalité chez un fermier de son cou-

vent, et restera cachée chez lui... Bonne cousine, in
quez-nous la ferme.

Soeur Catherine prit un sentier qui les condui
bientôt devant une habitation de paysan à la porte
laquelle elle frappa. Après avoir échangé quelques p
roles avec le fermier, qui avait paru à une fenêtre
l'étage, elle fut introduite et souhaita à sa cousine u
heureuse réussite.

Dès que la porte fut refermée Jean prit à gauche
la ferme, saisit la main de Geneviève et lui dit:

—Venez vite, et dites-moi ce qu'il nous faut fa
pour réussir dans notre tentative.

—J'ai songé à tout chemin faisant, répondit la jeu
fille. La prison de Bruno touche presque à la porte,
sorte que nous n'aurons pas à pénétrer avant dans
ville. C'est Dieu même qui en a disposé ainsi. Je sa
ce qu'il faut dire pour que la porte s'ouvre. Voi
maintenant ce que vous avez à faire: vous approch
avec vos hommes jusqu'à quelques portées d'arbalète
la ville; vous les faites ramper sur le sol dans l'ob
curité jusqu'au pied des fortifications. Je vais seule
avant, je fais ouvrir la porte; mais vous ne bougez pa
encore, car la porte pourrait se refermer avant que vou
l'eussiez atteinte. Je ferai accroire au chef que que
que chose nous a fait peur et que ma soeur est encor
en arrière. Pendant qu'il ira voir au-devant d'elle
j'appellerai: *Soeur Anne! soeur Anne!* Sur ce mot-l
vous vous levez, vous franchissez la porte, vous vou
emparez du corps de garde, et vous délivrez les prison
niers... Le reste dépend du courage de vos hommes.

—Votre projet est bon, il est excellent, ma chè
Geneviève, répondit le domestique; moi aussi je com
mence à espérer maintenant, une joyeuse attente fai
battre mon coeur. Venez, hâtons-nous, et ayez con
fiance dans l'intrépide résolution de nos hommes: Ka
rel du *Lion* les a choisis et rassemblés lui-même. Il

en a aussi cinq ou six d'Hérenthals qui connaissent parfaitement les chemins et les bois.... Ils sont cachés, à une centaine de pas d'ici, dans le taillis...

Il porta deux doigts à sa bouche et fit entendre un son aigu et prolongé. A peine ce signal était-il donné que l'on entendit le feuillage s'agiter, et bientôt cinquante hommes, armés de fusils et de sabres, se trouvèrent autour dhu domestique.

Ceux qui étaient de Waldeghem, mais surtout Karel du *Lion*, serrèrent la main de la jeune jeune fille d'une affectueuse étreinte, et s'efforcèrent de la consoler en lui exprimant leur vif désir d'engager la lutte. Jean coupa court bientôt à cet entretien, et fit part à tous du projet de délivrance tel que Geneviève l'avait conçu.

Les jeunes gens d'Hérenthals furent placés à l'avant-garde afin d'indiquer la route à suivre à travers le bois et les buissons. On partit immédiatement dans la direction de la ville.

Les amis de Bruno marchaient d'un pas rapide dans les ténèbres, en gardant le silence le plus absolu, et en se suivant de près les uns les autres, le long des haies et des fossés; ils dirigeaient leur marche de façon à ne rencontrer aucune route ni grand chemin.

Quand, après une bonne demi-heure de marche, ils approchèrent de la ville, leur marche se ralentit. On recommanda un silence plus profond encore; il fallut, en marchant, toucher le sol avec précaution et éviter, autant que possible, tout bruit de branches ou de feuilles.

Un peu plus loin encore, tous se couchèrent à plat-ventre et se mirent à ramper comme des reptiles jusqu'au pied des fortifications.

Sur ces entrefaites, Geneviève avait gagné la grand'-route, et elle se tint cachée quelques instants dans une sapinière, afin de laisser aux hommes qui la secon-

daient le temps de se rapprocher de la ville. Bientôt el se porta en avant, et, chemin faisant, elle vit les am de Bruno étendus sur le sol, au bord du chemin, com des ombres noires ou des cadavres inanimés; pas un bougea sur son passage. Tout était donc prêt, chacu é'ait à son poste.

Arrivée à quelques pas de la porte, la jeune fille cr d'une voix évidemment effrayée:

—*Soeurs de charité! soeurs de charité!*

La sentinelle alla vers le sergent, qui s'était endorm la tête sur la table, et l'éveilla.

—Citoyen sergent, dit-il, les religieuses sont de r tour. Elles demandent à rentrer.

—C'est bien, répondit le sergent en se frottant l yeux, nous allons voir.

—Elles sont pressées, fit observer le soldat; il m semble qu'elles ont peur.

Le sergent prit la clef et suivit la sentinelle, jusqu' la porte, il mit la bouche contre le guichet, et de manda en s'adressant au dehors:

—Qui est là?

—*Soeurs de charité!* répondit-on.

—Est-ce vous, ma soeur? demanda-t-il de nouveau.

—C'est moi, moi qui suis sortie tout à l'heure pa cette mais dépêchez-vous, citoyen, j'ai grand'peur.

Le sergent ouvrit la porte, mais si peu que Genevië ve eût à peine pu passer. Aussi resta-t-elle en dehor en disant avec une feinte frayeur.

—Oh! citoyen, attendez un peu, je vous en prie; ma soeur accourt là-bas dans l'obscurité. Deux homme nous ont poursuivies jusqu'ici :nous nous sommes sau vée; ma soeur est encore en arrière, je l'entends: elle n'est plus loin.

Trompé par ces paroles, le sergent ouvrit la porte davantage, et rejoignit Geneviève au dehors. Il s'effor-

ça de voir dans l'obscurité sur le chemin, et dit à la jeune fille:

—Mais je n'entends rien. Votre soeur sera tombée dans les mains des brigands. Nous attraperons bien demain ces coquins-là.

—Non, non, elle vient, reprit la jeune fille; et élevant la voix, elle cria: Soeur Anne! socur Anne!

Et, tout en poussant ce cri, elle s'élança sur la route obscure.

—Que faites-vous? que faites-vous? s'écria le sergent; je ne puis rester ici...

Il n'eut pas le temps de finir la phrase. Cinquante hommes surgirent tout à coup dans les ténèbres; tout en rampant ils s'étaient tellement rapprochés du sergent que celui-ci ne les aperçut qu'au moment où il était déjà entre leurs mains.

On le bâillonna, on lui tint bras et jambes pour l'empêcher de faire aucun mouvement, et on l'entraîna loin de la porte de l'autre côté du chemin, sans qu'il lui fût possible de donner le moindre éveil à ses camarades. Aucun des paysans n'avait prononcé un mot ni fait le moindre bruit.

Tandis que cinq ou six d'entre eux tenaient le sergent étendu sur le sol, les autres, toujours silencieux, se précipitèrent à travers la porte, tombèrent sur le factionnaire et envahirent le corps de garde.

Les soldats, qui avaient entendu quelque bruit à la porte de la maison, s'étaient jetés sur leurs armes et allaient s'élancer au dehors lorsque l'invasion des paysans vint les en empêcher.

On tira quelques coups de fusil; une lutte s'engagea pendant quelques instants au sabre et à la baïonnette; mais, déconcertés par cette surprise et succombant sous le nombre des ennemis, les Français furent bientôt sabrés ou désarmés. Cependant, tout en combattant,

deux ou trois soldats avaient gagné la rue et étaien allés donner l'alarme sur le Marché.

Les coups de fusil avaient déjà éveillé les soldat campés près de l'Hôtel de Ville ;les tambours et le trompettes faisaient entendre le terrible appel aux ar mes, et une foule de soldats s'élançaient du March vers la porte.

Mais les paysans n'avaient pas non plus perdu leu temps, ils avaient emporté les captifs de leur prison e ce précipitaient triomphalement à travers la porte au moment où les premières bandes de soldats apparais saient au loin.

Geneviève attendait à quelque distance de la porte Dès qu'elle entendit la voix de Bruno, elle vola à sa rencontre et se suspendit à son cou à demi morte de joie. Ses larmes coulèrent par torrents; elle lui prodigua les paroles de bonheur et de tendresse, et remercia Dieu par une ardente prière....

Bruno allait à son tour témoigner à sa courageuse amie tout l'amour, toute la reconnaissance qui inondaient son coeur, lorsque une vingtaine de balles qui passèrent en sifflant sur leurs têtes et les sauvages cris de vengeance des soldats leur firent comprendre qu'ils n'étaient pas encore hors de danger.

—Dans le bois! dans le bois! s'écria Karel du *Lion*, et tous s'élancèrent au bout du chemin dans le taillis.

Avertis par ce cri, les soldats tirèrent dans la direction indiquée. Ils se déployèrent rapidement le long du chemin et pénétrèrent dans les taillis et dans le bois. Longtemps encore on entendit çà et là des coups de feu.

Enfin, après d'infructueuses recherches, les officiers ordonnèrent la retraite. Tambours et trompettes rallièrent les soldats; on rentra dans la ville, la porte fut fermée, et tout redevint au dehors calme et silencieux.

X

Le corps principal des paysans, ou, comme les Français le nommaient, la grande bande des brigands se trouvait, au lever du soleil, dans un lieu boisé, à deux lieues environ de la ville de Diest.

Bien qu'on n'aperçut en cet endroit que de rares pelotons d'hommes armés qui, comme des sentinelles perdues, étaient placés aux coins des champs et au nord des haies, il était facile de deviner qu'une foule d'insurgés remplissait la forêt, car au-dessus des arbres planait un murmure sourd et confus comme le lointain mugissement d'une mer agitée.

Et en effet, à l'abri de la forèt, cinq mille hommes au moins étaient répandus dans les sentiers ou réunis dans les clairières.

Celui qui eût pénétré dans le bois, pour sonder d'un oeil curieux ce qui s'y passait, se fût étonné à juste titre de l'aspect étrange de cette multitude de gens venus de tous les points du pays.

Il aurait vu d'abord, dans une plainte découverte, trois à quatre cents paysans chevaucher à la suite les uns des autres et, sous le commandement d'un officier, se réunir, tourner bride, trotter, tellement que la terre humide volait dans les airs.

C'étaient les cavaliers de l'armée des patriotes qui dressaient leurs chevaux de labour aux évolutions militaires.

Ce spectacle était passablement singulier: la plupart à cheval sans selle et vêtus de la blouse bleue des cam-

pagnards, ces cavaliers eussent fait au spectateur l'effet de paysans qui s'amusaient à quelque kermesse, si le long sable qui brillait dans leur main et les pistolets passés à leur ceinture ne l'eussent averti qu'il s'agissait de choses plus sérieuses.

Un peu plus loin, au milieu d'une centaine d'hommes rangés comme une escorte, se trouvaient de nombreux chariots déjà attelés et prêts à se mettre en marche. On pouvait en remarquer quelques-uns sur lesquels flottait un petit drapeau avec cette inscription: *Poudre;* d'autres étaient chargés de fusils neufs et de sabres, si bien qu'on en pouvait conclure que les paysans avaient en abondance des munitions de guerre.

De cet endroit on entendait retentir, derrière un massif d'aunes, des clameurs extraordinaires qui, par moments, montaient bruyamment vers le ciel, puis cessaient pour recommencer, un instant après, avec une nouvelle énergie.

Il y avait là une espèce de prairie, couverte d'hommes de tout âge et de toute condition. Il y avait déjà quelque discipline dans cette multitude, on pouvait le reconnaître aux fusils disposés en faisceaux, de sorte qu'au premier appel, chaque drapeau pouvait retrouver son poste, chaque homme son arme. Quelques femmes et enfants, mais en petit nombre, se montraient aussi au loin à travers les taillis.

Le bruit qui retentissait par intervalles au milieu des arbres avait une cause particulière. Au milieu de la prairie, sur un chariot chargé de vivres, se tenait un homme qui, avec grand renfort de gestes, adressait une harangue à ceux qui l'entouraient. Ce qu'il disait devait réjouir la foule et l'enthousiasmer, car, chaque fois qu'il avait fini une phrase, les auditeurs battaient des mains et confirmaient ses paroles par mille exclamations diverses. Il leur parlait de la patrie et de la

foi, des sans-culottes et de l'impiété, de bataille et de triomphe, de délivrance et de liberté...

En entrant plus avant dans la forêt, on eût atteint l'endroit où les officiers d'état-major de l'armée étaient réunis en conseil de guerre.

Le général Constantin de Roumiroir, Bruxellois de distinction, assis au bord d'un fossé profond, tenait sur ses genoux une carte du pays; les autres officiers étaient assis des deux côtés du fossé et écoutaient attentivement ce que leur disait le général.

On concertait la prise de la ville de Diest et l'on s'efforçait de calculer sur la carte de quel côté il serait le plus facile de surprendre cette place forte.

Les officiers paraissaient satisfaits et pleins d'espoir; ils saluaient souvent par d'enthousiastes acclamations les paroles du général de Roumiroir.

Plus avant encore, aussi loin que s'étendait la forêt avec ses nombreuses clairières, campaient, épars, des détachements de l'armée des patriotes.

Les habitants de Waldeghem s'étaient établis dans un champ bordé de chênes bas et rabougris. Ils étaient au moins trois fois aussi nombreux que lorsqu'ils avaient quitté le Zandberg, poursuivis par les Français.

La captivité de Bruno, sa miraculeuse délivrance et surtout son intrépidité au combat lui avaient fait une renommée. Un assez grand nombre de jeunes gens de la Haute Campine étaient venus se ranger sous ses ordres, si bien qu'autour de son drapeau se groupaient plus de deux cents hommes courageux auxquels il commandait comme capitaine.

Karel du *Lion*, nommé capitaine en second, était occupé en ce moment à exercer ses hommes à charger leurs armes. Depuis la veille seulement ils avaient reçu des cartouches confectionnées, et il fallait qu'on leur enseignât à s'en servir avec rapidité.

Karel avait aligné ses hommes; il commandait, cou-

rait, criait, rectifiait avec autant de gravité et de zèle que s'il n'eût jamais fait autre chose en sa vie. Chaque parole qu'il prononçait était un encouragement; il enflammait tellement la bravoure de ses compagnons par ses belliqueuses allocutions, que tous les yeux rayonnaient d'espoir et d'ardeur.

Au milieu de cette troupe s'élevait un drapeau singulier. Il était fait d'un morceau de toile blanche, probablement la moitié d'un drap de lit. Sur ce drap était peinte en rouge de sang une grande croix avec cette inscription: *Pour Dieu et pour la patrie*! Il était facile de voir que ce drapeau n'était nullement l'oeuvre d'un artiste. Karel l'avait fait à lui tout seul, et, à défaut de pinceaux, y avait appliqué la couleur avec la main; cependant, tel qu'il était, il avait une signification claire et saisissante, et sa vue jetait l'espoir et le courage dans le coeur des jeunes gens.

Geneviève était assise à l'une des extrémité du champ, à côté du vieux curé de Waldeghem.

La jeune fille avait quitté les vêtements religieux et repris le costume campinois.

Le curé lui parlait; mais elle semblait distraite par une pensée qui l'obsédait, et tournait sans cesse la tête du côté de la plaine où le terrain, s'élevant peu à peu, finissait par former une colline.

A cinq ou six pas de Geneviève se trouvait le brasseur, père de Simon, la tête penchée dans ses mains et immobile come s'il eût été plongé dans un profond sommeil.

—Pauvre père! dit le curé en soupirant et en jetant sur le brasseur un regard de commisération. Sa douleur est inexprimable. Soyez-en sûre, Geneviève, le malheureux homme en mourra. Hier soir et pendant une partie de la nuit, j'ai fait et dit tout ce qui m'était possible pour le consoler... L'idée que son fils est un des chefs de nos persécuteurs est pour lui un affreux

martyre! et ce qui s'est passé à Hérenthals lui a percé le coeur plus cruellement encore...

—Et ce n'est pas sans raison, mon vénérable père, répondit la jeune fille; il craint que son fils n'ait fait mettre à mort la mère de Bruno...

—Bruno paraît le redouter aussi, reprit le prêtre; mais toi, Geneviève, tu es bien sûre, n'est-ce pas, qu'elle se trouvait en sûreté avant que nos gens ne délivrassent leur malheureux ami?

—Tout à fait sûre, mon père. Personne ne pouvait découvrir l'asile où on l'a conduite. Tout était calculé d'avance; on aurait imputé la faute tout entière à ma cousine Catherine, et d'ailleurs...

—Vous pâlissez, Geneviève! qu'est-ce qui vous fait peur?

—Rien, mon père; je croyais entendre la voix de Bruno.

—N'avez-vous pas dit tout cela à Bruno, qu'il est si inquiet et si alarmé?

—Je le lui ai dit, mon père; dans le premier moment il m'a cru et s'est même réjoui des nouvelles que je lui annonçait. Ce n'est que depuis ce matin, à mesure que le jour est venu, que l'inquiétude s'est emparée de lui, parce que Jean ne revient pas. Moi-même je commence à craindre, et je dois faire effort sur moi pour maîtriser mon anxiété croissante.

—Au fait, Geneviève l'inquiétude de Bruno n'est peut-être pas sans fondement. Les Français parcourent continuellement la Campine dans tous les sens. Il faut que Jean échappe à mille dangers avant d'arriver jusqu'ici; ces soldats étrangers sont si cruels...

Geneviève laissa tomber la tête sur sa poitrine, pâlit, soupira, et reprit d'une voix tremblante d'émotion:

—Dieu sait si le pressentiment du brasseur ne nous annonce pas un nouveau malheur. O mon père, ce

serait trop! Bruno n'a pas mérité cette affreuse
tinée!

Le prêtre secoua tristement la tête:

—Mon enfant, dit-il, espérons dans la bonté de D
La croix dont il a chargé nos épaules est lourde et
nible à porter. Cependant, Geneviève, courbons-n
humblement sous le poids de son bras. Quoi qu'il p
se arriver, que sa sainte volonté soit faite!

—Pauvre Bruno! dit la jeune fille d'une voix pla
tive. Depuis une heure, il court de tous côtés com
s'il était chassé par une mortelle anxiété. Il est, b
sûr, maintenant là-haut sur la colline à épier le rete
de Jean. Je connais son coeur trop sensible; je pén
tre sa douleur, son inquiétude...

A peine eut-elle dit ces mots qu'elle se leva viv
ment, et saisissant la main du prêtre elle le força
se lever aussi en s'écriant avec joie:

—Voyez, voyez là-bas sur la colline! Bruno no
appelle! Les voilà! les voilà!

Le brasseur parut s'éveiller et regarda la jeune fil
d'un air interrogateur:

—Vite, vite, lui dit-elle; Bruno nous appelle: s
mère vient!

Cette nouvelle fit trembler d'émotion le brasseur
mais elle dut le réjouir profondément, car un radieu
sourire éclaira son visage. Il s'élança à la suite d
prêtre et de la jeune fille.

Lorsqu'ils atteignirent le sommet du coteau, ils vi
rent au loin Bruno ceourir de toutes ses forces, et bien-
tôt se jeter au cou d'une femme qui, en compagnie d'un
homme âgé, arrivait sur la route.

—Sa mère! sa mère! s'écria Geneviève qui descen-
dit la colline en courant.

Elle aussi jeta ses bras ou cou de la vieille femme
émue, en accompagnant ses caresses d'exclamations de
jeoie.

Bruno en pouvait parler; égaré par le bonheur, il contemplait sa mère et baignait son sein de larmes ardentes.

Enfin, il recouvra la voix; il leva les bras et les yeux au ciel, et s'écria avec enthousiasme:

—Merci, merci, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez du moins laissé ma mère! Que votre nom soit béni pour ce bienfait!

Un nouvel embrassement coupa court à sa prière.

—Bruno, Bruno, dit la mère, ah! notre sort est bien amer! J'ai souffert comme personne n'a peut-être jamais souffert. Mais je suis si heureuse maintenant! Ah! tu allais mourir! déjà tu étais désigné pour le supplice... et ta mère te retrouve vivant et libre!

Elle se tourna vers Geneviève, lui saisit les deux mains, et s'écria avec l'accent d'une fervente reconnaissance:

—Geneviève, admirable fille, c'est à toi que nous devons ce bonheur. Ce que mes larmes de sang n'ont pu obtenir, ta prudence et ton courage l'ont accompli. Sois bénie; que Dieu reporte sur toi toutes mes prières. Puisses-tu toi, du moins, trouver ici-bas la paix et la digne récompense de ta généreuse conduite!

Le curé et le brasseur arrivaient en ce moment auprès de Bruno et de sa mère; le premier serra la main de la mère et du fils; le second contempla d'un oeil attristé le spectacle de cette joie universelle, et courba la tête comme s'il eût éprouvé un sentiment de confusion. Le bonheur qui rayonnait sur toutes les physionomie lui fit sentir plus vivement encore que son fils à lui était la cause de tout ce qu'avaient souffert ces pauvres gens; et bien qu'il se réjouit peut-être plus encore que les autres du retour de la mère de Bruno, la vue des effusions de l'amour du jeune homme lui brisa le coeur. Elle, du moins, avait un fils qui l'aimait et dont le tendre attachement l'indemnisait de ses souffrances!...

Tous revinrent vers le camp. Un léger bandeau ceignait encore le front de Bruno sous son chapeau; mai sa blessure ne devait plus guère le faire souffrir, ca la joie la plus sereine brillait sur son visage, et tou ses mouvements étaient vifs et énergiques. Il marchait à côté de sa mère et pressait une de ses main dans les siennes.

Le curé cheminait à côté du domestique. Celui-ci répondit à une question du prêtre:

—Oh! ma tâche n'était pas difficile. Il n'y a plus de sans-culottes à Hérenthals. J'ai trouvé la mère de Bruno à l'endroit que Geneviève m'avait indiqué. Après notre attaque de la prison, on a effectivement accusé les soeurs hospitalières; mais, comme soeur Catherine avait disparu, on a pu, avec une grande apparence de vérité, lui imputer le fait à elle seule. Voilà la chose; le général a été très fâché d'abord, mais cela en est resté là...

Le domestique se rapprocha du prêtre pour ne pas être entendu par le brasseur, et dit à voix basse:

—Simon Brutus a fait fouiller de fond en comble tout Hérenthals pour trouver la mère de Bruno ou quelqu'un de nous. Vous pouvez penser, mon révérend père, quel sort ce scélérat réservait à ceux qu'il eût découverts... Mais Dieu y a pourvu... Il ne faut pas vous étonner que je ne sois pas arrivé plus tôt ici... En route nous avons aperçu de loin une colonne mobile, et nous avons dû pendant plus de deux heures marcher péniblement dans le bois et au milieu des taillis.

Le domestique échangea encore quelques paroles avec le vieux prêtre, jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'endroit où étaient campés les hommes de Waldeghem. Bruno fit asseoir sa mère au bord du champ et entama avec elle, Geneviève et Jean une calme, mais émouvante conversation, que venaient interrompre par mo-

ments des démonstrations extérieures d'affection et de reconnaissance.

Oublieux du reste du monde, ils savouraient depuis quelque temps le bonheur inespéré de se revoir, quand un homme à cheval traversa la plaine au grand galop et vint s'arrêter devant Bruno en lui criant:

—Capitaine, les espions sont de retour; tout est en règle. Tout à l'heure vous entendrez battre le tambour. A ce signal, vous conduirez vos hommes hors du bois et vous les rangerez sur la grand'route. Le général vous fait dire que vous ayez à tenir avec votre détachement un poste d'avant-garde.

Le cavalier éperonna son cheval et disparut comme une flèche derrière un massif de chênes.

Bruno prit congé en toute hâte de sa mère et de Geneviève, il donna aux domestiques quelques instructions nouvelles, et courut à ses hommes qui étaient encore occupés à s'exercer au maniement des armes sous le commandement de Karel.

Les deux femmes se levèrent, et Jean les guida dans les taillis.

La joie, le courage, l'enthousiasme rayonnaient sur le visage de Bruno. Aussi, dès que ses hommes l'aperçurent et lurent dans ses yeux l'espoir du succès, ils saluèrent son arrivée par de joyeuses acclamations.

Il s'approcha de Karel et, lui serrant la main:

—Oh, mon bon ami, lui dit-il, mon courage est revenu! Maintenant mon coeur bat librement, le sang coule ardent dans mes veines! Nous allons à la bataille, l'ennemi saura que Bruno est heureux... Réunis nos hommes autour de moi...

Karel parcourut en courant la ligne de ses compagnons, en donnant les marques d'une joie extraordinaire:

—Amis, ça y est! Nous partons, nous allons nous battre, les sans-culottes vont manger nos cartouches

neuves! Réunissez-vous autour du capitaine, il vous annoncera lui-même la bonne nouvelle.

Quand Bruno se vit entouré des rangs pressés de sa troupe il parla ainsi d'une voix fervente et inspirée:

—Frères, dans un instant le tambour va donner le signal du départ. Nous allons assaillir la ville de Diest et, avec l'aide de Dieu, en chasser les sans-culottes. De cette attaque dépend le sort de la patrie. Le général nous a placés à l'avant-garde; c'est nous montrer assez qu'il a foi en notre courage! Eh bien, il ne s'est pas trompé! Ah! compagnons, jusqu'ici nous avons lutté sans espoir; nous avons accepté une mort inévitable comme l'unique fin de nos efforts! Aujourd'hui, le ciel s'est déclaré pour nous: nous sommes au nombre de cinq mille, nous sommes bien armés et bien pourvus de tout. Si nous avons avec bonheur versé notre sang pour la foi et la patrie alors que l'horizon était couvert d'ombres sinistres, quelle joie ne doit pas faire battre notre coeur maintenant que la délivrance de la patrie brille à nos yeux comme une radieuse étoile, maintenant que nous nous sentons assez forts pour écraser les étrangers qui nous oppriment! Que vos coeurs s'élèvent à la hauteur de la sainte mission qui nous est imposée par Dieu, et, si c'est possible, montrez-vous plus courageux et plus ardents que jamais dans la lutte. Ayez l'oeil sur moi, je vous montrerai où vos balles et vos baïonnettes trouveront à moissonner. Que la croix rouge du drapeau de Waldeghem indique toujours à toute l'armée l'endroit où le sang ennemi coule par torrents...

On entendit le roulement lointain de quelques tambours.

—Ah! ah! s'écria Karel du *Lion,* j'entends le violon: la noce va commencer!

Bruno suspendit sa harangue et s'écria en brandissant son épée en l'air:

—Chacun à son rang! En avant maintenant, en avant pour Dieu et pour la patrie!

—Pour Dieu et pour la patrie! crièrent d'une voix puissante ses hommes qui se hâtèrent de regagner chacun leur poste.

De tous les points de la forêt les divers détachements répondirent à ce cri de guerre qui retentit bientôt, tonnante acclamation, au-dessus de l'armée entière.

Bruno mena ses hommes sur la route à l'endroit qui lui fut indiqué par un officier à cheval. Les autres détachements se rangèrent aussi, avec beaucoup d'ordre, derrière les hommes de Waldeghem. La cavalerie se trouvait à peu près au centre de l'armée.

Quand tout le monde fut sorti du bois et eut pris position sur la route, le général de Roumiroir, accompagné des officiers de son état-major, vint se placer derrière la troupe de Bruno, où s'étaient déjà réunis quelques tambours et quelques trompettes. Il ordonna à une vingtaine de cavaliers qu'il avait fait appeler de prendre une avance de deux cents pas, pour reconnaître avec soin le pays et garantir la colonne de toute surprise.

Le signal du départ fut donné; tambours et trompettes retentirent, l'armée se mit en marche.

Aussitôt des chants entraînants et joyeux s'élevèrent du milieu de chaque corps, chants auxquels se mêlaient les cris et les exclamations d'une joie expansive. L'éclat des trompettes, le roulement des tambours, quelque puissants qu'ils fussent, se trouvèrent couverts par le gigantesque retentissement de milliers de voix. Cette foule ressemblait plutôt à des gens qui vont à une kermesse qu'à des soldats allant chercher sur un champ de bataille la mort ou la victoire.

Pendant quelque temps le général permit cette expansion qui inspirait l'espérance et le désir de combattre, mais il envoya néanmoins bientôt quelques of-

ficiers pour ordonner partout le plus profond silence, il fit même taire les trompettes et les tambours.

On marcha d'un pas rapide pendant une demi-heure environ.

Soudain le peloton de cavalerie qui précédait l'armée s'arrêta. Le général s'en aperçut, et tout surpris fixa son regard dans cette direction.

Un des cavaliers revint sur ses pas au grand galop, s'approcha du général et dit:

—Général, il y a là-bas une grande plaine. On voit dans le lointain fumer beaucoup de feux, et de nombreux soldats se presser. Il y a aussi des cavaliers; c'est une colonne mobile; peut-être même y en a-t-il plusieurs; car les soldats occupent bien deux bonniers de terrain.

Le général fit signe à Bruno de faire arrêter ses hommes, tous les détachements se rapprochèrent les uns des autres, mais suspendirent également leur marche.

Sur ces entrefaites, le général, accompagné de quelques officiers d'état-major et des cavaliers, s'avança pour aller reconnaître de ses propres yeux la position de l'ennemi.

Karel du Lion se frottait joyeusement les mains et murmurait entre ses dents des paroles de satisfaction, tout en courant çà et là sur le front de son détachement.

—Camarades, je flaire la poudre: ils sont là! Nous sommes en avant, c'est à nous de commencer la danse. Une dizaine de sans-culottes ce n'est rien de trop pour moi; si chacun en prend autant, il n'en restera pas beaucoup...

Le général était parvenu à la lisière de la plaine et examinait l'ennemi avec un elongue-vue.

—C'est une colonne mobile, dit-il aux officiers qui l'avaient suivi, probablement la même qui a brûlé Hérenthals, car je vois des chasseurs à cheval et des ca-

nons. Essaierons-nous de dépasser cette colonne, ou ne serait-il pas plus avantageux de lui livrer bataille?

—Je crois, mon général, répondit l'un des officiers, je crois qu'il faut mettre à profit cette occasion. Nous leur sommes supérieurs en nombre; pour la première fois nous combattrons en rase campagne, et si nous remportons la victoire, comme il y a lieu de le penser, ce triomphe sera pour nos hommes une inépuisable source de courage. Alors seulement ils seront soldats dans toute la force du mot. C'est une faveur évidente du ciel que nous rencontrions sur notre route la colonne mobile qui a commis de si épouvantables cruautés à Hérenthals. Dieu lui-même livre les bourreaux à notre vengeance!

—Et vous, demanda le général aux autres officiers, quel est votre sentiment? Faut-il éviter l'ennemi, ou le combattre?

—Combattre! livrer bataille! répondirent-ils tous avec joie.

Un bruit de tambour retentiti dans le lointain.

Le général porta de nouveau sa longue-vue à son oeil, et dit aussitôt à ceux qui l'accompagnaient, en tournant bride et en regagnant la route:

—Venez, hâtons-nous! L'ennemi doit nous avoir remarqués; ils courent aux armes. Il ne faut pas nous laisser surprendre dans cet étroit chemin. Courez à tous les détachements, prévenez les nôtres que l'on va se battre... Recommandez le silence, le calme, l'obéissance.

Les officiers éperonnèrent leurs chevaux et s'élancèrent vers les divers groupes pour transmettre à chacun les ordres du général; mais, bien qu'ils ordonnassent le plus profond silence, à peine l'heureuse nouvelle fut-elle connue de quelques compagnies qu'un cri triomphal s'éleva tonnant dans les airs. Toute l'armée se mit à chanter et à pousser des acclamations de joie,

on se serrait mutuellement la main, on se jetait toutes sortes d'encouragements d'un peloton à l'autre jusqu'à ce qu'enfin rumeurs et cris prenant une forme plus intelligible, se confondissent en un seul cri :

—En avant, en avant, pour Dieu et la patrie.

Une expression de mécontentement assombrit la figure du général quand il vit ses ordres méconnus; cependant il secoua bientôt la tête et sourit comme si les clameurs guerrières qui avaient jailli malgré lui du sein de ses soldats l'eussent consolé de leur oubli de la discipline.

Il se rapprocha de Bruno, et lui dit d'un ton profondément pénétré :

—Capitaine, nous allons livrer bataille en rase campagne. Si je vous confie l'avant-garde, c'est parce que je compte sur votre intrépidité. Vos hommes recevront les premières balles de l'ennemi. Si vous hésitez ou reculez, tout est perdu; de vous dépend la victoire..... Ainsi, faites votre devoir !

Bruno resta muet, interrogeant la route d'un regard ardent; ses narines étaient largement dilatées, sa poitrine haletait, il froissait du poing avec une impatience fébrile la garde de son épée, et ne pouvait rester en place, tant il désirait vivement recevoir l'ordre de marcher en avant, Karel du Lion, tout courageux qu'il était lui-même, contemplait la figure de Bruno avec admiration.

Enfin le jeune capitaine répondit d'une voix sombre à la recommandation du général :

—Eh bien, laissez-nous marcher. La terre brûle sous mes pieds... Ne perdez pas de vue la croix rouge, général. Là où vous la verrez, le sang coulera par torrents...

Sur l'ordre du général, les tambours et les trompettes donnèrent le signal du départ.

Une nouvelle acclamation de l'armée entière salua ce signal ardemment désiré.

Dès le commencement, les Français avaient entendu les clameurs des patriotes. Eux aussi se réjouissaient de rencontrer l'ennemi à l'improviste, et s'étaient préparés en toute hâte au combat.

Avant que les paysans eussent atteint la plaine, les soldats de la République avaient déjà franchi la moitié de la distance qui les séparait d'abord de leurs adversaires.

Les deux armées n'étaient plus très éloignées l'une de l'autre... Toutes deux s'avancèrent dans la plaine en déployant leurs compagnies, et bien qu'un boulet ou une balle même eussent peut-être pu atteindre les premiers rangs de l'ennemi, pas une détonation ne se fit entendre.

Les belliqueuses clameurs des patriotes avaient cessé: un morne silence, avant-coureur de la bataille imminente, régnait dans la plaine.

Enfin le feu commença: tout en tirant avec une calme apparent, les deux armées se rapprochèrent encore, et mainte balle atteignit son but.

Tout à coup le centre de l'armée française s'ouvrit, et laissa voir quatre canons qui tonnèrent ensemble et firent pleuvoir sur les patriotes une grêle de mitraille. Vingt hommes au moins de la bande de Bruno tombèrent; le ravage n'en fut pas moindre dans les autres compagnies.

Les paysans s'arrêtèrent et parurent hésiter; au même instant, les canons lancèrent une seconde fois leur charge meurtrière.

Un éclat de mitraille avait abattu le scheval du géral; lui-même s'était grièvement blessé dans sa chute, et était tout étourdi.

Le moment était décisif; quelques minutes encore,

et la troisième décharge d'artillerie eût probablement mis en déroute l'armée entière des paysans.

—Bruno! Bruno! s'écria Karel du Lion.

Le capitaine comprit le cri de détresse de son ami. Il s'élança à la tête de ses hommes, brandit son épée en l'air, et s'écria d'une voix puissante:

—Croisez la baionnette! En avant! en avant! pour Dieu et la patrie!

Le même cri s'éleva dans toute l'armée des patriotes; toutes les compagnies s'élancèrent en avant et se jetèrent comme une torrent furieux sur l'ennemi.

Bientôt on n'entendit plus ni canons ni fusils; la baionnette et le sabre faisaient seuls leur oeuvre sanglante. C'était une affreuse mêlée dans laquelle chacun cherchait sa victime, et plu d'un tomba frappé lui-même au moment où il portait le coup fatal à son ennemi.

La croix rouge avait pénétré au plus épais des rangs français. Les hommes de Waldeghem combattaient comme des lions, et, bien qui'ls fussent cernés de toutes parts, ils demeuraient inébranlables et couchaient sur le sable autour d'eux tous ceux qui étaient à leur portée.

Le général français s'aperçut avec une colère mêlée de tristesse qu'il s'était trompé sur la force de l'ennemi, et qui'l allait subir peut-être une terrible défaite. Avant de se décider à la retraite, il rassembla en arrière de l'armée un fort détachement de cavalerie et toute l'infanterie qui était encore en état d'obéir à ses ordres. Il se plaça à la tête de cette division, et se précipita en avant pour tenter s'il ne pourrait, par un suprême effort, percer la ligne de bataille des paysans.

Bruno, en voyant arriver de loin le général français, cria à ses hommes:

—En avant! en avant! à nous le général des sans-culottes!

Les Français ne purent soutenir le choc du corps de

Waldeghem; leur premier rang fut culbuté, et le général, séparé de son armée avec quelqu   "aliers seulement, allait infailliblement tomber entre les mains de Bruno. Déjà les paysans avaient saisi la bride de son cheval et le sommaient de se rendre.

Mais, au même instant, un nouveau détachement de cavalerie se précipita avec un irrésistible élan au secours du général.

Une seule voix, une voix mâle et puissante, dominait le tumulte et enflammait le courage des cavaliers auxquels elle indiquait la délivrance du général pour but d'un hérc que effort.

—Oh! Simon Brutus! s'écria Bruno d'une voix rauque et altérée de vengeance. C'est toi qu'il me faut; tu vas mourir, scélérat!

Le jeune homme se précipita l'épée haute vers son ennemi; mais l'impulsion des chevaux et l'ondulation des combattants ne lui permirent pas d'atteindre Simon Brutus.

Quelque effort que fit la compagnie de Waldeghem, quelque acharnée que fût son attaque contre la cavalerie, le général fut dégagé et échappa au péril qui le menaçait.

Après la délivrance du général français, le peloton de cavalerie avait tournée bride et gagné l'extrémité de la plaine.

Bruno chercha encore à retrouver son ennemi, mais vainement; il avait disparu au milieu des cavaliers.

En ce moment, le général français fit donner à ses troupes l'ordre de la retraite.

Les soldats se retirèrent en assez bon ordre et tout en combattant jusqu'au bois, et disparurent peu à peu sous l'épaisse futaie.

Les paysans les poursuivirent pendant quelque temps et en abattirent encore un bon nombre; mais, à l'appel des tambours et des trompettes qui se firent entendre

dans leur armée, la plupart regagnèrent le champ de bataille, qui, bien que couvert de morts et de blessés, retentissait déjà de toutes parts des cris de triomphe des patriotes.

Chacun était couvert de poussière et de sang; la sueur ruisselait des visages enflammés par le combat. Et cependant on s'embrassait les uns les autres, on proclamait la délivrance de la patrie, on chantait, on dansait transporté de joie et d'enthousiasme.

Le général de Roumiroir, à peu près remis de sa chute, montait un autre cheval.

Bien qui'l lui eût été facile, en poursuivant l'ennemi dans les bois, de lui faire essuyer une plus grande perte il crut trop imprudent d'abandonner trop à elle-même son armée en désordre, et pensa que cela compromettrait peut-être l'assaut projeté contre la ville de Diest.

C'est pourquoi il fit sonner le rappel pour forcer chacun à venir se ranger sous son drapeau.

Dès que cet ordre fut en partie exécuté, il désigna quelques compagnies pour rester sous les armes, et envoya les autres sur le champ de bataille pour relever les blessés et les porter sur des chariots.

En même temps il fit annoncer qu'on ne séjournerait pas plus d'une heure en cet endroit.

La plus grande partie de la'rmée s'était répandue sur le champ de bataille. Partout on voyait emporter et panser les blessés, et enterrer à la hâte ou, pour mieux dire, cacher en terre les morts.

Le général de Roumiroir et les officiers d'état-major galopaient parmi les travailleurs et les engagaient à se hâter le plus possible.

Enfin tout se trouva fait aussi bien qu'on le peut en pareille circonstance, et l'armée se retrouva rangée sur la route, ayant à sa tête la croix rouge de Wadelghem tournée vers Diest.

Les tambours et les trompettes envoyèrent leurs sons

belliqueux aux échos de la forêt, et l'on se remit en marche, en chantant et en poussant des acclamations triomphales.

Aucun incident ne vint troubler cette marche enthousiaste. L'armée des paysans arriva en vue des tours et des remparts de la ville de Diest sans avoir rencontré un seul ennemi.

Le général s'attendait de la part de la garnison à une résistance obstinée. C'est pourquoi, sans suspendre la marche de l'armée, il réunit autour de lui les principaux chefs, stimula leur courage par d'énergiques paroles, et leur donna toutes les instructions qu'il jugea nécessaires pour assurer l'heureuse issue de l'entreprise.

Toutes ces précautions étaient entièrement superflues. Un asard particulier avait privé la ville de Diest de sa garnison. La veille, dans la commune de Herck, voisine de Diest, les habitants avaient abattu l'arbre de la liberté, et l'on y avait à peu près anéanti un détachement français qui s'y trouvait de passage. Le commandant de la ville, ne prévoyant aucun danger était parti avec la garnison pour Herck, afin de tirer des méfaits commis une vengeance exemplaire. Il n'avait laissé qu'une centaine d'hommes dans la forteresse.

Quand, du haut des remparts, on vit s'avancer l'innombrable armée des patriotes, les soldats français résolurent de défendre la porte d'Anvers, qui paraissait spécialement menacée, jusqu'à ce qué le dernier d'entre eux eût succombé. Ils envoyèrent en même temps des messagers à cheval dans la direction de Herck, avec espoir que leur chef arriverait encore à temps à leur secours.

Ils se rangèrent en bataille devant la porte même, et attendirent intrépidement l'ennemi.

Le général de Roumiroir fut très étonné de voir les remparts dégarnis de soldats et de ne pas apercevoir de

troupes qui vinssent à sa rencontre, bien qu'il fût déjà arrivé à deux ou trois portées de fusils de la ville.

Craignant une embuscade, il envoya en avant Bruno et sa compagnie pour engager une escarmouche avec la garde de la porte, et attirer ainsi la garnison en rase campagne.

La croix rouge se mit en mouvement; les hommes de Waldeghem marchèrent vers la ville. Chemin faisant, ils échangèrent quelques coups de fusils avec l'ennemi.

Le feu des Français paraissait si peu nourri, Bruno était encore si exalté par la joie de la victoire remportée, que tout à coup il répéta d'une voix tonnante son cri de guerre:—Croisez la baionnette! en avant! pour Dieu et la patrie, en avant!

Le combat en dehors de la porte ne dura pas longtemps. Au premier choc, les soldats français furent impitoyablement refoulés dans la ville, et se jetèrent dans les maisons voisines, d'où ils envoyèrent encore quelques rares balles aux assiégeants.

A la voix de Karel du Lion, tous les hommes de Waldeghem escaladèrent les remparts et se mirent à agiter leurs chapeaux et à annoncer leur victoire par d'énergiques clameurs.

A cette vue, l'armée un instant arrêtée, envoya en réponse un puissant et énergique haurra.

—En avant! en avant! Ce cri retentit jusqu'à la ville.

Le général fit battre les tambours et donna le signal désiré; mais l'enthousiasme était trop grand: au lieu de s'avancer en bon ordre, toutes les compagnies se mirent à courir et, comme un torrent qui emporte tout, se précipitèrent dans la forteresse en poussant des cris de triomphe.

XI

Bien que les patriotes, contre leur attente, eussent trouvé la ville de Diest dépourvue de tout approvisionnement, ils résolurent néanmoins d'en faire le centre de leurs opérations ultérieures et de la défendre avec vigueur contre les attaques des Français.

Déjà, quelques jours auparavant, on avait appris avec surprise à Bruxelle le soudain et menaçant accroissement de l'armée des patriotes. Le général en chef Colaud avait envoyé des ordres dans toutes les parties du pays et même à Paris pour obtenir en toute hâte de nombreuses troupes de renfort.

Dans les lettres officielles et dans les proclamations on parlait bien, selon l'habitude, avec une dédaigneuse pitié de la lâche poignée de brigands fanatiques; mais au fond, on n'était pas si rassuré.

Le feu de l'insurrection pouvait s'étendre sur la Belgique entière et faisait soulever les villes elles-mêmes; les puissances coalisées et les émigrés pouvaient y voir un moyen d'attaquer la France par notre territoire. A peine venait-on, à l'ouest, d'étouffer dans des torrents de sang l'insurrection vendéenne, que dans le nord les royalistes paraissaient rassembler toutes leurs forces pour engager une lutte nouvelle et non moins opiniâtre. C'est pourquoi il fallait, selon le système adopté par la République française, réunir une puissance formidable afin d'écraser d'un seul coup l'insurrection sous l'irrésistible poids du nombre.

Les patriotes virent, dès le lendemain de leur entrée

à Diest, des colonnes mobiles s'approcher de la ville par différents côtés et s'établir à quelque distance dans des camps retranchés, avec l'intention évidente de cerner la ville et de lui couper toute communication avec le reste du pays.

Pour le moment, les Français n'entreprirent rien contre la forteresse; ils se tenaient tranquilles dans leurs retranchements et semblaient, dans un but mystérieux, demeurer dans une complète inaction. En attendant, ils interceptaient tout convoi de vivres ou de munitions de guerre et poursuivaient ou taillaient en pièces les petits corps isolés qui se rendaient à Diest pour prêter aide aux paysans.

Cependant, quand un convoi annoncé ou une importante troupe auxiliaire se montrait dans le lointain, une partie de l'armée patriote sortait de la ville et passait de vive force à travers les colonnes mobiles pour amener dans la place provisions et auxiliaires.

Dans ces petits combats qui, tant du côté des Belge que de celui des Français, n'avaient pas de but décisif, on perdait beaucoup de monde sans apparente utilité.

Le général de Roumiroir comprenait bien qu'il eût peut-être été plus avantageux d'entrer en campagne avec son armée entière et de tomber sur les colonnes mobiles avant que des renforts trop considérables leur arrivassent; mais il s'arrêta, pour plus d'une raison, à la décision contraire.

Il voulut conserver la ville de Diest, quelques sacrifices qu'il fallût faire pour cela. Il ne doutait pas que la possession de cette place n'éveillât dans le pays un vif enthousiasme et ne décidât nombre de gens à prendre les armes contre les Français; il espérait aussi que la nouvelle de la victoire remportée et sa position dans une forteresse ferait accourir sous ses ordres tous les insurgés dispersés. D'ailleurs, l'attitude des Français lui semblait inexplicable; il se croyait en droit de pen-

ser que l'ennemi voulauit l'attirer avec son armée en rase campagne pour pénétrer alors, par surprise, dans la ville.

Quoi que pussent lui dire plusieurs officiers, quelque haut que murmurassent les soldats, le général persista dans sa première résolution. On fit quelques petites sorties; mais, comme Belges et Français semblaient éviter également un combat sérieux, il n'y eut guère que des escarmouches particulières sans grande importance.

Toute cette nuit-là Bruno, en qualité de capitaine, avait monté la garde à l'une des portes de la ville avec la moitié des hommes de sa compagnie. L'autre moitié devait participer à une sortie résolue pour le matin; mais, comme le capitaine était très fatigué, on avait confié à son lieutenant Karel du *Lion* le commandement de cette demi-compagnie.

Bruno, relevé de garde, était retourné chez lui et s'était jeté sur un fauteuil pour prendre un peu de repos. C'était dans une grande salle d'une des principales habitations de Diest; le jeune homme avait la tête appuyée sur une table et paraissait dormir.

Non loin de lui, à une autre table, étaient assises sa mère et Geneviève, qui s'entretenaient à voix basse. Au geste et à la physionomie des deux femmes, on pouvait deviner la joie et l'espérance qui remplissaient leur coeur.

Elles jetaient parfois un affectueux regard sur Bruno, mais ne troublaient pas son repos.

Auprès d'elles, à quelques pas de distance, était assis le vieux curé de Waldeghem, tout absorbé par la lecture de son bréviaire.

A l'autre bout de la salle, Jean le domestique nettoyait l'épée et les pistolets de son maître.

Bien que les femmes parlassent de manière à être entendues et que le domestique sifflât doucement un

air populaire, ces bruits assourdis et contenus ne troublaient pas, en réalité, le silence de ce lieu.

Tout à coup une clameur désolée se fit entendre à la porte. Chacun fut frappé d'une anxieuse stupéfaction; Bruno lui-même se leva brusquement réveillé en sursaut...

La porte s'ouvrit; le vieux brasseur, père de Simon, se précipita dans la chambre et tomba en gémissant aux pieds de Bruno. Des larmes abondantes coulaient sur les joues du vieillard; il leva des mains suppliantes vers Bruno, et voulut parler; mais il ne put balbutier qu'un mot.

Le jeune homme, surpris de l'attitude du brasseur et profondément touché par la vue de sa douleur, le releva, lui prit la main en la serrant d'une consolante étreinte, et demanda:

—Mon pauvre ami Meulemans, quel terrible malheur vous a donc frappé pour que vous soyez dans une telle désolation?

—O Bruno, répondit le brasseur en gémissant, vous seul pouvez me venir en aide, me sauver. Mais vous rejetterez ma prière, n'est-ce pas? Il vous a fait tant de mal...

—Que voulez-vous dire? Ciel! de qui parlez-vous? s'écria Bruno avec un pressentiment plein d'anxiété.

—Mon fils, reprit le brasseur, mon fils est prisonnier; Karel l'a amené dans la ville. Le général l'a condamné à mort. Deux heures, deux heures encore, et les balles le frapperont... Oh! grâce, grâce pour le seul enfant que Dieu m'ait donné!...

Bruno, tout tremblant, bondit en arrière. Sur son visage se dessina un sourire de satisfaction qui perça le coeur du brasseur et lui arracha une douloureuse exclamation.

Jean le domestique, qui venait de se rapprocher, riait aussi, et disait d'une voix pleine de jubilation:

—Enfin, le serpent est pris! On va lui écraser la tête; il ne mordra plus personne...

Les autres personnes qui se trouvaient dans la salle s'étaient levées en même temps et contemplaient avec une émotion profonde ce triste spectacle.

—Ah! Bruno, reprit le brasseur d'une voix suppliante, pardon, grâce, oubliez le mal qu'il vous a fait!

—Mais que désirez-vous donc de moi? demanda Bruno d'un ton mécontent.

—Une seule parole, une seule parole, répondit le brasseur. Karel demande la mort de Simon; il est impitoyable comme un homme sans coeur. Le général a condamné mon malheureux fils à être fusillé. Vous seul au monde pouvez me donner son salut. Et, Bruno, voyez combien je me fie à votre bonté; vous êtes celui qu'il a le plus haï et persécuté; et pourtant son pauvre père est là, prosterné à vos pieds, et implore de vous sa délivrance. Soyez miséricordieux! oh! ne repoussez pas ma prière!

—Comment, s'écria Bruno avec une sorte d'horreur, vous me demandez que j'aille, moi, délivrer Simon Brutus, cet odieux tyran, ce lâche assassin? que je sauve la vie d'un monstre qui a trahi sa patrie et versé, avec une affreuse joie, le sang de ses frères? Mais comment est-il possible, baes Meulemans, que vous osiez compter à ce point sur ma faiblesse ou sur ma lâcheté?

—Ah! je suis son père! s'écria le brasseur avec un accent déchirant; c'est mon sang qui va couler!

Ce cri, perçant le coeur comme un poignard, émut profondément Bruno; deux larmes coulèrent sur ses joues, tandis qu'il disait d'une voix toujours sèche:

—Pauvre ami, votre douleur m'arrache des larmes, mais la destinée me force à rester inflexible. Pour Simon Brutus je ne fais pas un pas; au contraire, si un

mot de moi pouvait hâter sa mort, je prononcerais ce mot, je devrais le prononcer!

Le malheureux père se retourna et se traîna vers la mère de Bruno en levant les mains au ciel:

—Oh vous êtes mère! dit-il d'une voix navrante, vous m'avez dit ce que vous avez souffert à Hérenthals lorsque votre fils était condamné à mourir. J'ai pleuré en vous entendant, car je sentais les cruelles douleurs qui ont brisé votre coeur maternel. Ah! je souffre le même martyr, moi aussi j'endure mille morts. Oh, en souvenir de vos amères souffrances, aidez-moi! aidez-moi!

Déjà le prêtre s'était approché de Bruno et s'efforçait par de paternelles exhortations de l'amener à des sentiments de miséricorde; mais le jeune homme, l'oeil fixé sur le sol, ne répondait que par ces impitoyables paroles:

—Je ne le puis... c'est impossible!...

Sa mère et Geneviève, profondément touchées de la douleur du brasseur, s'étaient aussi rapprochées de Bruno.

La mère lui saisit la main et lui dit; les yeux remplis de larmes:

—Mon fils, à Hérenthals, ta mère aussi a pleuré ta mort prochaine. Un chrétien ne peut faire endurer une semblable douleur, un pareil désespoir, d'aussi indicibles souffrances même aux ennemis de sa patrie. Baes Meulemans est notre ami, il faut le délivrer de sa mortelle souffrance. Si Simon nous a fait du mal, ton pardon en sera d'autant plus méritoire aux yeux de Dieu. Oh, je t'en supplie, n'écoute pas la voix de la vengeance, délivre ton ennemi, si c'est possible. Je te bénirai pour cette action, comme pour la plus grande preuve de la bonté de ton âme!

—Cela ne se peut, ma mère! répondit Bruno du ton d'une inflexible résolution.

—Non, non, pas de grâce! cela ne se peut! répéta le domestique au grand étonnement de tous.

—Mon Dieu! mon Dieu! vos coeurs sont-ils donc de pierre? s'écria le brasseur, pour que vous soyez si cruels et si insensibles à ma douleur?

Geneviève qui, frappée de stupéfaction, était restée jusque-là muette et tremblante, s'approcha davantage du jeune homme et dit:

—Bruno, je ne vous reconnais plus. Moi aussi j'eusse peut-être souhaité la mort de Simon Brutus alors qu'il était en plein pouvoir de satisfaire ses instincts pervers, alors qu'il pouvait nous menacer de nouveaux malheurs; mais maintenant il est vaincu, maintenant il ne peut plus nuire à personne! Oh! ne suivez pas l'exemple des cruels sans-culottes. Laissez la charité l'emporter sur la haine. Si vous ne voulez rien faire pour Simon lui-même, faites du moins quelque chose pour son malheureux père. Bruno, mon cher Bruno, écoutez ma voix, souvenez-vous que vous êtes chrétien et que vous devez être miséricordieux...

—Geneviève, Geneviève, pour l'amour de Dieu, taisez-vous, répondit Bruno tout frémissant; ce que vous demandez est impossible...

—Ciel! est-ce bien vous, vous, Bruno, qui parlez ainsi? s'écria Geneviève en fixant un regard sévère sur les yeux du jeune homme. Comment! un pauvre père se traîne à vos pieds, un prêtre à cheveux blancs vous demande grâce au nom de Dieu, votre mère, votre amie tendent vers vous des mains suppliantes.... et vous demeurez insensible, implacable comme un bourreau!

Bruno, circonvenu par tous, assailli de supplications et de prières, paraissait souffrir horriblement:

—Ma mère, Geneviève, dit-il d'une voix brève et rapide, en saisissant les deux femmes par la main et en leur indiquant la porte, partez, quittez cette place pour

un instant, allez dans votre chambre! je vous en prie, je vous en suppli, je l'exige, je le veux!

Sa voix était si impérieuse, son trouble si profond que sa mère et Geneviève lui obéirent avec une sorte de résignation passive, et probablement aussi avec l'espoir qu'en leur absence il se dévoilerait des mystères dont la révélation disposerait plus favorablement Bruno.

Lorsque le jeune homme rentra dans la chambre il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres. Il courut au brasseur, l'entraîna vivement dans un coin retiré de la salle, et dit d'une voix rauque et étranglée:

—Ah! vous me croyez cruel, inhumain? Mais soyez vous-même juge entre votre fils et moi! Jugez si Dieu me pardonnerait au cas où je deviendrais le sauveur du plus lâche des assassins... Votre fils? il a tué mon père... il a jeté son cadavre dans un bourbier!

Bruno, comme épuisé, laissa tomber sa tête sur une table placée devant lui:

—Oh, malheur! malheur! s'écria le brasseur en levant les mains au-dessus de sa tête et en courant éperdu vers la porte; et moi, misérable, qui venais demander grâce ici!

Il allait quitter la salle, mais le curé lui fit impérieusement signe de revenir. Le pauvre père se laissa tomber sur un siège en fondant en larmes.

Le vieux prêtre s'approchant de Bruno lui dit d'un ton calme et solennel:

—Bruno, Bruno, vous avez péché contre Dieu. Ainsi vous croyez que votre père mort, qui est là-haut dans le ciel, nourrit encore une pensée de vengeance et exige que le sang humain coule pour être satisfait... Pensées païennes, mon fils! Si une âme qui se trouve dans le sein de Dieu était encore capable de ressentir quelque douleur, votre conduite plongerait celle de votre père dans le deuil et la tristesse. Savez-vous ce que la

loi de la charité vous ordonne? Jésus lui-même l'a proclamé, lorsque, suspendu à sa croix sanglante, il a supplié son père de pardonner à ses ennemis, à ses meurtriers. C'est là le saint exemple qu'il vous faut suivre, si le salut de votre âme vous est cher. Parlez Bruno, écouterez-vous votre ressentiment, votre désir de vengeance, ou la voix du Sauveur, vous arrivant du haut de la croix à travers les âges, trouvera-t-elle un écho dans votre coeur?

Le jeune homme, tout tremblant, semblait en proie à une violente lutte intérieure, il ne répondait pas...

Le prêtre repri d'un ton plus sévère.

—Quelque coupable qu'il soit, Simon est votre frère, il est homme comme vous. A ce titre vous devez lui pardonner. Je vous l'ordonne au nom de celui dont je suis le ministre!

Il saisit la main du jeune homme et continua d'une voix adoucie:

—Bruno, mon fils bien-aimé, resterez-vous sourd à la voix de Dieu? Oh! élevez votre âme jusqu'à la générosité la plus sublime; atteignez, atteignez la perfection chrétienne. Pardonnez! et priez pour celui qui vous a accablé de douleurs et de maux!

—O mon Dieu, mon Dieu! s'écria le brasseur, la cloche! Déjà une heure passée!

—Eh bien? demanda le prêtre au jeune homme tremblant.

Bruno se leva tout à coup, s'élança vers le brasseur, lui saisit la main, et dit en l'entraînant vers la porte:

—Eh bien, je cède... Dieu exige de moi un terrible sacrifice... Venez, venez, je le sauverai, lui que mon pauvre père... Oh! hâtons-nous; vite, la force m'abandonnerait... Venez!

En disant ces mots il sortit de la salle avec le brasseur et disparut dans la rue.

Ce matin-là on avait fait une sortie assez vive et l'engagement avec les Français avait été plus sérieux que les précédents. Dans la lutte, le cheval de Simon Brutus avait été abattu, et comme il était tombé désarmé sur le sol, Karel du *Lion* l'avait de sa propre main fait prisonnier.

La compagnie de Waldeghem avait traîné Simon Brutus au quartier général, et là avait demandé au général la mort immédiate du captif.

Les prisonniers que les paysans avaient faits les jours précédents étaient enfermés au grand corps de garde. On les traitait avec bonté, et on leur prodiguait largement tous les soins qui pouvaient adoucir leur sort.

Il y avait donc lieu de penser que le général refuserait d'accueillir la demande de vengeance de Karel du *Lion* et de ses compagnons. Mais les accusations portées contre Simon Brutus étaient extrêmement graves; en outre il était belge, brabançon et campinois; il avait exercé contre ses propres compatriotes les plus cruelles persécutions, arrêté le vénérable curé, profané et pillé l'église... Mais ce qui parlait plus haut encore contre lui, c'était le sourire provocateur qui errait sur ses lèvres pendant que le général lui reprochait sa conduite si peu patriotique.

Quelques officiers d'état-major se constituèrent immédiatement en conseil de guerre, et Simon Brutus fut condamné, par exception, à être passé par les armes. On lui avait accordé deux heures pour se préparer à la mort.

On l'avait sur-le-champ enfermé dans un bâtiment isolé, et on lui avait donné pour gardes les hommes mêmes qui, à l'expiration des deux heures accordées, devaient le fusiller sur la place qui se trouvait derrière sa prison.

Tandis que le pauvre brasseur implorait sa grâce aux

pieds de Bruno, Simon Brutus était assis, dans sa prison, sur le rebord en bois d'un lit de corps de garde. On ne pouvait lire sur son visage ni anxiété ni crainte, seulement la pensée d'une mort imminente semblait l'avoir plongé dans de sérieuses réflexions. Son regard immobile était vaguement fixé dans l'espace, et par moments il secouait la tête avec dépit.

Puis il parut plus visibl[illegible]nt ému, et des sons à peine perceptibles s'échap[illegible] de [illegible] poitrine. Ce n'étaient pas à propreme[illegible] [illegible]les qui tombaient de ses lèvres, ce [illegible] pensées prenant une forme plus [illegible] flottant sur [illegible]es lèvres, sans qu'il le [illegible] [illegible]e murmure:

—Ces infâmes brig[illegible] [illegible] donc en leur pou[illegible]voir! Comme ces tigres [illegible] [illegible]ur avoir mon sang! Comme leurs yeux s[illegible] à la vue de leur proie! Ainsi, c'en est fa[illegible] de Simon Brutus: sa bobine est filée! Mourir! ce n'est pas le plus beau moment de la vie. —Pour ces fanatiques superstitieux la mort doit être moins amère: on leur a fait accroire qu'il y aura encore quelque chose après ce monde-ci. Pour moi la balle, c'est la fin, l'anéantissement! Allons, allons, à quoi bon songer à cela? S'il n'y a plus de bien après, il n'y aura plus de mal non plus. Et puis, pourquoi me plaindrais-je! La guillotine a dix fois ouvert sa gueule sanglante pour m'engloutir,—et chaque fois le sort m'a épargné, tandis que mille autres,—plus nobles, plus courageux, plus intelligents que moi, sont tombés dans l'insatiable gouffre... Maintenant, c'en est fait pourtant; c'est fini pour tout de bon.... Tous les rêves d'élévation, de puissance, de gloire, c'étaient des rêves... Je rêvais pour m'éveiller enfin dans l'immensité du néant!... Mais ce que j'ai aidé à fonder ne périra pas: la République française, l'affranchissement de l'humanité, la liberté, la lumière, la raison, tout cela durera à jamais,—et peut-être, après ma

mort, mon nom sera-t-il parfois prononcé avec respect. Vanité! Que fait à celui qui est anéanti qu'on se souvienne de lui?—Et pourtant cette pensée est consolante et douce... Il y a donc, dans l'âme de tout homme, une aspiration innée à continuer de vivre après la mort? Et si ce mystérieux désir pouvait être une vérité? Si en effet quelque chose d'impérissable que nous ne comprenons pas, vivait en nous?

Cette dernière réflexion parut susciter en lui toute une série de pensées saisissantes. Son regard se fixa sur le sol, et, au bout de quelque temps il murmura de nouveau:

—Oh! qu'il est horrible, ce sombre abîme qu'on nomme éternité! Et ce serait là la fin de l'homme: mourir, disparaître comme un animal, comme une brute, comme un chien! Pourquoi donc alors la conscience du néant qui l'attend ne lui est-elle pas ôtée, comme au chien? Pourquoi, s'il doit être anéanti, avoir versé dans son sein la soif de l'immortalité? C'est peut-être le fruit de notre première éducation, la suite des niaiseries qu'on nous a fait accroire... Mais la nature de l'homme se révolte à l'idée que tout, avec la mort du corps, soit anéanti en nous. Tous les peuples, les sauvages même, espèrent une vie meilleure. Oh! redoutable énigme!

Simon Brutus poursuivit quelque temps encore cette méditation. Son âme luttait évidemment contre les principes impies qu'il avait adoptés, et il s'efforçait de réveiller en lui l'idée d'un avenir au-delà de cette vie. Cependant, quelque souvent que les réflexions du condamné le ramenassent à cette pensée, son orgueil la chassait chaque fois.

Enfin d'autres idées parurent s'emparer de lui; il reprit d'une voix calme:

—C'est étonnant! comme la mort qui s'approche évoque tout distinctement sous nos yeux! C'est un miroir

dans lequel nous pouvons contempler et nous-mêmes et tout ce que nous aimons ou détestons, depuis le berceau jusqu'à la tombe qui nous attend! Mon pauvre père! je ne lui ai causé que honte et chagrin!... Et lui, lui, eût sacrifié sa vie pour me voir heureux. Pleurera-t-il ma mort ou se réjouira-t-il de la fin de celui qui a empoisonné son existence!... Geneviève, toi aussi, je t'ai fait souffrir; mon amour fut ton malheur. Ah! j'ai tout sacrifié à la grande oeuvre... Mon inexorable devoir, ma profonde conviction a trouvé tout impuissant à contrebalancer l'affranchissement du monde et la réhabilitation de l'humanité déshéritée. Si cependant je pouvais voir encore une fois mon père, l'embrasser, lui dire qu'au fond de mon coeur il y a toujours eu pour lui un ardent sentiment d'affection.

Il passa la main sur son front comme pour chasser des pensées plus tristes. Après quelques instants, il se leva, et dit d'une voix plus haute et avec un amer sourire:

—Simon, Simon! l'idée de la mort ferait-elle de toi un lâche? Toi qui, cent fois en ta vie, as bravé les balles et la guillotine sans la moindre crainte, tu irais plier et faiblir maintenant parce que tu sais positivement que tu vas mourir tout à l'heure! Bah! bah! ce qui est fait est fait; ce que le sort décide doit s'accomplir... Aujourd'hui ou demain, il faut toujours que la mort nous atteigne... J'eusse préféré finir sur un champ de bataille; mais il paraît que j'ai tiré un mauvais numéro à la grande loterie. Eh bien! pas de faiblesse, Simon; montrons encore une fois aux stupides ennemis de la République française que Simon Brutus sait mourir comme il a vécu, sans peur et en se raillant de la mort!... Essayons si la dernière pipe nous paraîtra bonne encore...

Ce disant, il tira de sa poche une pipe garnie en ar-

gent, la remplit de tabac, battit le briquet, s'assit, et se mit à lancer en l'air de grosses bouffées de fumée.

Plongé dans une profonde rêverie, il suivait de l'oeil les capricieux nuages qui s'échappaient de sa pipe en flocons bleuâtres, et les suivait dans leur ascension jusqu'à ce qu'ils se confondissent avec l'air et disparussent tout à fait.

—Et c'est là la vie? murmura-t-il en souriant amèrement; on le dit. Combien c'est faux! La vie est une lutte contre tout, un ardent et fiévreux désir de vaine gloire, une course folle vers un but incertain, une orageuse navigation sur l'océan du doute. Elle ne se déroule pas si placidement, elle ne disparaît pas si insensiblement; car, après la sanglante lutte qu'on nomme la vie, vient enfin la mort qui déchire et brise violemment tout dans l'homme...la mort, qui, pour torturer davantage encore sa victime, lui montre comme la fin, le but de tous ses efforts, un abîme sans fond,—un abîme dans les sombres profondeurs duquel une insoluble énigme grimace ironiquement.

En ce moment son attention fut éveillée tout à coup par le bruit d'une clef qui grinçait dans la serrure.

—Déjà! s'écria-t-il; je pensais vivre une heure encore... Soit; la pipe est fumée du moins...

Il fixa sur la porte un regard hautain et dédaigneux; mais celle-ci s'était à peine ouverte qu'un cri s'échappa de son sein et qu'il s'élança, les bras ouverts, en s'écriant:

—O mon père, mon père! je puis vous embrasser une fois encore avant de mourir!

Le vieillard, muet et fondant en larmes, se suspendit au cou de son fils et faillit s'évanouir d'émotion sous l'ardent baiser que Simon imprimait sur ses lèvres.

Simon Brutus le conduisit vers le lit, et, pressant

dans ses mains avec une fébrile tendresse les mains de son père, il lui dit d'une voix émue:

—Ah! mon père, combien je suis heureux de te voir une fois encore! Le seul voeu que formât mon cœur est accompli! Sois courageux, mon père: la mort ne m'épouvante point. Les larmes qui s'échappent de mes yeux sont des larmes de regret, de ce que l'inflexible sort m'ait imposé le devoir de te faire souffrir. Oh! je t'aime bien pourtant. Au bord de la tombe déjà béante, ton image seule était sous mes yeux!

Le vieillard serra de nouveau son fils dans ses bras, et répondit d'une voix affectueuse:

—Tais-toi, tais-toi, Simon! il y a encore de l'espoir. Dieu exaucera ma prière, on te fera grâce.

—Pauvre père! reprit Simon Brutus en soupirant. Pourquoi te préparer de nouvelles douleurs? Acceptons la destinée telle qu'elle est...

—Non, Simon; ne désespère pas, mon fils. Peut-être, en ce moment même, le général signe-t-il ta grâce?

Un sourire d'incrédulité erra sur le visage du condamné; il regarda son père avec compassion:

—Un millier de loups ont pris un lion; tu crois que les loups laisseront échapper le lion? Non, ne nous faisons pas illusion: ils ont soif de mon sang, et, je l'avoue, je leur en ai donné bien des raisons.

—Simon, mon fils, tu ne sais ce qui se passe, dit le père avec joie; tu ne mourras pas. Bruno lui-même est allé se jeter aux pieds du général pour implorer ta grâce.

—Bruno? Bruno? dit Simon Brutus avec un ricanement plein de haine. Bruno me sauverait? Malheureux père, a-t-il été assez cruel pour te faire accroire cela? Ah! l'hypocrite! s'il pouvait arracher ma chair de mes os, lambeau par lambeau, il le ferait avec joie. Il est mon ennemi mortel depuis sa naissance; je le hais de-

puis le premier jour où je l'ai vu. Oh! on s'est affreusement raillé de toi, mon père! on a voulu se faire un jeu de ta douleur, prolonger tes souffrances par ce vain espoir!—Infâmes! lâches bourreaux!

Le vieillard mit la main sur la bouche de son fils, et dit avec horreur:

—Simon, tais-toi! tu blasphèmes Dieu! Tes paroles me font frémir. Je te le dis, et c'est bien vrai, j'ai moi-même accompagné Bruno chez le général.

—Et as-tu entendu aussi ce que Bruno lui disait?

—Je ne suis pas entré, mon amour m'a irrésistiblement poussé vers mon fils...

—Et qui peut savoir, mon père, ce que dit et fait Bruno?

—Moi, Simon; il implore ta grâce, il fait valoir toutes ses souffrances, tous ses services, pour obtenir cette unique faveur.

—Mais c'est impossible! J'ai fait fusiller son père, j'ai repoussé les prières de sa mère! Bruno doit savoir cela?

—Il le sait; et cependant il veut te sauver de la mort.

Le prisonnier, comme s'il se fût senti vaincu, laissa tomber la tête sur sa poitrine, et son regard se baissa vers le sol. Bientôt il se révolta contre cette conviction de la générosité de Bruno qui pénétrait dans son coeur.

—Cela ne se peut! murmura-t-il; j'ai cherché la mort de Bruno comme un bonheur ardemment désiré; j'ai sacrifié son père à ma vengeance; je l'ai accablé de douleur, et je le réservais encore à la persécution, à la souffrance et à la mort... Et il me sauverait? N'est-il donc pas homme comme moi?

Le père saisit la main de son fils, et dit d'une voix calme et solennelle:

—Simon, mon pauvre fils, tu as perdu dans ta vie terrible la plus belle fleur de ton âme. Ah! l'incrédulité t'a ôté la force de comprendre une semblable générosité.

un sacrifice aussi surhumain, n'est-ce pas? Et pourtant un seul mot suffit pour tout expliquer: Bruno est chrétien!

—Chrétien! chrétien! murmura Simon Brutus avec une amère ironie; la conduite de son ennemi n'est pas aussi désintéressée. Ah! je comprends ce que c'est. Geneviève s'est souvenue qu'elle m'a aimé jadis; Geneviève le domine, elle veut me sauver.

—Tu te trompes, Simon, reprit le père; Geneviève a supplié Bruno en ta faveur; il a écouté ses supplications aussi peu que les miennes, aussi peu que celles de sa mère. Mais lorsque notre vieux curé lui a représenté Jésus crucifié demandant grâce pour ses persécuteurs, la voix de Dieu a touché Bruno. Le général restât-il inflexible, celui que tu nommes ton ennemi mortel en souffrirait comme si tu étais pour lui un frère chéri. Ainsi, mon bon Simon, ne calomnie plus sa bonté!

Pendant longtemps le prisonnier demeura plongé dans une profonde méditation; il secouait par moments la tête d'un air d'hésitation, tandis que le mot: chrétien! s'échappait encore de sa bouche.

Le vieillard serra encore la main de son fils, et lui demanda avec une affectueuse tendresse:

—Simon, si on t'accordait ta grâce, refuserais-tu donc d'adoucir l'amertume de ma vie? Ne tâcherais-tu pas de revenir à de meilleures idées?

—De meilleures idées? répéta Simon; rien au monde ne peut affaiblir mes convictions républicaines.

Le ton inflexible avec lequel ces paroles furent prononcées attrista visiblement le vieillard; cependant il parut maîtriser sa douleur, et reprit:

—Soit donc!... mais tu abandonneras cette vie barbare et impie, n'est-ce pas? Tu donneras à ton pauvre père quelques jours de paix encore? Tu viendras demeurer avec lui, adoucir et consoler ses dernières années par ta présence?

—Dans la Campine? A Waldeghem? demanda Simon avec mécontentement.

—Oh! cela m'est indifférent, pourvu que tu sois avec moi, répondit le père. Je vendrai nos terres; nous irons demeurer dans un autre pays, fût-ce même en France. Partout où mes yeux pourront te voir je serai heureux. Et s'il pouvait se faire que notre calme et paisible existence ouvrît ton âme à la vérité, si cette âme pouvait recevoir un seul rayon d'en haut, je remercierais Dieu, je bénirais mon enfant, et, plein d'espoir, je fermerais les yeux dans les bras d'un fils bien-aimé.

Deux larmes, les premières qu'il eût versées depuis qu'il était homme, coulèrent sur les joues de Simon. Il passa son bras autour du cou de son père et l'embrassa.

—O mon père, dit-il avec un soupir, comme ton amour est infini! Ainsi tu laisserais dans mon âme sans les troubler mes convictions républicaines? Merci donc! Ce que tu me demandes est difficile. Cette guerre sera bientôt terminée. Jusque-là je ne puis renoncer à la mission dont on m'a chargé... Mais après... après nous ferons ce que tu viens de dire... Et peut-être, ô mon père, peut-être ton plus doux espoir se réalisera-t-il en partie. Je le sens, il y a une place vide dans mon cœur, quelque chose qui me manque et qui m'effraie. Peut-être l'orgueil m'a-t-il trompé... Ah! quoi qu'il en soit, je te sacrifierai tout; ma carrière, mon avenir, la gloire que j'avais rêvée. Puissé-je, au prix de tout cela, te faire oublier les souffrances que tu as éprouvées!

Du lit de camp le brasseur se laissa tomber à genoux sur le plancher, leva vers le ciel des mains suppliantes et s'écria avec une sorte d'égarement:

—Merci, ô mon Dieu, de ce que vous me rendez mon fils! Ah! achevez votre oeuvre, éclairez son coeur, il n'est pas tout à fait perverti, il y reste encore de l'amour...

La porte de la prison s'ouvrit, le chef de la garde parut sur le seuil:

—Encore un quart d'heure! dit-il. Préparez-vous. L'ordre est formel: sur le coup de onze heures l'arrêt doit être exécuté...

Le brasseur bondit en poussant un cri terrible. Il tira sa montre avec une fiévreuse anxiété et s'écria en fixant sur le cadran un oeil égaré:

—Oh, c'est vrai; nous perdions la tête. Encore un quart d'heure? Je cours, je vole, je reviens...

En disant ces mots il se précipita hors de la prison et traversant les gardes stupéfaits, s'élança dans la rue.

—Je l'avais bien pensé! murmura Simon Brutus en s'asseyant sur le lit, il est impossible qu'ils m'épargnent. Pauvre père!

Le chef de la garde referma la prison.

Un profond silence régna pendant quelque temps dans la maison qui servait de corps de garde.

Simon Brutus était assis, immobile et la tête dans les mains. Les minutes qui s'écoulaient lui paraissaient des siècles.

Enfin il entendit un traînement de sabres et un bruit de fusils.

Le chef de la garde entra avec quatre hommes dans la prison et dit:

—L'heure va sonner. C'est bien malheureux, camarade. Nous avons pitié de vous; mais c'est le sort de la guerre. Rendez du moins notre mission moins pénible en vous soumettant.

En disant ces mots, il tendit au prisonnier un mouchoir blanc en lui faisant signe de se l'attacher sur les yeux.

Mais Simon Brutus le lui rendit avec un calme sourire, et répondit en se levant pour suivre ses gardes:

—Croyez-vous donc qu'un soldat de la République française n'ose regarder la mort en face? Allons, je donnerai moi-même le signal du feu.

En ce moment le brasseur parut dans la prison. Il

se jeta en hurlant au cou de son fils et, comme insensé, cria aux gardes:

—Non, non, le général est au conseil de guerre... Restez, attendez, on délibère sur son sort. Attendez, on va venir; encore quelques minutes...

—Avez-vous vu le général? lui avez-vous parlé? demanda le chef.

—Mon Dieu, non! répondit le brasseur hors de lui, on ne peut lui parler; il délibère, il va faire grâce... mais tout de suite... maintenant... à l'instant...

Le chef essuya une larme qui coulait sur sa joue, mais il paraissait bien décidé à remplir impitoyablement sa mission.

Il appela quelques hommes du corps de garde et leur fit signe d'emmener le vieillard hors de la prison.

Le brasseur, qui s'en était aperçu, se jeta en gémissant sur le sein de son fils. Ils échangèrent quelques baisers fiévreux. Simon Brutus prononça le suprême adieu et murmura à l'oreille de son père quelques paroles de consolation. Puis lui-même se dégagea de ses bras et le remit aux mains de ceux qui devaient l'empêcher d'assister à l'affreux spectacle de la mort de son fils.

Simon Brutus fut conduit sur la place où devait avoir lieu l'exécution. Son père infortuné se tenait sur la porte du corps de garde et regardait, frémissant et trépignant, en proie à une douloureuse impatience, dans la rue qui menait à l'hôtel de ville.

Tout à coup il lui échappa un cri, cri étrange, cri joyeux pourtant et si perçant qu'il retentit jusqu'à la place et frappa les gardes de stupéfaction.

Le brasseur s'était précipité, les bras levés, au-devant d'un homme qui accourait vers lui en pleine course et tout hors d'haleine.

—Bruno! Bruno! criait-il... vite! vite! ou il sera trop tard!

Mais Bruno passa rapidement devant lui, sans lui adresser la parole, traversa le corps de garde, vola sur la place, et courut aux gardes qui, déjà en position, n'attendaient plus que le commandement du condamné lui-même plus lui envoyer dix balles dans la poitrine.

—Arrêtez! arrêtez! s'écria Bruno, le général lui fait grâce!

A ces mots il tendit au chef un ordre écrit; mais au même instant son regard rencontra le regard de Simon Brutus.

Tous deux devinrent d'une pâleur mortelle. Bruno se détourna et s'enfuit à travers le corps de garde, dans la rue.

Le vieux brasseur apparaissait sur la place; il se jeta à demi-mort au cou de son fils.

Celui-ci, comme s'il eût été anéanti, s'appuya contre le mur; il ne semblait pas remarquer la présence de son père, et en proie à une sorte de délire il se disait à lui-même: — Bruno! Bruno m'a sauvé!

XII

C'était le lendemain, dans l'après-dînée.

Un morne silence planait sur la ville; on n'entendait que les retentissantes détonations du canon, le sifflement des projectiles meurtriers et le bruit des vitres brisées par l'explosion des obus et des bombes.

On n'apercevait pas un bourgeois dans les rues, toutes les portes étaient fermées. On pouvait présumer que les habitants, saisis de terreur à l'approche d'un danger de mort, s'étaient cachés dans les caves, tant pour ne pas être atteints par les boulets que pour échapper à la vengeance des vainqueurs lorsque la lutte serait terminée.

A l'exception de quelques compagnies, les patriotes se tenaient sur les remparts pour faire face aux assauts de l'ennemi et les repousser. Ils avaient creusé dans le sol des fosses profondes, et s'y tenaient à l'abri des boulets qui passaient sans cesse au-dessus de leurs têtes pour aller s'abattre dans la ville.

Comme ils ne possédaient pas d'artillerie, et que les Français se tenaient à dessein hors de la portée des fusils, les paysans ne pouvaient faire aucun mal à l'ennemi et se voyaient condamnés à la plus humiliante inaction.

Quand ils jetaient un regard à la dérobée sur les campagnes et les collines environnantes, la plupart frémissaient, dans la conviction qu'il ne restait plus d'espoir de triompher. Aussi loin en effet que pouvait porter le regard, tout était couvert d'une foule d'ennemis qui, disposés en masses compactes, descendaient dans les vallées, s'étendaient sur les plaines, gravissaient les hau-

teurs, et enfermaient la ville dans un formidable mur de fer et d'acier.

Sur le Marché, le long des maisons que leur situation protégeait contre les coups de l'ennemi, se trouvaient quelques compagnies de l'armée des patriotes.

Bruno s'y promenait à pas lents; sa physionomie était triste et abattue. Par moments il murmurait en lui-même et frappait du pied avec impatience, comme s'il eût été en proie à une irritation comprimée.

Aurpès du détachement de Waldeghem se tenait Karel du *Lion*, la tête affaissée sur la poitrine, l'oeil fixé sur le sol, en proie à un profond découragement.

Le même sombre silence régnait parmi le millier d'hommes placés sur le Marché et dans les rues avoisinantes. Sauf quelques murmures contre l'incompréhensible inaction du général de Roumiroir on n'entendait que le piétinement des chevaux de quelques cavaliers qui se tenaient devant une auberge située sur le Marché, prêts à transmettre des nouvelles ou à recevoir des ordres.

De cette auberge sortirent en ce moment quelques officiers qui coururent en toute hâte aux divers corps.

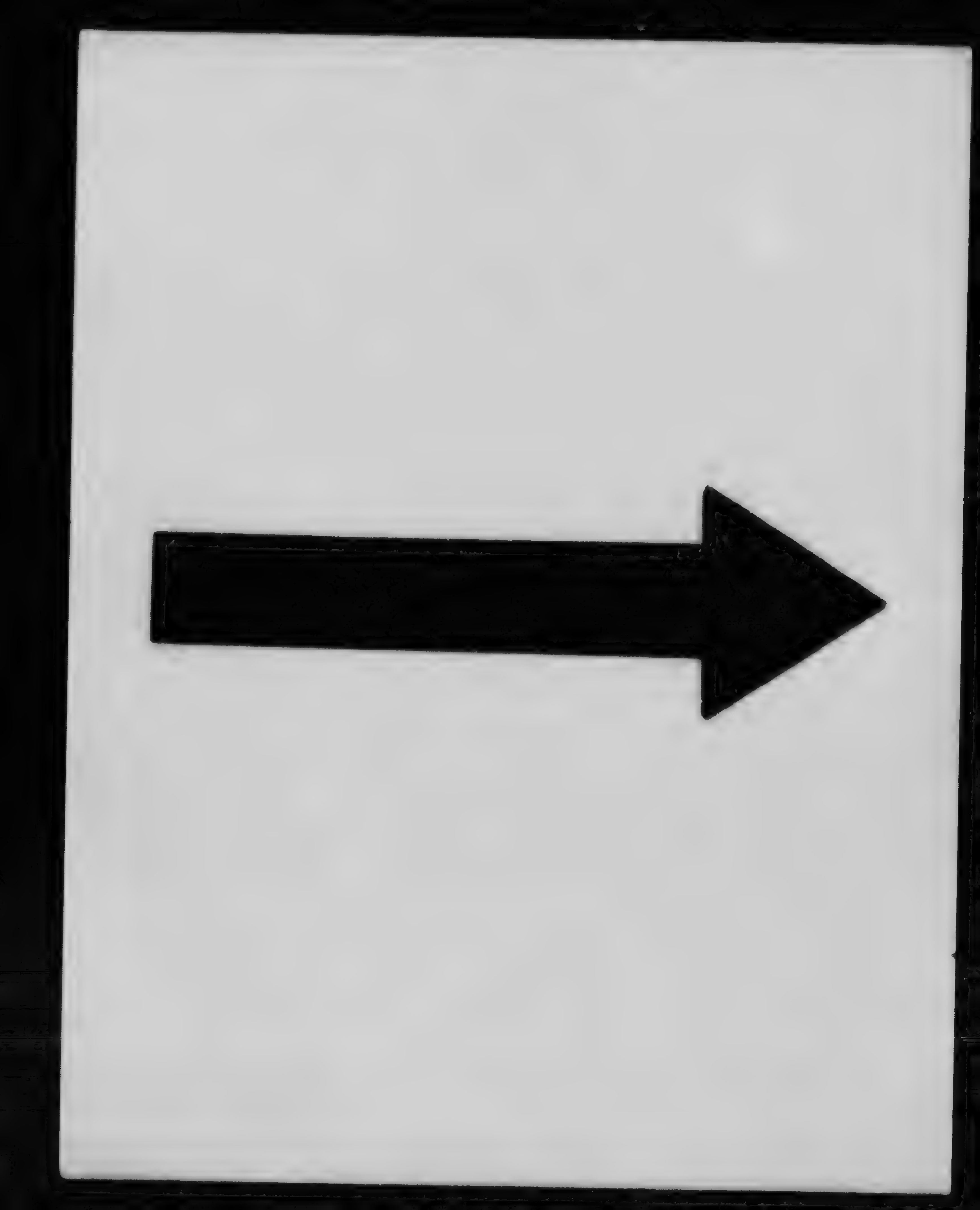
Les capitaines quittèrent leurs compagnies avec la même précipitation, et de toutes les directions et s'acheminèrent vers l'auberge où se trouvait le général et sous la porte cochère de laquelle ils disparurent tour à tour.

A l'intérieur, dans une cour découverte, se trouvait le général de Roumiroir. Son visage portait aussi le cachet de la tristesse et du découragement.

Par intervalles il hochait la tête d'un air désespéré en parcourant du regard une feuille de papier qui probablement contenait de mauvaises nouvelles.

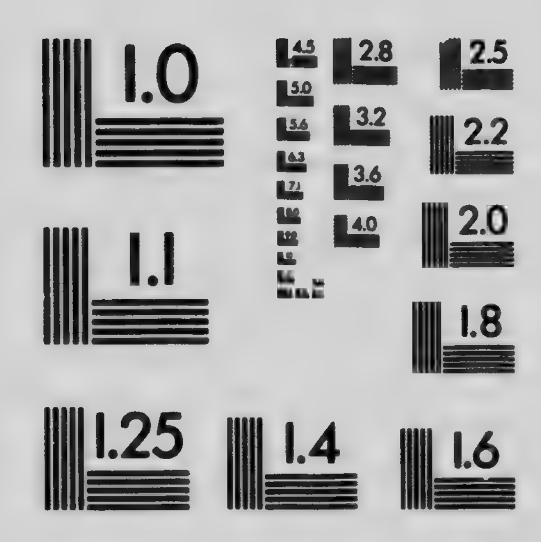
Dès qu'il se vit entouré des capitaines qu'il avait fait appeler, il leur dit avec abattement:

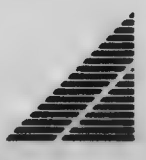
—Amis, la cause de la patrie est en grand danger. Je ne sais que résoudre: je n'ose disposer seul de la vie de



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





tant d'hommes courageux. Donnez-moi votre avis. Nous espérions avec raison que la possession d'une forteresse nous rendrait forts et soulèverait les villes mêmes en faveur de l'indépendance nationale, mais l'ennemi, pénétrant trop tôt notre dessein, a réuni toutes ses forces pour nous écraser avant que notre espoir puisse se réaliser. Deux jours lui ont suffi pour rassembler, autour de Diest, une formidable armée. A tout instant, de nouveaux corps viennent la renforcer: l'arrivée des troupes de toute arme et de munitions de guerre continue sans interruption. Nous ne pouvons plus compter sur des sorties. Nous y perdrions inutilement nos plus intrépides compagnons; et de plus l'ennemi est déjà tellement nombreux au dehors qu'il nous serait impossible de lui résister. D'un autre côté, je vous prie de prendre en considération que les vivres manquent complètement à Diest; il ne se passera pas deux jours sans que la faim nous pousse irrésistiblement hors de la ville. Enfin écoutez les nouvelles qui viennent de la capitale:

"Bruxelles, 14 brumaire.

" An VII de la République Française, une et indivi-
" sible.

" Hier et avant-hier sont arrivés ici quelques esca-
" drons de hussards et différents corps d'infanterie.
" Nous attendons encore les hussards de Chamboran qui
" viennent de Paris, de même qu'un régiment de chas-
" seurs à cheval de l'armée de Mayence. Nous appre-
" nons aussi que la route de Paris ici est couverte de
" troupes et d'artillerie que le directoire fait marcher sur
" la Belgique pour en finir de l'insurrection des *Bri-*
" *gands.* Nombre de détachements des gardes nationa-
" les de Lille, Douai et autres villes de France voisines
" de notre pays, se sont aussi portés sur nos frontières."

Vous le voyez, amis, il ne reste pas d'issue; la France entière semble vouloir tomber sur Diest pour nous écraser sous la supériorité du nombre. Je suis d'avis que nous devons quitter cette ville... et comme nous ne pouvons l'essayer pendant le jour, sans courir le risque d'être anéantis, le mieux serait, me semble-t-il, de tenter le soir ou la nuit, à la faveur des ténèbres, de nous frayer un passage à travers l'ennemi et de nous réfugier dans les bois. Si quelqu'un a un meilleur conseil à donner, je le recevrai avec reconnaissance.

Un sourd murmure de dépit et de colère comprimée s'éleva parmi les capitaines, mais aucun d'eux ne répondit directement à la question du général.

Bruno, les bras croisés sur la poitrine, tremblait comme s'il eût été saisi par la fièvre.

—Mon propre coeur me dit combien le sentiment de notre impuissance doit vous être pénible! dit le général en soupirant. Si seulement nous avions quelques canons, peut-être y aurait-il encore quelque chance de gagner du temps et d'attendre des secours.

Bruno fit un pas en avant et dit d'une voix qu'altérait une vive émotion:

—Des canons, général? Il y a dix canons sur le *Mont de tous les saints*. Cette batterie domine toute la ville; depuis ce matin elle vomit sur nous la destruction et la mort; c'est le pivot sur lequel repose la force de l'ennemi. Eh bien! si nos fusils ne portent pas assez loin courons à l'ennemi et rapprochons-nous de lui assez près pour que les baïonnettes servent d'instruments à notre vengeance. Si nous osons être ce que nous étions il y à quatre jours encore, nous irons prendre les canons qui couronnent le *Mont de tous les saints*...

—Oui, oui, il a raison! s'écrièrent les assistants. Il ne reste qu'à vaincre ou mourir, il faut combattre: l'inaction nous tue!

—C'est une périlleuse entreprise, objecta le général;

elle exige beaucoup de courage et d'intrépidité. Je doute que dans la position où nous nous trouvons, nos hommes aient l'audace nécessaire pour courir au-devant d'une mort certaine. La moindre hésitation serait notre perte à tous.

—Général, s'écria Bruno avec une indignation à peine contenue, la prudence peut, dans certaines circonstances, faire plus de mal que la lâcheté. Pourquoi douter de notre courage? Depuis que vous nous commandez, vous avons-nous donné le droit de suspecter notre bravoure? Combien craindrions-nous la mort, puisqu'elle est inévitablement réservée à tous ceux qui survivront à la défaite? Je ne vous accuse pas, mais vous vous êtes trompé assurément. Si, dès le commencement du siége, nous avions attaqué et battu une à une les colonnes ennemies à mesure qu'elles arrivaient, jamais les Français n'eussent pu nous cerner d'aussi près. Maintenant le mal est fait; mais qui sait si, par une audacieuse tentative, nous ne pouvons faire tourner la chance en notre faveur? Tandis que nos hommes sont là à attendre, le désespoir au coeur, la fortune ne viendra pas à nous. Le proverbe a bien raison: Aide-toi, le ciel t'aidera!

Les capitaines qui entouraient Bruno appuyèrent son discours hardi par des cris approbateurs et témoignèrent par leurs exclamations qu'eux aussi, comme lui, avaient soif d'agir et étaient prêts à rassembler tout leur courage pour tenter un effort décisif.

Le général demeura quelques instants les yeux baissés vers la terre. Puis il leva la tête et dit avec résolution:

—Je pourrais, comme homme et comme général, me trouver blessé des paroles que le capitaine des hommes de Waldeghem vient de m'adresser; mais j'oublie volontiers ce qui peut s'y trouver d'insultant pour moi. Le temps n'est pas propre à se quereller sur la forme plus ou moins convenable de nos expressions. Et, au fond, ce qu'il a dit est la vérité. — Vous croyez donc, cama-

rades, qu'il nous faut tenter une attaque décisive contre la batterie du *Mont de tous les saints?* Eh bien qu'il soit fait selon votre courageux désir! Je vous conduirai à l'assaut et vous montrerai que la bravoure personnelle ne me fait pas défaut. Comme général, je vais cependant prendre, en toute hâte, quelques mesures pour nous rendre la retraite possible si notre attaque ne réussissait pas. Promettez-moi, mes amis, que vous suivrez fidèlement mes ordres; la moindre confusion pourrait être fatale au plus haut point à notre entreprise. Vous, capitaine de Waldeghem, vous marcherez à la tête de la colonne avec votre compagnie; j'ai confiance dans votre bravoure éprouvée. Tandis que, suivi de toutes les compagnies de la Haute Campine vous gravirez le *Mont de tous les saints* et attaquerez l'ennemi, les compagnies du petit Brabant avec les gens de Lierre et de Malines, occuperont les remparts en dedans de la porte, afin de faciliter au besoin votre retraite et de prévenir toute surprise. Retournez vers vos hommes, capitaines, élevez leur courage à la hauteur de cette audacieuse tentative, et amenez tous vos détachements de ce côté-ci du Marché!

Les capitaines firent volte-face, et, le sabre levé, rejoignirent leurs compagnies sur le Marché au pas de course et en poussant des cris de joie. A peine quelques-uns d'entre eux avaient-ils gagné l'endroit où se trouvaient leurs hommes que des acclamations enthousiastes s'élevèrent de tous les détachements et saluèrent triomphalement la bonne nouvelle. Les gens de Waldeghem, Karel du *Lion* à leur tête, firent surtout retentir l'air de leurs belliqueuses clameurs.

Les compagnies s'ébranlèrent et vinrent se former en épaisse colonne, à l'entrée de l arue qui montait vers le *Mont de tous les saints*.

Bientôt le général, accompagné de quelques officiers d'éta-major, parut sur le Marché et alla au galop se pla-

cer derrière la compagnie de Waldeghem qui se trouvait à la tête de la colonne. Quelques cavaliers furent envoyés jusqu'aux derniers rangs de l'armée pour ordonner partout qu'on gardât le plus grand silence jusqu'au moment où les tambours et les clairons sonneraient la charge.

Quand toutes les rumeurs se furent apaisées et que le général s'aperçut que ses ordres étaient exécutés, il donna à Bruno le signal de marcher en avant.

La croix rouge de Waldeghem se mit en mouvement; toute la colonne suivit d'un pas mesuré et dans le plus profond silence, la longue rue qui montait vers la porte.

Au haut du *Mont de tous les saints* se trouvait une assez grande chapelle, tout auprès de laquelle les Français avaient établi la redoutable batterie de dix canons de gros calibre. Cet endroit était extrêmement favorable pour cela, car les canonniers pouvant toujours s'abriter derrière la chapelle, il était impossible aux assiégés de les atteindre du haut des remparts.

A quelque distance, derrière la chapelle aussi, cinq ou six cents soldats étaient cachés dans un pli du terrain, prêts à protéger au besoin la batterie contre une attaque.

Cependant les paysans vinrent se masser tout près de la porte. Mais leur dessein fut éventé par l'ennemi, grâce à cette circonstance que l'absence de maisons permettait à l'oeil de plonger du dehors sur cette partie de la ville.

On entendit au loin sonner l'alarme dans le camp français, et bientôt on put remarquer que l'ennemi concentrait en toute hâte ses troupes pour prêter secours à la batterie menacée.

Sur l'ordre du général les tambours et les clairons résonnèrent dans la colonne des patriotes et firent entendre le signal de l'assaut.

Une tonnante acclamation, un formidable cri de guerre éclata au sein de l'armée patriote; les paysans franchirent la porte et gravirent la colline au pas de charge.

Mais à peine la compagnie de Waldeghem était-elle hors de la ville que cinq cents Français se montrèrent sur la hauteur et firent pleuvoir une grêle de balles sur les patriotes.

Bruno s'aperçut avec effroi que ses hommes hésitaient et songeaient à riposter en tirant sur l'ennemi. Il n'y avait pas moyen de tenir en cet endroit, car déjà les canons mêlaient leur grondement au fracas de la fusillade, et la mitraille et les balles décimaient les compagnons de Bruno.

Il se précipita en avant, et cria d'une voix forte à ses camarades.

—Oh ! mes amis, encore un effort ! Suivez-moi ! croisez la baïonnette ! En avant, en avant pour Dieu et la patrie !

—En avant ! en avant ! s'écria Karel du *Lion* en s'élançant avec Bruno vers le haut de la colline, et en donnant par son exemple à ses compagnons le courage de la suivre.

Sous le feu meurtrier des Français, la compagnie de Waldeghem perdit beaucoup de monde. Cependant, quoique leurs rangs fussent bien éclaircis par la mitraille et les balles, les courageux paysans ne renoncèrent pas à l'assaut, et coururent avec une audace inouïe jusqu'au sommet de la colline où les attendait un épais bataillon.

Là s'engagea, d'homme à homme, un combat désespéré où le sabre et la baïonnette jouaient seuls leur rôle. On hacha, on poussa, on frappa, on lutta pendant un certain temps avec tant d'acharnement et de rage, que bientôt un morceau de cadavres fut entassé dans une mare de sang.

L'héroïque détachement de Waldeghem eût sans doute été anéanti en cet endroit jusqu'au dernier homme, — car le plus intrépide courage ne pouvait rien contre un si grand nombre d'ennemis, mais bientôt les autres compagnies des paysans apparurent sur la hauteur, et les

Français se trouvèrent cernés et assaillis de toutes parts.

Bruno et Karel, couverts de sang et de boue, combattaient comme des lions furieux, et poussaient sans cesse leurs hommes à la rencontre de l'ennemi. Celui-ci recula jusqu'aux canons, et fit des efforts inouïs pour protéger la batterie jusqu'à ce que les troupes françaises qui s'avançaient dans toutes les directions, drapeaux déployés, pussent lui prêter aide.

Bruno, remarquant cette intention et entraîné par la chaleur du combat jusqu'à une aveugle témérité, poussa de nouveau son cri de guerre et se précipita à la tête de ses hommes avec un si irrésistible élan sur les Français, que ceux-ci se virent forcés d'abandonner la chapelle, et se replièrent lentement vers ceux qui venaient à leur secours.

Les hommes de Waldeghem poussèrent des cris de triomphe au milieu des pièces abandonnées; l'artillerie ennemie était en leur pouvoir!

Transporté de joie, Karel du *Lion* s'élança sur un canon, et agitant son chapeau au bout de son épée, il annonça par de joyeuses acclamations la victoire remportée.

Mais tout à coup un cri terrible lui échappa. Il porta la main à sa poitrine pour comprimer la blessure qu'il venait de recevoir; mais le sang jaillit comme un torrent à travers ses doigts. L'infortuné jeune homme s'affaissa et tomba sans force et mourant dans les bras de Bruno.

—Mon ami! Karel, mon cher Karel! s'écria Bruno en s'efforçant de déchirer les vêtements de son camarade, ah! ne désespère pas! Je vais étancher ton sang. Où est ta blessure? où est-elle?

Et, avec une précipitation fébrile, il mit en lambeaux l'habit de Karel pour lui découvrir la poitrine. Les balles volaient au-dessus de sa tête avec une nouvelle force; mais, tout entier à sa douleur, il semblait ne plus savoir

où il se trouvait. Le blessé était couché sur son bras, les yeux fermés, la pâleur de la mort sur le visage. Quand Bruno lui découvrit enfin la poitrine, il ouvrit encore ses yeux déjà éteints ; un sourire parut sur ses traits, et il murmura d'une voix expirante :

—Adieu... mon ami... ma mère... Pour Dieu... pour Dieu et pour la patrie!...

Une légère convulsion contracta ses membres, il se raidit et resta tout à fait sans mouvement.

Un cri de saisissement et de désespoir s'échappa de la poitrine de Bruno. Pour ainsi dire privé de sentiment lui-même, il contempla d'un oeil hagard les hommes qui ôtaient de ses bras le cadavre de Karel pour l'emporter en ville.

Tout à coup, comme si le sentiment de la vengeance se fût allumé dans son sein avec un redoublement de rage, il bondit, saisit son épée et voulut courir à l'endroit où le combat continuait toujours, bien que les deux armées n'échangeassent plus que des coups de fusil à distance.

De quelle triste stupeur le valeureux jeune homme ne fut-il pas frappé lorsqu'il vit que l'armée des patriotes reculait et semblait vouloir se rabattre sur la ville.

Transporté de colère, il courut vers quelques officiers d'état-major réunis en groupe derrière la ligne de bataille. Il allait donner carrière à son indignation et éclater en véhéments reproches, mais le spectacle qui frappa ses yeux arrêta les paroles sur ses lèvres.

Au milieu des officiers gisait le général de Roumiroir, la poitrine tout ensanglanté et la figure entièrement meurtrie. Un boulet lui avait enlevé la lèvre inférieure et une partie du menton.

Bruno s'éloigna de cet endroit, et se dirigea vers l'aile droite de la ligne de bataille où il voyait flotter la croix rouge de Waldeghem. Chemin faisant, il rencontra un officier d'état-major qu'il connaissait.

—Qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-il. Pourquoi recule-t-on? Qui a donné des ordres aussi lâches? Ces flots de sang ont-ils donc été versés inutilement?

—Silence, Bruno! répondit l'officier. Si nous ne nous hâtons de regagner la ville, tout est perdu. Regardez dans la campagne: cinq ou six mille ennemis, une nombreuse cavalerie, de l'artillerie légère, s'approchent du *Mont de tous les saints.* Il fait mauvais pour nous ici. La retraite est ordonnée; nous continuerons de combattre derrière les remparts si c'est nécessaire...

L'officier s'éloigna.

Déjà toute la ligne de bataille, dans sa lente retraite, s'était rapprochée de Bruno. Muet, il rejoignit la compagnie de Waldeghem, et la suivit la tête baissée, le coeur gonflé de tristesse, et comme s'il eût été complètement étranger à ce qui se passait.

Les paysans continuèrent lentement leur retraite en se défendant courageusement, rentrèrent en ville et se postèrent sur les remparts pour repousser l'ennemi dans le cas où il oserait tenter une attaque contre la porte.

Mais les Français se contentèrent de reprendre possessions de leurs canons et de tirer vivement sur la ville, en ayant soin d'ailleurs de se tenir eux-mêmes hors de portée des fusils.

Sans nul doute les généraux français étaient convaincus que la ville se rendrait d'elle-même et sans qu'il fût nécessaire de recourir à un sanglant assaut.

Pendant toute l'après-midi la situation resta la même. La ville fut canonnée jusqu'au soir avec un redoublement de violence; mais dès que les ténèbres se furent répandues sur la ville et sur la campagne, on cessa le feu des deux côtés, afin de puiser dans un court repos des forces pour la lutte du lendemain. ....
....
....

Il faisait nuit.

Les rues de la ville de Diest, plongées dans l'obscurité, étaient mornes et désertes. Pas un être vivant ne venait troubler par sa présence le lugubre silence qui faisait ressembler la forteresse assiégée à un immense tombeau. Comme si on eût voulu épaissir à dessein les ténèbres impénétrables, on avait éteint toutes les lumières sur le marché et dans les rues.

Ce funèbre silence, ce calme mystérieux, cette effrayante solitude, durèrent sans être troublés jusqu'à ce que les horloges des églises et des chapelles annonçassent par douze tintements plaintifs l'heure solennelle de minuit.

La scène changea soudain comme si le son des cloches eût réveillé d'un sommeil de mort une population entières. Un grand nombre de portes s'ouvrirent et se refermèrent avec précaution. En même temps apparurent de tous côtés de noires formes humaines, qui, d'un pas furtif et sans rompre le silence, se glissaient le long des maisons, comme si elles voulaient surprendre une proie ou commettre un crime.

On n'eût pu, dans l'obscurité complète qui régnait, reconnaître quels étaient ces hommes qui se pressaient, avec un profond mystère, dans les rues, si parfois une furtive étincelle ou un cliquetis de fer n'eût révélé qu'ils étaient armés.

Le nombre de ces promeneurs nocturnes croissait de plus en plus; bientôt des troupes entières descendirent des remparts vers la partie inférieure de la ville; certaines rues semblaient fourmiller d'hommes. Cependant tous se taisaient et s'efforçaient d'étouffer le bruit de leurs pas et de leurs armes. Ils se glissaient avec précaution et en silence, suivaient tous la même direction et gagnaient ce côté de la ville où le Béguinage s'élève avec son église, non loin des remparts.

Autour de cet édifice et dans les rues voisines se trouvaient déjà des milliers d'hommes, les uns disposés en

rang, les autres groupés au hasard, d'autres encore cherchant dans les ténèbres des amis ou des compagnons.

Plus près du mur qui ceint le Béguinage se trouvaient une quantité de civières d'où s'échappaient fréquemment des plaintes douloureuses, mais contenues; c'étaient des blessés entourés d'amis qui s'efforçaient de les consoler et leur assuraient à voix basse qu'ils ne les abandonneraient pas.

Auprès des blessés se trouvaient aussi quelques femmes et quelques jeunes filles.

Une foule aussi considérable ne pouvait cependant se tenir assez silencieuse pour qu'on n'entendît pas un certain murmure semblable au bruit lointain d'une eau courante; mais ce murmure était si faible et si insaisissable, qu'il se confondait avec le vent de la nuit et se perdait inaperçu avec lui.

Au pied du rempart il y avait plus de mouvement, et parfois il s'y élevait des bruits plus accusés. On semblait occupé à y construire une machine de guerre, car on y apportait de lourdes pièces de bois.

Les principaux chefs des patriotes se tenaient auprès des travailleurs. Le général de Roumiroir, malgré sa douloureuse blessure, les encourageait par sa présence; à côté de lui, et même mettant la main à l'oeuvre, se trouvait Bruno, le vaillant capitaine de la compagnie de Waldeghem.

De temps en temps quelques officiers d'état-major venaient informer le général de l'état des choses dans les rues voisines et autour du Béguinage. Enfin, on lui annonça qu'il y avait lieu de croire que tout le monde était présent.

Le général [illegible] un signe. Les travailleurs chargèrent les pièces de bois sur leurs épaules, et montèrent lentement et avec précaution sur le rempart.

Bruno s'éloigna à la hâte de cet endroit et dirigea ses pas vers le Béguinage. Il alla droit à un angle obscur

du mur d'enceinte, saisit quelqu'un par la main, et dit d'une vix étouffée:

—Ma mère, Geneviève, venez, tout est prêt.

Les deux femmes lui obéirent en silence; deux autres personnes encore les suivirent. Bruno se retourna, et dit tout en marchant:

—Jean, mon fidèle ami, rassemble, pour ce fatal instant, tout ton courage, toute ta prudence. J'ai un terrible pressentiment; je frémis et je tremble dans la crainte d'un affreux malheur. Protège notre pauvre pasteur pour qu'il ne lui arrive pas malheur dans les ténèbres.

—Mon sort est entre les mains de Dieu, murmura le vieux prêtre; ne vous inquiétez pas de moi.

—Bruno, demanda le domestique, qu'a-t-on décidé? Dites-le-nous, afin que nous sachions quel danger nous avons à éviter.

—On a jeté un pont sur l'eau, près de la grande écluse; c'est par là qu'il nous faut quitter la ville. C'est le seul point qui ne soit pas occupé par l'ennemi. Ainsi, quand tu seras au delà du pont, va toujours droit devant toi sans jamais t'écarter de cette direction... Nous allons à Hasselt...

—Mais, Bruno, le vieux brasseur n'est pas avec nous!

—Il est avec son fils; j'ai mis Simon en liberté...

Bruno passa son bras autour du cou de sa mère, et dit d'une voix douce:

—Vous tremblez, ma mère? Vous pleurez dans l'obscurité? Oh! gardez votre courage. Je resterai avec vous, je vous défendrai; je vous protègerai contre tout danger... Et s'il était vrai que l'heure terrible fût venue, eh bien! il y aurait encore un peu de bonheur dans notre destinée... Tu nous serreras, Geneviève et moi, dans tes bras, et tous ensemble, enfermés dans cette étreinte sacrée de l'amour, nous monterons vers Dieu qui nous aura donné la couronne du martyre...

En ce moment, ils arrivaient auprès du rempart de la ville.

Déjà ceux qui restaient de la compagnie de Waldeghem étaient disposés en rang; plus loin, du côté du Béguinage, et même plus avant dans la ville, les autres compagnies s'étaient massées en une épaisse colonne. Quelques détachements qui avaient méconnu les ordres du général ou peut-être poussés par l'inquiétude, se pressaient de chaque côté du rempart intérieur pour gagner la tête de l'armée et passer avec les premiers sur le pont.

Jusque-là, néanmoins, tout s'était passé avec un ordre parfait et dans un profond silence.

Le général fit un signe à la compagnie de Waldeghem; celle-ci marcha en avant et monta sur le rempart.

Toute l'armée s'ébranla lentement; mais les compagnies qui se trouvaient près des fortifications avaient tant de hâte de sortir de la ville qu'elles gravirent le rempart à cinq ou six endroits différents, et vinrent se presser en foule contre le pont.

Soit que le projet de fuite des paysans eût été trahi, soit que les sentinelles françaises, postées sur les hauteurs qui font face à la porte d'Hérenthals, eussent entendu le bruit que le désordre des arrivants causait aux abords du pont, — en ce moment éclata un violent coup de canon dont le retentissement, semblable au tonnerre, s'étendit sur la ville et la campagne, comme un sinistre appel.

Ce terrible signal frappa les patriotes d'une indicible terreur; les détachements qui se trouvaient à l'arrière poussèrent les premiers vers le rempart avec une irrésistible force: tous, même les plus intrépides, durent céder à cette pression.

Il s'éleva alors un épouvantable cri de détresse, une affreuse clameur qui frappa d'effroi tous les coeurs. Bientôt tout le monde perdit le sentiment de la conser-

vation commune: chacn se précipita en avant: des troupes entières franchirent en courant le rempart, et s'élancèrent vers le pont comme un torrent déchaîné.

Un sinistre craquement se mêla au bruit du canon et au pétillement de la fusillade; le pont céda sous le poids des fugitifs et immédiatement s'abîma dans l'eau avec sa charge...

Ce désastre n'arrêta cependant pas l'élan de la foule. A travers l'impénétrable obscurité, aveuglés par la terreur, ils accouraient incessamment du haut du rempart et tombaient pêle-mêle dans le fossé, qui bientôt fut tout rempli de cadavres. Les cris, les gémissements de leurs frères écrasés, au lieu de retenir ceux qui restaient, les excitaient au contraire à s'enfuir hors de la ville. Ce fut une si affreuse mêlée qu'il serait impossible d'en donner une idée.

Sur ces entrefaites, les détachements français qui étaient campés le plus proche avaient couru aux armes et s'étaient rangés en bataille non loin de la grande écluse. De là ils tiraient sans relâche vers l'endroit d'où s'élevaient les cris de détresse.

Tandis que les patriotes s'étouffaient et s'écrasaient les uns les autres par centaines dans l'eau, les balles volaient au milieu d'eux comme une grêle meurtrière, frappant les victimes qui avaient eu le bonheur de sortir vivantes du fossé.

Au bout d'une demi-heure, les sinistres clameurs cessèrent de se faire entendre; tout redevint silencieux... Mais les ténèbres de la nuit cachaient dans leur sein cinq cents cadavres.

XII

La nuit est encore obscure. Dans deux heures seulement les premiers rayons du soleil éclaireront la scène d'une affreuse catastrophe, et feront frémir les Français à la vue de cinq cents cadavres entassés jusqu'au-dessus des bords du fossé, étouffés dans le marais, foulés aux pieds et écrasés dans la vase, ou, — frappés par une balle, étendus dans leur sang et disséminés dans les prairies le long du Démer...

Les patriotes qui avaient réussi à gagner la campagne, en passant sur le corps de leurs frères morts, s'étaient jetés à travers l'obscurité dans toutes les directions pour échapper au danger de mort qui les menaçait.

Cependant, quoi que ce qui restait de l'armée des paysans se fût dispersé, une notable partie de cette armée s'était enfuie par un grand chemin de terre qui menait dans la Campine limbourgeoise.

A la tête de ces fugitifs se trouvait la compagnie de Waldeghem, qui avait peu souffert parce qu'elle avait passé le pont avant que sa chute fût le signal du plus terrible désastre.

Poussés par l'anxiété et la terreur, les paysans accélérèrent tellement leur marche que les plus affaiblis durent renoncer à les suivre, et se laissèrent tomber en foule sur le bord du chemin en poussant de tristes lamentations. Comme si ces malheureux eussent eu la conviction que cet abandon les livrait aux mains de leurs cruels ennemis, ils envoyaient encore de loin à

leurs amis un suprême et déchirant adieu du fond des ténèbres.

Enfin, après trois heures de marche, les hommes de Waldeghem se trouvèrent eux-mêmes tellement épuisés par la fatigue que Bruno, en arrivant vis-à-vis d'un petit hameau jeté au bord du chemin, leur ordonna de s'arrêter et de se reposer en cet endroit jusqu'au lendemain.

Tous se dispersèrent dans le hameau à la recherche d'un gîte. On réveilla les habitants des rares maisons, et quand les étables et les granges furent remplies d'hommes entassés, les autres se couchèrent sur le sol humide contre les murs et les haies.

Il arrivait sans cesse du côté de la ville de Diest de nombreux fugitifs qui n'avaient pu suivre les autres dans leur marche rapide. On leur dit au hameau qu'on ferait halte là jusqu'au matin.

Peu à peu une foule considérable s'amassa au milieu des maisons semées aux abords du chemin; bientôt il fut difficile de suivres les sentiers, parce que le sol était couvert de gens qui, dans l'obscurité, s'étaient étendus les uns auprès des autres à la première place qu'ils avaient rencontrée.

Un morne silence planait sur le hameau; la plupart des paysans, brisés par la fatigue, étaient tombés dans un profond sommeil; le petit nombre de ceux qui restaient éveillés interrogeaient les ténèbres d'un oeil hagard ou versaient des larmes amères en songeant à leur misérable sort.

Donc tout était silencieux dans le hameau; pas un mouvement, pas un soupir ne venait trahir la présence de ces infortunés. Ils gisaient dans l'obscurité, muets et immobiles comme des cadavres couchés dans un immense tombeau...

S'ils eussent su quel danger les menaçait, ils n'eussent pas donné ce court repos à leurs corps abattus! Leurs implacables ennemis veillent animés par l'esprit

de la destruction et du meurtre; ils se glissent en troupes nombreuses, à travers les ténèbres de la nuit, et recherchent avec une sanguinaire ardeur la proie qui leur a échappé...

A peine la catastrophe qui avait frappé les patriotes devant Diest était-elle connue avec quelque détail des généraux français, qu'ils avaient pris immédiatement des mesures pour en tirer tout l'avantage possible. Tandis qu'une forte division de l'armée prenait possession de la forteresse, les autres colonnes ainsi que la cavalerie recevaient l'ordre de se répartir sur-le-champ dans tous les chemins qui menaient vers Hasselt, et de marcher en avant jusqu'au matin. De cette façon on pourrait surprendre, dès le point du jour, les paysans dispersés et encore tout étourdis, et anéantir sans peine ce qui avait pu échapper de leur armée. On devait leur donner la chasse comme à des bêtes fauves, et sabrer et tuer sans miséricorde tous ceux qu'on rencontrerait.

Conformément aux ordres reçus, les colonnes mobiles s'étaient mises en marche dans différentes directions; cependant, comme elles étaient parties plus d'une heure après la fuite des patriotes, elles n'en rencontrèrent aucun, sauf çà et là un blessé qui n'avait pu aller plus loin et était tombé gémissant au bord du chemin. Mais ces malheureux ne pouvaient arrêter les soldats français, qui poursuivirent leur route sans obstacle.

Deux heures se sont écoulées. Les premières lueurs du matin commencent à empourprer l'orient; le jour va paraître.

Bien que tout soit encore enseveli dans une brume grisâtre et que l'oeil ne découvre que des formes douteuses, les patriotes ont déjà quitté leurs couches humides...

Dans le chemin qui traverse le hameau pour s'enfoncer au loin dans la campagne, des centaines d'hom-

mes sont agenouillés. On dirait qu'un chef les a disposés, car leurs rangs réguliers forment une épaisse colonne, et tous tournent les yeux vers un même côté du hameau; où la bannière de Waldeghem s'élève et déroule la croix rouge au vent du matin.

Beaucoup tendent les bras au ciel et semblent implorer le secours de Dieu; quelques-uns font glisser entre leurs doigts les grains d'un chapelet; d'autres, les mains jointes et la tête penchée, semblent absorbés dans une solonelle oraison.

La plupart ont le fusil au bras ou appuyé sur l'épaule; les baïonnettes s'élèvent au-dessus de leurs têtes et scintillent sous la lueur douteuse du jour qui se lève.

Pauvres gens! Leurs vêtements sont déchirés et souillés de boue; plusieurs ont la tête ou le bras enveloppés de linges sanglants, tous sont affreusement meurtris: pâles, les cheveux en désordre, les yeux égarés, tremblants de froid, glacés par l'humidité de la nuit, et si découragés, si tristes, qu'on ne lit plus rien sur leur physionomie que le plus profond désespoir ou une passive résignation à l'horrible sort qui leur est réservé.

Ils savent bien qu'il n'y a plus d'issue possible, qu'il n'y a plus désormais de place dans leur patrie où ils puissent reposer un seul instant leur tête fatiguée sans qu'aussitôt une balle ennemie vienne les éveiller et les frapper... Et peut-être ce jour qui se lève si serein à l'orient est-il l'avant-coureur de leur entier anéantissement!

A l'extrémité du chemin où ces malheureux sont agenouillés se trouve une étable ouverte. Là résonne de temps en temps le son aigu d'une clochette. Alors, ces gens en prière s'inclinent plus profondément, font le signe de la croix et se frappent la poitrine à plusieurs reprises.

L'étable est toute remplie de gens qui, eux aussi, sont

agenouillés sur la paille dont on a jonché le sol. Deux femmes se trouvent au milieu des hommes armés; ce sont la mère de Bruno et Geneviève. Jean le domestique et son maître Bruno sont à côté d'elles.

Au fond de l'étable se trouve un prêtre aux cheveux blancs, dont la vieillesse fait trembler la voix et les mains. Il dit la messe; il offre à Dieu le saint sacrifice avant que cette multitude épouvantée quitte son refuge de la nuit. Un jeune conscrit, le fusil sur le dos, sert la messe.

La crèche sert d'autel, un gobelet d'étain de calice; une lanterne est l'humble lampe allumée devant le Seigneur!

Cette solennité est, à la fois, sombre et touchante. Rien ne trouble le morne silence que la murmurante prière du prêtre et la réponse, à peine entendue, de l'acolyte improvisé... Et quand, par intervalles, le bruit aigu de la sonnette retentit soudain dans les ténèbres, tous les coeurs sont saisis d'anxiété et de terreur.

Quand le prêtre se retourne, la rouge lueur de la lanterne tombe sur son pâle visage; ses cheveux blancs scintillent comme une couronne d'argent; mais sa physionomie est tellement abattue, ses yeux sont si profondément enfoncés dans l'orbite, les rides de la décrépitude et de la souffrance se confondent si lugubrement sur son front et sur ses joues, qu'il ressemble à un fantôme sorti de la tombe pour assister à une sombre fête des morts.

Depuis quelques instants, le prêtre penche la tête audessus de la crèche; le murmure même de la prière a cessé: le silence est plus profond encore, et tous les coeurs battent dans un religieux recueillement. L'ineffable mystère de l'autel va s'accomplir.

Mais quel affreux tumulte, ô ciel! vient tout à coup interrompre la sainte cérémonie! Cent coups de fusil s'unissent en une seule détonation et répandent dans le

hameau leur sinistre éclat, tandis que les balles traversent l'air en sifflant... Le jeune homme qui sert la messe jette un cri perçant et s'affaisse, blessé, dans les flots de son sang. Le cri : Aux armes ! aux armes ! se fait entendre au dehors.

Bruno bondit, lève son épée et crie d'une voix puissante :

—Debout, martyrs ! Vengez votre Dieu !

Tous se précipitent en désordre hors de l'étable. Bruno court à sa mère, l'embrasse à la hâte, pose aussi ses lèvres frémissantes sur le front de Geneviève, murmure un douloureux adieu, et crie au domestique en saisissant un fusil :

—Jean... vite... ma mère, Geneviève... emmène-les ! sauve-les ; je prierai pour toi là-haut ! Ah ! aujourd'hui encore je verrai mon père !

Et sans oser encore jeter un regard sur sa mère qui se traînait à genoux en lui tendant les bras comme si elle voulait le retenir, le jeune homme se précipita dans le chemin et courut rejoindre la compagnie de Waldeghem qui déjà s'était portée en avant et avait engagé avec l'ennemi une vive fusillade.

On eût dit que l'impression de la sombre cérémonie et l'apparition soudaine des Français, dans un instant aussi solennel, avait doué les paysans d'une étonnante intrépidité et les avait remplis d'une ardeur inaccoutumée ; car ils marchaient hardiment sur l'ennemi, et sans doute ils se seraient jetés sur lui avec une rage aveugle et avec l'impétuosité d'un torrent, si Bruno ne leur eût ordonné de se former en rangs réguliers.

L'escarmouche dura quelque temps. Bruno faisait d'incroyables efforts pour empêcher ses hommes de se précipiter en avant ; lui-même était stupéfait de leur inconcevable ardeur de combattre, et sentait aussi sa poitrine se gonfler d'espoir et sa bravoure personnelle

se surexciter à la vue de l'héroïque résolution de ses frères.

Les paysans se rapprochaient de plus en plus de l'ennemi, lentement, il est vrai, mais sans un moment d'arrêt.

Il sembla enfin que les Français ne s'étaient pas attendus à une résistance aussi opiniâtre et songeaient à battre en retraite.

Le feu faiblissait, en effet, de leur côté, et bientôt les patriotes s'aperçurent que l'ennemi s'éloignait de plus en plus du hameau, et même avec une certaine précipitation.

Alors la voix de Bruno devint impuissante à dominer les belliqueuses clameurs de ses hommes, qui s'écrièrent d'une voix tonnante:

—En avant! en avant! pour Dieu et pour la patrie!

Ne soupçonnant pas que la retraite des Français pouvait cacher une ruse de guerre, les paysans marchèrent au pas accéléré sur l'ennemi. Celui-ci ne les attendit pas, mais gagna avec la même hâte une vaste plaine, avec l'intention apparente d'atteindre le sommet de quelques collines sablonneuses pour s'y défendre avec plus d'avantage.

Au pied des hauteurs dont nous venons de parler et au moment où les patriotes, continuant à pousser des cris de triomphe, allaient les attaquer à la baïonnette, les Français firent volte-face et envoyèrent à leurs adversaires une décharge générale.

Beaucoup de paysans tombèrent; les autres, comme stupéfaits de cette perte, s'arrêtèrent et parurent vouloir répondre par des coups de fusil au feu de l'ennemi; mais la voix de Bruno parvint encore à se faire entendre au milieu du formidable bruit de la bataille:

—A l'assaut! Croisez la baïonnette! s'écria l'héroïque jeune homme.

Et comme si sa parole eût versé un nouveau coura-

ge dans le coeur de ses frères et doublé leur ardeur, ils s'élancèrent en avant et tombèrent sur l'ennemi comme des lions furieux.

Les combattants étaient environnés de nuages de fumée; le bruit de la mousqueterie, les cris plaintifs des blessés, la voix des chefs, les clameurs guerrières des deux armées, tout cela se confondait en un affreux tumulte, qui s'échappait de cette fumée, au sein de laquelle une horrible mêlée ondoyait sur la plainte semée de débris d'armes et rougie par des torrents de sang.

Tandis que, dans cette première rencontre, les deux troupes ennemies semaient mutuellement dans leurs rangs la destruction et la mort, il se fit derrière les collines de sables un mouvement qui devait être on ne peut plus fatal pour les malheureux patriotes.

Les Français avaient attiré à dessein leurs adversaires en rase campagne, et dans ce but n'avaient mis en évidence qu'une faible partie de leurs forces.

Tout à coup, des deux côtés des hauteurs, une colonne de soldats déploya ses larges ailes sur la plaine. On eût dit les deux bras d'un géant qui s'ouvraient pour saisir leur proie et serefermaient peu à peu pour la broyer dans une formidable étreinte.

Une farouche clameur de joie, un effrayant cri de triomphe retentit derrière les paysans... et cinq cents balles trouèrent leurs rangs

—Amis! cria Bruno aux siens, nous sommes cernés!! Voici l'heure de mourir! Passons à travers l'ennemi! Suivez-moi! Suivez-moi!

Et, se retournant tout à coup, il se précipita avec la vaillante et héroïque troupe de Waldeghem au milieu des rangs ennemis. Soit que le désespoir ou la certitude d'une mort imminente prêtât à ces pauvres gens une énergie surnaturelle, soit qu'ils eussent compris le dessein de Bruno, qui voulait se frayer une voie à tra-

vers l'ennemi pour gagner le hameau, ils firent des miracles de bravoure et traversèrent en effet l'aile gauche de l'ennemi, en renversant tout ce qui voulut leur fermer le passage.

Mais tous n'avaient pas réussi à s'échapper du cercle meurtrier, qui s'était aussitôt refermé. Une centaine d'hommes seulement, Bruno à leur tête, se portèrent rapidement vers le hameau. Le vieux curé, saignant horriblement à la tête, fut soutenu ou plutôt traîné par deux hommes, tandis que beaucoup d'autres l'entouraient avec sollicitude comme pour le protéger contre la grêle de balles qui fendaient l'air au-dessus de leurs têtes....

Encore une portée d'arbalète, et la compagnie de Waldeghem atteignait les premières maisons du hameau pour y reprendre encore le feu et semer la mort dans les rangs ennemis jusqu'à ce que le dernier homme fût couché sur la poussière...

Mais dans le hameau même apparaît tout à coup une nombreuse troupe de cavalerie qui se déploie, à l'instant même, à l'entrée de la plaine.

Un officier, qui se trouve à l'aile droite de la cavalerie française, aperçoit la croix rouge et reconnaît la compagnie de Waldeghem. Il pique des deux et se précipite au grand galop sur les patriotes. Ceux-ci dirigent leurs fusils vers lui et menacent de le tuer; mais l'officier saisit son épée par la pointe et en élève la poignée en l'air... Bruno le reconnaît, et s'écrie d'une voix tremblante de fureur et d'indignation:

—O Simon, Simon Toi à qui j'ai donné la vie, toi ici!

—Bruno, Bruno, mon ami, vite! rends-toi prisonnier, répond Simon Brutus; je te sauverai! Je veux te sauver!... Je venais...

Il ne peut achever; la parole meurt sur ses lèvres. Une des balles qui se croisent de toutes parts l'a

frappé; il jette un cri, tombe en avant, et roule à bas de son cheval...

A cette vue, une furieuse clameur de vengeance s'élève parmi les cavaliers; l'ordre terrible: *Chargez!* fait lâcher la bride et enfoncer les éperons dans les flancs des chevaux.

L'escadron s'élance dans la plaine comme un ouragan, et tombe avec un formidable élan sur la troupe de Waldeghem. Celle-ci résiste un instant encore; la terre tremble sous le piétinement de la cavalerie, on entend le choc sinistre des fusils et des épées se mêler aux hennissements des chevaux et aux gémissements des blessés. Le sol est couvert de cadavres, le sang éclabousse les combattants. Tout est tué, foulé aux pieds, écrasé, anéanti...

La cavalerie pousse plus loin; là on combat encore, on tire encore; là le cri de guerre monte encore vers le ciel dans la langue de la race condamnée!

Rien ne peut résister à l'élan des cavaliers; ils renversent tout sur leur passage et labourent de leurs longs sabres les déplorables restes de l'armée des patriotes.

Enfin ceux-ci reconnaissent que toute résistance est désormais inutile; la dernière étincelle de courage s'éteint en eux: à la vue de ces nouveaux ennemis, ils sont saisis d'une mortelle épouvante... Ils aperçoivent dans le cercle de fer qui les entoure une trouée causée par l'arrivée de la cavalerie; ils jettent leurs fusils et s'enfuient en hurlant dans la campagne...

Mais cavaliers et fantassins s'élancent à leur suite, et frappent jusqu'à ce que leurs bras soient épuisés de fatigue. Pas un ne doit échapper! C'est une atroce boucherie humaine accompagnée d'horribles gémissements, de cris perçants, d'affreuses malédictions, de déchirantes clameurs de détresse; mais l'horrible mêlée s'éloigne de plus en plus, emportée par un formidable élan, et disparaît enfin à l'horizon... On n'en-

tend plus qu'un indistinct murmure, un bruit faible et vague qui flotte dans l'air, et sur la plaine entière il ne reste plus que des monceaux de cadavres mutilés et de larges flaques de sang. . .

Simon Brutus, frappé d'une balle dans le ventre, était étendu au milieu d'un monceau de morts, et la tête appuyée contre le corps d'un cheval sous le poids duquel son bras droit était, pour ainsi dire, écrasé.

Par-dessus le cheval pendant le cadavre d'un vieillard dont les cheveux blancs étaient divisés par une profonde blessure à la tête. Le sang qui coulait de cette affreuse blessure tombait goutte à goutte sur le visage de Simon Brutus.

Bien que le commissaire de l'administration centrale fût mortellement blessé, la vie ne l'avait pas encore complètement abandonné. La cruelle douleur que le poids du cheval lui fit éprouver au bras le fit sortir de son évanouissement.

Il ouvrit lentement les yeux, mais il les referma aussitôt, tandis qu'un frisson pareil à celui de la fièvre parcourait son corps, et qu'il disait d'une voix suffoquée :

—Oh! mon Dieu! quelle expiation! Le curé! son sang sur moi!

Il tint ses yeux fermés avec effort; car il n'osait plus lever le regard sur le pâle visage du prêtre, penché au-dessus de sa tête comme si l'ange, ministre des vengeances du Seigneur, l'avait placé là pour augmenter l'horreur de la mort de son persécuteur.

A deux pas de Simon Brutus gisait Bruno qui avait une jambe brisée: bien que la souffrance lui arrachât à lui-même de douloureuses plaintes, il avait entendu le profond soupir de Simon et reconnu sa voix.

Avec des efforts surhumains, il rampa sur les mains, traînant après lui sa jambe broyée, jusque auprès de Simon.

Il se releva sur un genou, pencha la tête au-dessus de son ennemi, essuya doucement le sang de son visage, et dit d'une voix compatissante :

—Simon, pauvre Simon !

Simon Brutus ouvrit les yeux ; un sourire indécis, mais non sans douceur, flotta sur son visage ; il murmura avec une joie visible :

—Bruno, mon ami, je vais mourir. Est-ce Dieu qui t'envoie ? Ah ! pardon, pardon !

—Je te pardonne tout, tout ! répondit le jeune homme. Ce que tu as fait aujourd'hui m'a dit qu'un frère revenait à moi...—Mais, Simon, je vais essayer de dégager ton bras ; peut-être...

—Non, non ! dit Simon Brutus en soupirant. Inutile... Une balle a déchiré mes entrailles. Je le sens, j'ai la mort en moi... mes membres se glacent.

Le ton mourant de ces paroles émut profondément Bruno ; il fondit silencieusement en larmes, puis, au bout d'un instant, se coucha de nouveau sur Simon Brutus, et lui dit d'une voix pleine d'une ardente affection :

—Simon, mon frère, puisse Dieu aussi être miséricordieux envers toi ! Il y a une autre vie. Ah ! tu vas paraître devant le tribunal suprême. Grâce, grâce pour ta pauvre âme ; ne la livre pas à l'éternelle vengeance !

—L'amour de la liberté... est-il un crime devant Dieu ? demanda le mourant d'une voix presque éteinte.

—Oh ! non, non ! répondit Bruno ; bien plus, cet amour est un devoir ; le Sauveur lui-même l'a proclamé.

—Liberté, affranchissement... murmura Simon Brutus,—pas de crime... Ah ! j'ai péché, l'orgueil... Que Dieu me soit miséricordieux ! Bruno... la mort...elle vient... Ecoute.—Dans ma poche... un écrit, le prix de tout, le général... cette nuit...—Embrasse-moi...

mon frère! Ah! aime mon pauvre père... prie pour moi...—Adieu... adieu!...

La tête de Bruno s'affaissa sur le corps inanimé de Simon, qu'il arrosa longtemps de ses larmes.

Enfin, soulagé par cet épanchement de pitié, il se souvint des mystérieuses paroles de Simon.

Il pensa que la bourse de cuir suspendue sur la poitrine du cadavre contenait les dernières volontés de son compatriote, et que celui-ci l'avait prié de les remettre entre les mains de son père.

Dans cette conviction, il déboucla la bourse, et y trouva en effet une feuille depapier ployée.

Mais combien ne fut-il pas étonné, combien ne trembla-t-il pas d'émotion lorsqu'il déploya l'écrit et lut, en balbutiant, les lignes suivantes écrites en français:

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Liberté! Egalité!

" En considération des signalés services rendus à la République par le citoyen Bruno Halinx, et, entre autres, de ce qu'il a sauvé d'une mort certaine le citoyen Meulemans, dit Simon Brutus, commissaire de l'administration centrale des Deux-Nèthes, le soussigné, général de brigade commandant le quatrième corps de l'armée des neuf départements réunis, invite toutes les autorités militaires et civiles de la République à laisser aller et venir librement le prénommé Bruno Halinx avec les siens, et à le protéger, en cas de besoin, contre toute vexation ou empêchement.

" Donné au quartier général devant Diest, dans la nuit du 6 au 7 frimaire an VII de la République française, vue et indivisible.

JORDON."

Les yeux de Bruno se remplirent de larmes et demeurèrent pendant quelque temps fixés avec surprise sur le papier. Puis, vivement touché de la généreuse intention de Simon, il se pencha sur son corps et déposa un baiser reconnaissant sur les lèvres pâles de son ami mort.

Mais tout à coup il se releva en entendant des voix retentir auprès de lui.

Il vit avec stupéfaction une dizaine de soldats français, commandés par un officier, qui semblaient épier avec le plus grand étonnement son étrange action, dont leurs regards lui demandaient l'explication.

Pour toute réponse, Bruno montra le papier que Brutus lui avait légué.

L'officier le lut, le lui rendit, et dit à ses hommes:

—Qu'on enlève ce citoyen avec précaution; qu'on le porte dans la grange au bord du grand chemin, et dites au chirurgien-major qu'il panse sa blessure immédiatement.

Cet ordre généreux fut exécuté à l'instant: quatre soldats français emportèrent Bruno vers le hameau.

EPILOGUE

Bruno fut porté au hameau et déposé dans une grange avec un grand nombre de soldats français. Le chirurgien pansa sa jambe immédiatement, et chacun entoura le jeune homme souffrant de soins et d'attentions respectueuses; car le général Jardon, qui avait signé son sauf-conduit, n'était pas homme à permettre qu'on méconnût sa signature impunément.

Lorsque Bruno fit connaître que sa mère se trouvait au hameau et exprima le désir de la voir, on l'envoya chercher sur le champ à la ferme indiquée par le jeune homme.

Sa mère et Geneviève furent amenées auprès de lui;

elles purent rester avec lui et le consoler sans qu'aucun soldat français osât jamais leur adresser une parole ambiguë. Au contraire, comme les deux femmes aidaient aussi à soigner les autres blessés avec une affectueuse sollicitude, elles eurent bientôt conquis la reconnaissance et le sincère respect de tout le monde.

Quinze jours plus tard, les Français transportèrent leurs blessés à Hasselt. Bruno resta au hameau. Ce fut alors seulement qu'il eut des nouvelles du sort de ses infortunés compagnons d'armes; mais les renseignements étaient si terribles que plus d'une fois il se mit à pleurer en silence en lisant la *Gazette d'Anvers* que lui avait procurée le notaire du village voisin.

Dans deux numéros différents de ce journal, devenu français par la pression des circonstances, Bruno lut ce qui suit:

Avis officiel. — " Cinq cents brigands ont été tués dans les alentours de Gheel, Moll, Meerhout et Holmes (probablement Olmen). On leur a pris deux chariots chargés de six barils de poudre qui leur étaient venus de la Hollande. Tous les autres paysans ont pris la fuite...

LETTRE DU GENERAL COLAUD.

Quartier général de Bruxelles, 16 frimaire an VII de la République française, une et indivisible.

Le général de division Colaud, commandant en chef des neuf départements réunis, à l'administration centrale du département des Deux-Nèthes.

" *Citoyens administrateurs!*

" Je vous annonce avec la plus grande satisfaction

que les troupes que j'ai fait partir de Louvain, le 14 de ce mois, sous les ordres du général de brigade Jardon et de l'adjudant général Lacroix, ont attaqué les insurgés près de Hasselt.

" Les troupes républicaines ont donné sur eux avec une telle bravoure qu'après une première défaite ils ont été forcés de se réfugier en désordre dans la ville de Hasselt.

" Assaillis pour la seconde fois, ils ont abandonné la ville; mais ils ont subi une défaite complète sur la route de Tongres, où, en s'enfuyant vers cette ville, ils ont laissé plus de sept cents morts sur place. Le sol était couvert de leurs cadavres, sur une étendue de plus d'une lieue.

" Le reste des brigands a jeté bas les armes. On leur a pris leur caisse, leurs bagages, plusieurs tambours et un drapeau marqué d'une croix rouge. On a reconnu plusieurs prêtres parmi les morts.

" Le célèbre chef des insurgés, Constantin de Roumiroir, agent municipal de cette commune, et nombre d'autres officiers ont été faits prisonniers.

" Différentes sortes de drapeaux, des chasubles et d'autres vêtements sacerdotaux, leur ont été pris, de même que deux chariots de munitions.

" Vive la république!

" Salut et fraternité.

" Colaud."

Au bout de six semaines, Bruno avec sa mère, Geneviève et son fidèle domestique Jean, partirent en voiture pour Waldeghem, le cher village natal.

Il devenait impossible de cacher plus longtemps la mort du notaire à sa femme; il fallut révéler le terrible secret...

Avec les plus tendres ménagements que puisse inspirer une fervente affection, Bruno amena par degrés sa melheureuse mère à l'entière connaissance de la catastrophe qu'elle avait à déplorer.

Il informa aussi Geneviève de l'état déplorable dans lequel il avait vu son pauvre père, et la prépara ainsi à subir le coup le plus affreux sans mourir de déseespoir.

On comprend que le retour au village natal fut un douloureux voyage accompagné de soupirs, de lamentations et de larmes.

A l'arrivée à Waldeghem, Geneviève apprit que son père était mort effectivement peu après la fuite des conscrits.

Les morts bien-aimés furent pleurés longtemps; peu à peu cependant la profonde douleur de leurs enfants se changea en une calme tristesse.

Bruno et Geneviève devinrent époux et vécurent pendant de longues années à Waldeghem, aussi heureux qu'on peut l'être quand on est condamné à contempler, sans espoir de délivrance, la servitude de la patrie et à en dévorer en silence l'humiliation.

Bruno devint père de trois enfants.

La mort lui enleva successivement quelques-uns de ses parents et de ses amis. Ce fut d'abord Jean, le bon et fidèle serviteur, puis le vieux brasseur, puis la mère même de Bruno. Et après avoir fait nommer son fils aîné notaire à sa place, à son tour il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Geneviève vit encore; c'est une vénérable vieille de soixante et quinze ans, mais alerte encore et ayant gardé toute la lucidité de son intelligence.

Un jour qu'elle me parlait de la guerre des paysans et qu'elle captivait mon attention par les éclairs de courage et d'enthousiasme que le souvenir allumait dans ses yeux, elle finit son récit par cette conclusion pleine de vérité:

“Et telle fut la déplorable issue de nos efforts. Depuis ce temps-là on a parlé des brigands comme d'un ramassis de lâches fanatiques. S'ils avaient triomphé et si notre patrie avait gardé sa liberté, on eût fait de leur héroïsme une gloire nationale, et on s'en fût hautement vanté. Maintenant, les histoires du pays ne disent pas un mot des pauvres brigands qui ont osé verser leur sang par torrents pour l'indépendance commune, alors que les villes courbaient lâchement la tête sous le despotisme de l'étranger. Aujourd'hui, aucun des patriotes encore vivants n'ose avouer qu'il a pris part à cette lutte héroïque. Est-ce donc le succès d'une cause qui la rend bonne et juste aux yeux des hommes? La vertu qui succombe doit-elle rougir devant le mal triomphant? Dieu là-haut sait ce qui en est. Il jugera chacun non d'après le résultat de ses actions, mais d'après l'intention dont il était animé au moment où il agissait.”

Fin de la guerre des paysans.